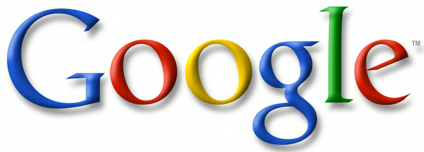



3 3433 06730206 1

[redacted]

LE THEATRE ANGLOIS.

. . . . *Non Verbum reddere verbo.*

TOME III.



A LONDRES.

M. DCC. XLVI.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les deux premiers volumes du Théâtre Anglois, ont été reçus avec trop d'indulgence, pour ne pas m'encourager à en donner la suite ; & je dois trop au Public pour me ralentir sur un Ouvrage qu'il paroît avoir trouvé digne d'occuper quelque rang dans la Littérature Françoise.

Mais avant de rendre compte des deux nouveaux volumes que je lui présente, je crois devoir répondre à quelques objections qui ont été faites aux deux premiers, par un Journaliste, dont on ne pourroit s'empêcher de regretter les talens, s'ils avoient toujours été employés sans partialité. J'aurois peut-être lieu de me plaindre s'il vivoit encore, de ce que quelques-unes de ces objections sont trop vives & peu fondées, & que la plûpart confondent le Traducteur avec l'Auteur que j'ai traduit, en me rendant responsable des défauts que j'avois moi-même censu-

rés; je pourrois l'accuser de s'être servi de mes réflexions mêmes, sur ce que j'ai trouvé de répréhensible dans les Ouvrages de Shakespeare, & de s'en être fait des armes pour me combattre; je prouverois enfin, en rapprochant la dissertation du Journaliste de mon Discours préliminaire, que l'une n'est souvent qu'un extrait tronqué de l'autre.

Je l'aurois ensuite sincérement remercié du zele qu'il a marqué contre l'esprit des Novateurs, & le mauvais goût dont il paroissoit avoir peur que je ne fusse infecté. Ma reconnoissance à cet égard, est d'autant plus légitime, & j'adopte d'autant plus volontiers toute la chaleur qu'il a marquée sur cela dans ses Observations, que je suis infiniment flatté de voir qu'à la réserve de quelques articles dont je parlerai dans un moment: il a presque par tout été de mon avis sur ce que j'ai hazardé de critiquer dans Shakespeare.

Je l'ai dit, à la vérité, moins affirmativement que l'Auteur des Jugemens, parce qu'il ne me convenoit pas de parler avec le même ton d'autorité qu'un Critique consommé, dépositaire de toute la législation littéraire. Je ne me suis pas

crû en droit de traiter Shakeſpeare *d'ignorant & d'homme groſſier*, à la vue des Anglois, qui le regardent à peu près comme nous, le grand Corneille ; encore moins, d'accuſer toute la Nation Angloiſe *de férocité, de barbarie & de ſtupidité ;* de la comparer à des payſans imbécilles, ou à des laquais ſans éducation ; & tous ſes Poëmes Dramatiques à *du vin de Brie :* parce que j'ai cru ces comparaiſons encore moins juſtes que nobles, & que ç'auroit été briſer moi-même, l'autel auquel j'allois ſacrifier.

J'ai évité auſſi d'aller, à propos des défauts de Shakeſpeare, attaquer les Ouvrages & le Génie de deux Auteurs célebres de nos jours, qui n'avoient rien à démêler avec le *Théâtre Anglois*, & ſes licences.

J'ai loué & blâmé, parce que quand on parle des ouvrages, ainſi que des hommes, il y a matiere à l'un & à l'autre. Mais j'ai rendu compte des raiſons qui me portoient à le faire ; & je n'ai avancé nulle part, ſans tâcher de le prouver, que *malgré ce que j'avois dit l'éloge étoit vrai, & que malgré la vérité de l'éloge, ce que j'avois dit étoit vrai auſſi :* parce que cette phraſe, qui eſt peut-être un Oracle

que je n'aurois ni entendu, ni pû faire entendre, ne convient qu'à un Législateur.

Enfin, je n'ai mis en aucun endroit le Théâtre François en comparaison, avec l'Anglois, parce que je n'y ai jamais pensé. Je n'ai pas non plus prétendu justifier le goût des Anglois, pour le sang, & pour la multiplicité des Spectacles & des incidens ignobles & déplacés, par la profondeur de leur génie, ni les écarts de leurs Auteurs, par ce goût de la Nation : mais j'ai seulement cherché la raison de l'un & de l'autre, & je crois l'avoir trouvée en disant que les Anglois, ainsi que tous les peuples, ont un caractère particulier qui les distingue, & qui doit être étudié & suivi jusqu'à un certain point par les Auteurs qui travaillent pour eux.

Celui de la Nation Angloise, étant naturellement plus profond & plus sérieux, ou si on le veut, plus mélancolique & plus sombre, il faut des Spectacles plus frappans & plus variés pour les émouvoir. Cette réflexion, qui est du sieur Riccoboni, est dans la nature, dont l'Auteur des *Jugemens* semble avoir ignoré, ou plutôt perdu de vûe les principes, quand il la traite de frivole ; & c'est par-

là que j'ai crû que l'on pouvoit, non pas justifier, mais expliquer le plaisir que les Anglois prennent aux Poëmes Dramatiques de Shakespeare, chargés d'incidens & de catastrophes, & rendre raison des motifs qu'ont eu leurs Auteurs de conserver ce ton dans leurs ouvrages. S'ils ont été trop loin, en suivant ce goût de leur Nation, ils ont du moins eu le mérite de le saisir; & s'ils ont plû, & plaisent encore par cette voye, ce seroit moins eux qu'il faudroit blâmer que la Nation même. Mais en ce cas, qu'elle ait tort, il faut être réservé à condamner, du moins d'une façon trop dure & trop générale, un peuple entier, toujours respectable, & recommandable, d'ailleurs par ses connoissances & son génie.

Quand j'aurois voulu l'attaquer directement, pour donner la préférence à notre Nation, sur les Anglois, je me serois bien gardé de les avilir comme font quelques Gazetiers & ceux qui les copient, à l'occasion de nos derniers avantages: parce que plus on releve le mérite & la gloire de son ennemi vaincu, plus on releve la sienne propre. Je ne sçai si ces raisonnemens font autant d'honneur à ma logique, que l'Auteur des *Jugemens*

en a voulu faire à ma Rhétorique dans plusieurs de ses remarques, mais au moins ils sont simples & fort éloignés du ton amer, & vague de la déclamation.

Au surplus, lorsqu'il attaque la Prosopopée qu'il m'accuse d'avoir faite, pour faire préférer à un Anglois, les beautés de Versailles à celles des Thuilleries, & les Spectacles variés, aux Spectacles simples, lorsqu'il traite si mal mon Anglois supposé, son goût & ses objets d'admiration, comme si je lui avoit fait louer les choses les plus absurdes & les plus ridicules : il auroit fallu, pour être bon Logicien, qu'il eût avancé à la suite de cette proposition, que les jardins de Versailles sont, non-seulement moins parfaits que ceux des Thuilleries, mais encore qu'ils n'ont nul mérite ; comme il auroit fallu prouver, pour soutenir la suite de son raisonnement, qu'il ne se rencontre nulles beautés dans tous les écarts & toutes les licences de Shakespeare. Car je n'ai jamais dit autre chose, sinon, que ces défauts, que je reconnoissois pour tels, étoient rachetés par de très-grandes beautés. Je dois même ajouter ici, que cette prétendue Prosopopée, ainsi que tous les raisonnemens

que j'ai mis dans la bouche des Anglois, me viennent exactemeut de plusieurs personnes éclairées de cette Nation : ainsi je n'ai point le mérite de l'invention, & j'ai mieux aimé emprunter leurs discours pour les défendre, ou du moins pour rendre compte de leurs sentimens, que de leur prêter les miens, comme a fait en quelqnes endroits l'Auteur des *Jugemens*, qui risquoit peut-être à s'attirer plus de reproches de leur part, en leur attribuant sa façon de penser, qu'en blâmant la leur.

Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'à lire mon Discours avec impartialité, & l'on verra que sans dire d'injures aux morts ni aux vivans, j'ai pensé à peu près comme l'Auteur des *Jugemens* sur les défauts essentiels du Théâtre Anglois; que je n'ai point cherché à justifier les indécences, les scenes basses & puériles, ou déplacées, la complication d'action, d'intérêt & d'incidens inutiles, ni applaudi aux licences excessives que l'on reproche en général à ce Théâtre. J'ai revêtu, à la vérité, les objections des Anglois, contre l'étroite observation des regles, de toutes les couleurs qu'ils m'ont prêtées mais je n'ai pas cru que l'on pût regarder

comme un attentat, cette dissertation purement littéraire, & nécessaire d'ailleurs dans la Traduction d'un Ouvrage si contraire à nos principes sur cet article.

Pourroit-on me blâmer d'avoir ajouté les souhaits que j'ai formés, pour une plus grande perfection; & les espérances que j'ai conçues d'y voir un jour arriver les génies heureux de notre Nation? Mais dussai-je encourir encore l'indignation des Rigoristes, je ne puis m'empêcher de penser que l'on trouvera quelques moyens d'étendre les limites peut-être trop bornées que l'on a osé franchir jusqu'ici. Le tems, & la façon ne m'en sont pas connus; & je n'ai garde, en formant de pareils désirs, de m'engager à donner les moyens de les remplir! C'est l'héritage que j'annonce à nos neveux; & s'il m'étoit permis de faire une comparaison, sans doute trop flatteuse pour moi, auroit-on été bien fondé à faire un crime à *Leibnits*, & à *Bacon*, d'avoir annoncé ou prédit, quoique très-obscurément, la plûpart des découvertes que *Newton* & ses contemporains, ont faites depuis, en Physique?

On me reproche d'avoir dit, que les combats généraux & particuliers, les

ſpectres, les Magiciens, & les enterremens, pourroient paroître ſur notre Théâtre ... Je crois, de plus, qu'ils pourroient y faire un très-grand effet; & je n'ai beſoin, pour le prouver, que de quelques exemples pris de Shakeſpeare même. L'enterrement que l'Auteur des *Jugemens* critique, & avec raiſon, dans la Tragédie de *Richard III*. auroit pû devenir intéreſſant, s'il avoit été préſenté dans un moment, & d'une façon qui eût produit un coup de Théâtre, & du patétique digne de la Tragédie. Celui de la Maîtreſſe d'*Hamlet*, au retour de ce Prince dans ſa Patrie, frapperoit davantage que le récit ſimple de la mort de cette Princeſſe, s'il eût été mieux manié. L'ombre du pere d'Hamlet, dans la même Tragédie, l'apparition de *Banquo* dans celle de *Macbeth*, & les Rêves fantaſtiques des Ducs de *Clarence*, & de *Gloceſtre*, ſont des images frappantes, qui le ſeroient encore davantage, ſi elles étoient mieux amenées. Et peut être que la plûpart des licences, que nous cenſurons tant aujourd'hui, pourroient devenir des chefs-d'œuvres de l'art, pourvû qu'on ne s'écartât pas des vraies regles: c'eſt-à-dire de celles qui ſont fondées ſur

la vérité du ſentiment dans tous les genres, & la Nobleſſe du Poëme Dramatique.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit à ce ſujet, dans le Diſcours ſur le Théâtre Anglois, où je crois avoir ſuffiſamment établi la pureté de mes ſentimens ſur les vrais principes; & je ne renouvellerai pas non plus le ſermon que l'on m'accuſe d'avoir fait contre l'*Amour*, parce que je ne viſe ni à prêcher, ni à convertir, mais uniquement à chercher ou à montrer le vrai. Ainſi, quoique je ſois perſuadé que l'amour bien amené & bien traité, puiſſe faire un grand effet ſur le Théâtre, je crois être fondé en raiſon, & en expérience, pour dire qu'il eſt très-difficile de le traiter aſſez bien, pour qu'il n'affoibliſſe pas les pieces où il ſe trouve, & très-poſſible d'en faire de bonnes ſans ſon ſecours : car l'amour a peut-être réfroidi ou gâté plus de pieces qu'il n'en a embelli; parce que malgré la diſtinction que l'Auteur des *Jugemens* a voulu faire, entre la froide galanterie, & le violent amour, ou *l'Amour Paſſion*, il n'arrive que trop, que les Auteurs François, confondent l'un avec l'autre, & qu'il y a peu de Sujets où l'amour puiſſe

exciter & ſoutenir juſqu'à un certain point les grands mouvemens dans les Spectateurs, ou les produire dans les interlocuteurs.

Faut-il l'imputer au genre de cette Paſſion, à celui de la Tragédie, ou au génie des Auteurs ? c'eſt une queſtion que je n'oſe décider.

Après cette courte juſtification, que le crédit du feu Journaliſte ſur bien des eſprits rendoit néceſſaire, pour diſſiper les préjugés qu'il a pû faire naître contre ma *doctrine* Théâtrale, & contre les ouvrages d'un Auteur digne de plus d'indulgence par rapport au ſiecle où il a vécu : je paſſe à mes deux nouveaux volumes, dans leſquels j'ai fait entrer, tant en Traduction qu'en Sommaires, tout ce qui nous reſte des Ouvrages de Shakeſpeare.

Mon premier plan étoit, de ne donner qu'un certain nombre des meilleures Pieces de chacun des Auteurs qui ont brillé le plus ſur la Scene Angloiſe : ce que je croyois ſuffiſant pour ſatisfaire le Lecteur François & pour remplir mon titre. Mais la vue des cinq premieres Pieces de Shakeſpeare, ayant fait naître l'envie à un grand nombre de perſonnes

de connoître toutes les productions de ce génie aussi fecond que singulier, j'ai crû devoir me conformer à leur désir, quoique cette condescendance m'exposât à un travail de surérogation, aussi long que pénible. Il est vrai cependant (& je le sens bien mieux depuis que ma tâche est remplie) que si je m'étois borné à ne faire connoître Shakespeare, que par les cinq Pieces qu'on a déja lues, & par les cinq autres que je donne aujourd'hui, plus d'un Lecteur auroit peut-être regretté de n'avoir vû que la moindre partie des Ouvrages de ce grand homme; d'autres se seroient défié de la bonté de mon choix dans les Pieces que j'ai traduites; d'autres enfin, auroient pensé, que je ne leur ai montré Shakespeare que par son beau côté, & que je regarde le reste de ses Ouvrages comme peu dignes de paroître dans notre langue.

Sans prétendre qu'aucun deux auroit eu tort de penser ainsi, il me suffit que ces objections eussent pû m'être faites, pour rendre grace aux personnes éclairées, qui m'ont conseillé d'entreprendre ce travail.

L'analyse, ou le sommaire des vingt-six Pieces que je ne traduis point, don-

hera du moins une idée de ces mêmes Pieces, de leur fond hiſtorique ou fabuleux, de leur conduite, de leurs beautés & de leurs défauts.

Le Lecteur intelligent, déja au fait de Shakeſpeare, & de ſa maniere de peindre les objets, ſoit dans le grand, ſoit dans le ſimple, le patétique, ou le ridicule, ſaiſira au premier coup d'œil dans ces eſquiſſes, le dégré du mérite du tableau, & ſera à peu près en état de l'apprécier à ſa valeur intrinſeque.

Nos Auteurs Dramatiques y trouveront peut-être le germe de quelque ſujet capable de plaire ſur la Scene Françoiſe, étant refondu & manié par une main habile. Une ſeule Scene, une ſeule ſituation, ſuffit ſouvent à un génie véritablement Dramatique, pour créer une intrigue théâtrale & intéreſſante. Ce n'eſt pas l'eſprit ni le goût qui manquent à notre ſiécle. Mais s'il eſt vrai qu'il n'en ſoit pas de même de l'invention, pourquoi rougirions-nous d'y ſupléer, en puiſant dans des ſources dont nos voiſins ont fait, ſelon nous, ſi peu d'uſage? Eſt-ce un crime de ſe ſaiſir d'un bien abandonné, & ne devient-il pas propre à celui qui l'embellit? On ne niera pas, du

moins, que la société ne lui soit redevable, & c'est toujours bien mériter d'elle que de travailler à l'accroissement de ses plaisirs.

Les bornes que je me suis prescrites, dans cet Ouvrage, ne m'ayant permis de traduire que dix Pieces de Shakespeare, j'ai tâché, du moins, de les diversifier de façon, à mettre le Public en état de juger de sa maniere d'écrire dans tous les différens genres, dont le stile Dramatique est susceptible.

L'Amour & ses fureurs sont peintes dans *Othello*, l'ambition & la vengeance dans *Henri VI.* la politique & la scelerateſſe dans *Richard III.* la piété filiale dans *Hamlet*, & les remords qu'inspirent les grands crimes dans *Macbeth.*

Ces deux nouveaux volumes vont offrir aux yeux des objets absolument différens. La vertu triomphante, du malheur & de la calomnie, présentera peut-être, dans *Cymbeline*, un tableau aussi intéressant que varié. Cette Piece prouvera du moins, que Shakespeare n'a pas toujours eu besoin d'employer le sang & le carnage, pour émouvoir & toucher ses Spectateurs.

La Tragédie de Jules César, déja fa-

neuſe pour avoir donné l'être à celle que nous avons vue en François *, ſous le même titre, n'a pas beſoin d'autre apologie, pour exciter la curioſité des Amateurs du Théâtre. La vue de l'original, ne peut que faire honneur à la copie & forcer l'envie à convenir que, *c'eſt être Créateur que d'imiter ainſi.*

On s'étonnera peut-être, de ce que je n'ai verſifié aucune des belles Scenes de cette Tragédie. Je n'en cacherai pas la raiſon : la piece Angloiſe fera ſans doute relire la Françoiſe. Je connois trop mes intérêts.

La *Cléopatre*, en général, ne m'a paru digne d'être traduite qu'à cauſe de ſa ſingularité. Le ton Bourgeois qui regne dans cette Piece, & l'air un peu *Bourguemeſtre* ** des principaux perſonnages, forment une peinture naïve des mœurs anciennes, qui, relativement à celles de notre ſiécle, portent une eſpece de caractère de *nouveauté* capable d'amuſer.

Le Timon *Miſantrope*, qui, ſans être Tragédie, Tragicomédie, ni Comédie,

* Par M. de Voltaire.

** Expreſſion du P. Brumoy, *dans ſes Réflexions ſur l'Alceſte d'Euripide.*

tient pourtant de toutes les trois, méritoit à ce que je crois, d'être traduit, sur-tout de la maniere dont il a été remis au Théâtre par M. *Shadwell.* L'intéret continuel, & la chaleur qui anime cette Piece, me sont des garans de sa réussite, dont j'aurois peine à me défier.

Je finis, enfin, par une Comédie * que Shakespeare a faite, par exprès commandement, de la Reine Elizabeth, & qui se joue encore avec succès, sur le Théâtre de Londres, où cette espece de farce est regardée à peu près du même œil que notre *Pourceaugnac* l'est en France. Shakespeare, n'a eu ici d'autre but que de faire rire la Reine & ses Sujets, & ne comptoit peut-être pas lui-même, que cette Piece dût passer à la postérité. N'importe, pour faire connoître entiérement le génie & le goût de cet Auteur, il falloit un échantillon de son comique : j'ai choisi, dans ce genre, celui de ses Ouvrages qu'on estime encore aujourd'hui le plus, j'espere qu'il suffira pour m'acquiter de mes obligations à cet égard.

On verra peut-être ensuite, avec quelque plaisir, une Tragicomédie ** en un

* *Les femmes de bonne humeur de Windsor.*
** La Pucelle.

Acte, composée primitivement par *Fletcher*, Auteur & Comédien, contemporain de Shakespeare, & depuis refondue & mise en vers rimés par le célebre *Waller*. Je comptois donner cette Piece dans mon cinquieme volume, avec quelques autres de *Fletcher* & *Baumont* : mais après avoir cherché inutilement le recueil de leurs Ouvrages, à Paris, & désespérant de l'avoir si-tôt d'Angleterre dans les circonstances présentes, je me suis déterminé à placer ce petit Ouvrage à la suite de ceux de Shakespeare.

Le Lecteur s'appercevra sans doute, que ces deux nouveaux volumes contiennent beaucoup moins d'*Extraits*, dans la traduction des Pieces, que les précédens. Je me suis conformé, en cela, au goût & au sentiment unanime d'un grand nombre de personnes, qui ont paru regretter plusieurs Scenes, dont j'avois cru devoir leur épargner la lecture & les longueurs, dans mes deux premiers Tomes. Ceux qui connoissent à fond, mon original, sentiront ce que cet acte de docilité a dû me coûter. On ne pourra, du moins, me reprocher après ce que j'ai dit sur ce sujet dans mon discours préli-

minaire *, de n'avoir pas senti les inconvéniens d'une traduction trop étendue des ouvrages de cet Auteur **. Il n'en sera pas tout-à-fait de même de ceux de *Bon-johnson*, auxquels je vais passer dans le cinquieme volume, encore moins de ceux des bons Auteurs du regne de *Charles II.* dont le génie plus méthodique est moins susceptible des écarts & des intercadences de stile, qu'on peut avec raison, reprocher souvent à Shakespeare.

* Tome premier, depuis la page 108, jusqu'à 112.

** Consultez là-dessus M. *l'Abbé le Blanc*, dans ses *Lettres d'un François*, Ouvrage aussi judicieux qu'estimable.



CYMBELINE,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

CYMBELINE, Roi de la Grande Bretagne.
CLOTEN, Fils de la Reine.
LEONATUS-POSTHUMUS, marié ſecrettement avec la fille du Roi.
GUIDERIUS, } fils du Roi, mais crus fils de Bellarius.
ARVIRAGUS, } ſous les noms de Polidore, & de Cadwal.
BELLARIUS, Seigneur Breton exilé, ſous le nom de Morgan.
PHILARIO, Seigneur Italien, ami de Poſthumus.
JACHIMO, ami de Philario.
CAIUS-LUCIUS, Ambaſſadeur de Rome.
PISANIO, Domeſtique de Poſthumus.
UN GENTILHOMME FRANÇOIS, ami de Philario.
CORNELIUS, Médecin.
DEUX SEIGNEURS BRETONS.
LA REINE.
IMOGENE, fille du Roi, d'un premier Mariage.
HELÉNE, ſuivante d'Imogéne.

COURTISANS, SUIVANTES, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS, UN DEVIN, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, &c.

La Scene, dans quelques parties des trois premiers Actes, eſt à Rome, & dans le reſte de la piéce en Bretagne.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline; Deux Seigneurs paroissent.



L'UN deux est étonné de la tristesse dans laquelle toute la Cour est plongée. L'autre lui apprend, que tous ces dehors ne sont affectés par les Courtisans que pour paroître partager le chagrin qui dévore le Roi. Ce Prince n'avoit qu'une fille, pour héritiere apparente de ses Etats : il la destinoit à Cloten, fils de la Reine. Mais on a découvert qu'un Mariage secret, unit cette Princesse à un Gentilhomme peu riche, & qui n'a d'autre éclat que celui qu'il tire de ses vertus. Le Monarque furieux, vient d'exiler son gendre, & de faire arrêter sa fille. Toute la Cour paroît consterné, mais le Roi seul, est sincérement touché de cet événement; & si la Reine & son fils y sont sensibles, c'est uniquement par le regret de voir leurs espérances trompées. Le reste du Royaume applaudit en secret à ce mariage, parce que l'Epoux qu'a choisi la Princesse Imogene, est aussi généralement estimé que Cloten est méprisé. Son nom est Posthumus, fils d'un Héros nommé Sicilius, qui s'est autrefois signalé contre les Romains, sous les ordres de Cassibellan, & qui a mérité le surnom de Leonatus. Ce Seigneur, en mourant à la guerre, avoit laissé son épouse enceinte d'un fils, que le Roi Cymbeline a fait élever soigneusement à la Cour, & auquel il a donné le nom de Leonatus-Posthumus. Son éducation a été brillante, & ce

jeune orphelin, a tellement passé l'espérance de ses maîtres, qu'il fait l'admiration de tous ceux qui le connoissent. La Princesse Imogene s'est laissée toucher par tant de vertus, & la crainte d'être sacrifiée à Cloten, l'a déterminée à s'assurer l'objet de sa tendresse, par un hymen secret.

Celui à qui l'on fait ce récit, dit, qu'il croyoit que le Roi avoit encore d'autres enfans. Il est vrai, (répond l'autre Interlocuteur) qu'il a eu deux fils : mais ils lui ont été enlevés au berceau, sans qu'on ait sçu comment, & malgré toutes les recherches qu'on a pu faire, il y a plus de vingt ans, que leur sort est ignoré ..... » Mais taisons-nous, j'apperçois la Reine, avec la Princesse & » Posthumus.....

SCENE II.

LA REINE, IMOGENE, POSTHUMUS, SUITE.

LA REINE.

VENEZ, consolez-vous, ma fille, je ne suis que votre belle-mere : mais malgré les préjugés odieux que ce titre inspire aux enfans, ne craignez rien de moi, comptez même sur ma tendresse. Si le couroux du Roi vous rend aujourd'hui ma captive, mon amitié remet en vos mains les clefs de votre prison..... Quant à vous, Posthumus, ne jugez de mes sentimens que lorsque le tems m'aura permis de travailler sur l'esprit du Roi. Laissons calmer le feu de sa colere, & si vous m'en croyez, obéissez au plutôt à ses ordres.

POSTHUMUS.

Quoi Madame ! faut-il partir dès-aujourd'hui ?

LA REINE.

Vous voyez le danger, consultez vous. . . . . Les mouvemens que la pitié m'inspire, pour de si malheureux Amans, vont sans doute m'exposer à la fureur du Roi. . . . . N'importe, je vous laisse encore pour un instant. *

IMOGENE.

Complaisance perfide ! avec quel art la cruelle sçait-elle flatter les victimes qu'elle immole ! . . . . . Ah, cher époux, je crains le couroux de mon pere, mais je frémis encore plus des maux que la rage de son épouse nous prépare ! . . . . Il faut que vous partiez ? Malheureuse ! & je reste en ces lieux en bute à la fureur de mes parens, & aux regards dédaigneux d'une Cour irrité, sans appui, sans espoir, & ne tenant plus à la vie, qu'autant que je sçaurai que l'objet de mes vœux respire encore !

POSTHUMUS.

Chere épouse, ou plutôt chere amante ! sois plus ferme que moi, retiens tes pleurs : cache-les-moi, du moins, chere Imogene, ou ma foiblesse va me rendre indigne de toi. Le sort jaloux m'arrache de tes bras, mais sa rigueur n'aura jamais persecuté d'époux ni d'amant plus fidele ! . . . . . C'est à Rome, où je vais trainer une vie languissante. Un ami de mon pere, Philario, m'offre un azile. Adresse-lui tes lettres, chere épouse ; dussent-elles m'aporter la mort, j'en dévore dès à présent les sacrés caracteres !

LA REINE *rentre.*

Hâtez-vous, Seigneur. Si le Roi vous trouvoit en ces lieux, jugez à quoi vous m'expo-

* La Reine passe dans le jardin à côté.

seriez ! .... * Je ferai pourtant bien en sorte qu'il t'y surprendra. Je chéris trop en toi l'unique objet de ma vengeance ! **

POSTHUMUS *à Imogene.*

Hélas, dussent nos adieux durer toute la vie, Je terme me paroitroit encore trop court ! .... Adieu, Madame ! ....

IMOGENE.

Ah, de grace, un instant ! dussions-nous n'être pas malheureux ; dussai-je esperer de te revoir ce soir, ce départ me paroîtroit encore trop précipité ! ... Approche, cher époux ; écoute & remplis les derniers vœux de ton Imogene. Cette bague appartint à ma mere : reçois-la de ma main ; conserve-la jusqu'à ma mort, & qu'elle ne sorte jamais de ton doigt, que pour orner celui d'une autre épouse.

POSTHUMUS.

D'une autre épouse ? ô dieux ! conservez, rendez-moi l'aimable Imogene ! & puisse le lien qui m'attache à elle, ne se briser qu'avec le fil de mes jours ! .... Cher & superbe gage de sa foi, *** je ne te quitterai jamais qu'avec la vie ! .... Mais que puis-je à mon tour vous offrir d'aussi précieux ? Mon tendre amour fait toute ma richesse, & vous la possedez ! C'est mon destin d'être en reste avec Imogene, & j'y trouve mon bonheur. Ne dédaignez donc pas ce bracelet : quoique simple & peu riche, aimez-le, portez-le, conservez-le, sur-tout, comme un garant de ma flamme eternelle ! Souffrez que je l'attache à votre bras ; & regardez-le toujours

* A part.
** Elle sort.
*** En mettant la bague dans son doigt.

toujours comme un lien dont notre amour vient de ſerrer les nœuds.

IMOGENE.

Dieux tout-puiſſans, hélas! quand nous rejoindrez-vous?

SCENE III.

Cymbeline entre, avec pluſieurs Courtiſans.

CYMBELINE.

Quoi, vil mortel, je te revois encore? Fuis, malheureux, ou l'arrêt de ta mort va ſuivre ta déſobéiſſance.... fuis, dis-je, ta ſeule préſence eſt un poiſon pour moi!

POSTHUMUS.

Que le Ciel veille toujours ſur mon Roi; qu'il le comble de ſes bienfaits!.... adieu, Seigneur, je pars. *

IMOGENE.

O mort, tes traits les plus aigus me ſeroient-ils plus douloureux?....

CYMBELINE.

Perfide! ma tendreſſe pour toi, me faiſoit revivre Ton ingratitude & ta honte, me précipitent dans le tombeau.

IMOGENE.

Epargnez-vous, Seigneur, des reproches inutiles, Imogene ne ſçait plus craindre, & l'excès de ſa douleur la rend inſenſible à tout autre ſentiment.

* Il ſort.

CYMBELINE.

Trop indigne de mes bontés, gémis sous mon pouvoir..

IMOGENE.

Hélas ! mon déſeſpoir ne peut que vous irriter encore davantage ! Mais, que peut-on craindre, quand on n'eſpere rien ?

CYMBELINE.

Toi, que je deſtinois au fils unique de la Reine ! .....

IMOGENE.

Je rends grace aux Dieux, de m'en avoir préſervée !

Dût ma mort vous venger d'un feu qui vous irrite,
Le choix n'eſt point douteux entre Achille & Therſite.

CYMBELINE.

Ton Achille ne poſſede rien que le nom que tu lui donnes. Son indigence eût avili mon ſceptre.

IMOGENE.

Dites, plutôt, Seigneur, que ſon courage & ſes vertus l'euſſent illuſtré... hélas ! ſi je l'aimai, vous ſeul en fûtes cauſe ! Elevée avec lui, tous deux également chéris de vous, nous étions vos enfans ! ... Si ſes vertus ont ſéduit mon jeune cœur, ha, Seigneur, n'eſt-ce pas votre ouvrage ? & ſi le mérite & la naiſſance ont droit de prétendre à tout, Poſthumus étoit-il indigne d'aſpirer juſqu'à moi ?

CYMBELINE.

Ciel, qu'entens-je ? Oſes-tu ſans rougir ? ..

IMOGENE.

Hélas, Seigneur ! je me perds, je le vois..., ſoutenez-moi, grands Dieux ! .... faut-il qu'un Roi m'ait donné l'être ?

CYMBELINE, *à la Reine qui entre.*

J'avois confié la Princeſſe à vos ſoins, Madame ; & je viens de la ſurprendre avec Poſthumus. Je vous croyois plus attentive..... Otez-la de mes yeux, je vous la livre encore, vous m'en répondrez.

La Reine feint de vouloir appaiſer Cymbeline, & d'exciter ſa pitié en faveur d'Imogene. Cet artifice acheve d'irriter le Roi, qui ſort en ordonnant à la Reine d'enfermer Imogene.

Piſanio vient dire que Cloten a inſulté Poſthumus, & que les deux Rivaux ſe ſont battus. La Reine marque ſa crainte pour ſon fils, & Imogene ſon indignation contre Cloten : mais on a ſéparé les Combattans. Piſanio, dit à Imogene, que ſon Maître l'a renvoyé, pour demeurer auprès d'elle. La Princeſſe lui ordonne de revenir dans une demie heure, pour recevoir les ordres qu'elle a à lui donner.

SCENE IV.

CLOTEN *paroît avec deux Courtiſans.*

Cloten échauffé du combat, vient faire des rodomontades. Les deux Courtiſans le raillent, ſans qu'il s'en apperçoive. Il laiſſe éclater ſon dépit contre Imogene ; & il ſort pour aller, dit-il, changer de linge.

SCENE V.

IMOGENE, PISANIO.

Imogene interroge Piſanio, & ſa tendreſſe inquiete veut être inſtruite des moindres paroles de Poſthumus avant ſon embarquement. Le récit de ce Domeſtique fidel

acheve de la convaincre de la tendresse & des regrets de son époux. Elle gémit d'en être séparée, elle apréhende que quelque beauté Romaine ne lui enleve son cœur ; & sa douceur ingénieuse lui fait craindre de n'avoir pas assez marqué son désespoir à Posthumus, en lui disant adieu.

Une suivante vient avertir Imogene, que la Reine la demande. Imogene feint d'avoir donné quelques ordres à Pisanio, qui sort pour les exécuter. Elle va trouver la Reine.

SCENE VI.

La Scene est à Rome

PHILARIO, Jachimo, & un François, s'entretiennent de la prochaine arrivée de Posthumus, qu'ils ont connu en Bretagne, & en France. Philario, qui a dû plus d'une fois la vie au pere de Posthumus, aspire au moment d'embrasser le fils de son bienfaiteur.

Posthumus arrive. Le François lui rappelle un service qu'il lui a rendu autrefois à Orleans. Il s'agissoit d'une querelle que Posthumus s'étoit faite avec quelques jeunes gens, en soutenant que sa Maîtresse étoit plus belle, plus vertueuse, plus spirituelle, & d'une condition plus élevée qu'aucune Dame Françoise.

Jachimo dit, que cette femme ne vit plus sans doute, sans quoi il demanderoit à Posthumus s'il la prétend aussi supérieure aux Dames Italiennes, qu'aux Françoises?

Posthumus répond, qu'elle est vivante, & qu'il soutiendroit en Italie, ce qu'il a soutenu en France, si quelqu'un osoit encore le pousser sur ce point, avec aussi peu de ménagemens. Jachimo, jaloux de l'honneur de sa patrie, & frappé de la beauté d'une bague qu'il voit au doigt de Posthumus, dit, que s'il se peut trouver hors de la Bretagne, un plus beau diamant, il peut aussi se trouver une femme plus belle & plus vertueuse, que celle dont Posthumus exagere le portrait.... la dispute s'échauffe par dégrés. Jachimo offre de parier dix mille ducats contre la bague, que la vertu de la Maîtresse de Posthumus, ne tiendra point contre ses poursuites, si Posthumus veut lui confier son diamant, & lui procurer quelqu'accès auprès d'elle : » Si je succombe dans ma gageure, (dit-il,)

» dix mille ducats, la bague & la femme, sont à vous; » mais si je réussis, si je parviens enfin, à vous donner » des preuves convainquantes de mon triomphe, je me » contente de la bague, & de ma gloire.

Posthumus outré de la témérité de Jachimo, consent à lui prêter sa bague, que l'autre regarde comme nécessaire dans son entreprise. « Tu peux partir, ajoute-t-il, » je te donnerai toutes les facilités nécessaires, pour abor» der ma Maitresse; je l'estime trop pour te craindre. » Si tu reviens vainqueur & que tu m'en convainque, je » cesse d'être ton ennemi, parce que ma Maîtresse cesse » d'être digne de mon amour, au cas contraire, ton sang » me vengera de ton insolence.

Jachimo se soumet à tout. Philario s'efforce en vain de rompre la gageure : les Parties sont trop irritées.

Ils sortent pour aller rediger leurs conventions par écrit.

SCENE VII.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LA REINE *paroît avec sa suite, &* CORNELIUS, *Médecin.*

Elle ordonne à ses femmes, d'aller cueillir au plutôt les fleurs dont elle a besoin, tandis que la rosée est encore sur la terre. La Reine demande au Médecin, s'il a composé la drogue qu'il lui a promise ?

Cornelius la lui présente dans un flacon : mais il feint d'être inquiet de l'usage que la Reine prétend faire d'un poison aussi dangéreux. Elle le rassure, en lui disant, qu'ayant toujours été curieuse des secrets de la Nature, & sur tout des différentes qualités des herbes & des végétaux. Elle n'a d'autre intention que celle de faire des expériences des sucs qu'il lui a préparés, sur quelques animaux, &c.

Pisanio paroît dans l'enfoncement du Théâtre. « Tu » seras le premier, (dit-elle, à part,) qui en éprouvera » la vertu. Tu es trop attaché à ton Maître, pour n'être » pas l'ennemi de mon fils.

Et lorsque l'imprudence a produit le danger,

Par l'audace, ou la ruse, il faut s'en dégager.

IMOGENE *lit*:

.... C'est un des principaux de Rome, tant par la naissance, que par le mérite, & je lui dois beaucoup. Si vous m'aimez toujours, partagez ma reconnoissance......

Imogene, transportée du restant de la lettre qu'elle a lu bas, fait à Jachimo l'accueil le plus gracieux. Il tombe dans une espece d'extase, à la vue des charmes d'Imogene, & il témoigne son admiration par les expressions les plus hyperboliques, mais dont le sens obscur échappe à la Princesse, qui le croit incommodé. Il se remet de son trouble, & il écarte Pisanio, en le priant d'aller chercher son domestique. La Princesse interroge Jachimo sur tout ce qui peut regarder Posthumus, sur sa santé, sur son humeur, sur ses occupations. Jachimo lui dit, que ce Seigneur jouit d'une santé parfaite, qu'il est fort gai, & qu'il s'occupe agréablement à fronder les amans fideles & constans : il fait en un mot, les délices de Rome par son caractere amusant, léger & enjoué.... Imogene aussi inquiete que surprise, a d'abord de la peine à croire Jachimo, qui paroît attendri du sort d'une Princesse, qui meritoit, (dit-il,) d'être plus heureuse. Ces mots augmentent les allarmes d'Imogene. Elle presse Jachimo de s'expliquer plus clairement. Il feint de ne vouloir point trahir son ami....

Je sçai ce que je dois, Madame, à l'amitié...

Hélas, contentez-vous de ma seule pitié!

IMOGENE.

Vous m'effrayez, Seigneur!... Ah, calmez mes allarmes:

Vos yeux fixés sur moi, laissent couler des larmes;

Vous parlez de pitié?.... Dieux, de quels nouveaux coups.

Ai-je encore à gémir? Seigneur, expliquez vous?

JACHIMO.

Je vous plains.... C'est au Ciel à punir le coupable.

IMOGENE.

Vous augmentez encor la frayeur qui m'accable.
Le mal est sans remede, ou peut en recevoir?
L'incertitude seule, interdit tout espoir.
Si vous n'osez parler, vous auriez dû vous taire...

JACHIMO, *d'un air transporté.*

Ce qui charme les yeux, peut-il cesser de plaire?
Et pourquoi l'homme aveugle au comble de son bonheur,
Ne peut-il y trouver de quoi fixer son cœur? ...
Juste Ciel! si le mien plus tendre, plus fidelle,
Avoit brûlé d'un feu qu'elle eût crû digne d'elle,
Si l'espoir d'être heureux avoit pû m'animer;
Si, plus heureux encor, j'avois pû l'enflammer,
Quel objet sur la terre eût glacé dans mon ame
L'inaltérable ardeur d'une si belle flamme?
Que peut-on souhaiter quand on a tout à soi?
Pourquoi l'homme inconstant....

IMOGENE.

Arrêtez; est-ce à moi
Que ce discours s'adresse? ... & par l'amour liée
Au sort de Posthumus, en serois-je oubliée?
Parlez, je vous l'ordonne...

JACHIMO.

Hélas, c'est à regret
Que je laisse échapper ce funeste secret!
Plus digne de mépris que d'un amour extrême,
Votre infidéle époux s'est oublié lui-même.
Une autre....

IMOGENE.

Epargnez-moi? j'en ai trop entendu? ...

JACHIMO.

Calmez, belle Imogene,
Un couroux que j'admire, en causant votre peine!
Par un zele indiscret, je servois mon ami;
Il est digne de vous, & vous l'êtes de lui!
Ne me refusez pas le pardon que j'implore:
Je suis seul criminel, & votre époux l'ignore;
Je vois trop, que le Ciel unit pour Posthumus,
Les vertus de Diane, aux attraits de Vénus!

Jachimo continue, & en faisant l'éloge de Posthumus & de sa vive tendresse pour Imogene, il parvient enfin à appaiser cette Princesse, qui lui offre sa protection à la Cour de Bretagne. Jachimo dit, qu'il a été chargé de la part de Posthumus, & de quelques Seigneurs Romains, d'acheter en France un présent considérable en argenterie & en bijoux, qu'ils destinent pour l'Empereur Auguste. Le coffre qui contient ces richesses, l'inquiete, & il voudroit pouvoir les déposer en quelque lieu sûr, jusqu'à son départ. Imogene s'offre à garder le coffre. » Il suffit, dit-elle, que mon époux y ait intérêt: faites » le porter dans mon appartement: je veux qu'il soit sous » mes yeux, jusqu'au moment de votre départ.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLOTEN, DEUX COURTISANS.

L'EXTRAVAGANT Cloten vient de jouer à la boule, où il a beaucoup perdu. Il est fâché de ce que son rang ne lui ait pas permis de se battre contre ceux qui l'ont gagné. On lui apprend l'arrivée de Jachimo, qu'on dit être ami de Posthumus. Cloten, inquiet, veut le voir, & se flatte de regagner avec lui ce qu'il vient de perdre. Il sort, dans ce dessein avec l'un des Courtisans. L'autre reste, pour faire un Monologue, dans lequel il s'étonne qu'une femme aussi spirituelle & aussi dangéreuse que l'est la Reine, ait donné la naissance à un fils aussi ridicule que méprisable. Il plaint le sort de l'aimable Imogene, exposée au couroux d'un pere qui ne pense & n'agit que par les inspirations de sa femme, & forcée de recevoir les vœux d'un Amant tel que Cloten. Il prie le Ciel de la réunir à Posthumus, qu'il croit digne de régner avec elle sur les Bretons.

SCENE II.

Le Théâtre représente un magnifique appartement, dans un côté duquel, on apperçoit un grand coffre. On voit Imogene, lisant dans son lit, & une de ses femmes dans l'éloignement.

IMOGENE quitte son livre, & demande l'heure qu'il est? On lui dit qu'il est minuit passé. Le sommeil l'acca-

Cloten renvoie les Musiciens. Le Roi & la Reine paroissent, auxquels il se plaint de l'insensibilité de la Princesse. Le Roi le console, en lui disant qu'elle est sans doute encore trop touchée de la perte de Posthumus. La Reine exhorte son fils à tâcher de meriter l'estime d'Imogene, par sa conduite & par ses assiduités.

On vient annoncer au Roi l'arrivée de *Caius Lucius* Ambassadeur de Rome. Cymbeline a de l'estime pour lui, & se propose de le bien recevoir, quoiqu'il sçache que cet Ambassadeur ait des propositions désagréables à lui faire. Il dit à Cloten de se rendre à l'audience qu'il doit donner à *Lucius*, dès que ce Prince aura rendu sa visite à Imogene.

Cloten reste seul. Il frappe à l'appartement de la Princesse, & fait un monologue ridicule sur la puissance de l'or, qui fait tomber les grilles & les verroux. Une suivante lui répond, & le raille; enfin, Imogene paroît. Elle supporte avec peine les fadeurs & les impertinences de Cloten. La vanité de ce Prince en est blessée; il s'en venge, en parlant de Posthumus avec mépris. Imogene outrée, lui jure une haine éternelle. Elle s'apperçoit alors, qu'elle a perdu son bracelet, & elle ordonne à Pisanio de le faire chercher par tout. Cloten furieux, dit qu'il se plaindra au Roi, & qu'il sera vengé. « Porte aussi » tes plaintes à ta mere, (répond Imogene,) son ami- » tié pour moi n'en sera sans doute que plus vive. . . . » Adieu.

---

son, dont je joins ici l'original, pour ceux qui sçavent l'Anglois.

Hark, hark the lark! at heav'n's gate sings
And Phœbus' gins arise,
His steeds to water at those springs
On cha'ic'd flowers that lyes:
And Winking *Mary*-buds begin
To ope their golden eyes;
With every thing that pretty is,
My lady sweet, arise;
Arise, arise!

SCENE IV.

SCENE IV.

La Scene est à Rome.

PHILARIO, POSTHUMUS.

Ils s'entretiennent de la gageure, & du voyage de Jachimo, sur quoi Posthumus est sans inquiétude. La colere de Cymbeline, & la crainte de ne pouvoir l'appaiser l'inquiete davantage. Philario lui parle de l'Ambassadeur que l'Empereur Auguste a envoyé à Cymbeline. Posthumus croit que cette Ambassade ne produira qu'une guerre entre les Bretons & les Romains. » Nos Peuples sont plus disci» plinés, (dit-il,) qu'ils ne l'étoient lorsque César se » mocquoit de leur ignorance, en admirant leur courage. » Ainsi ne comptez plus sur le Tribut que l'Empereur re» clame.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. JACHIMO.

PHILARIO.

Que vois-je? Jachimo!..:

POSTHUMUS, *à Jachimo.*

Seigneur. j'admire votre diligence.... Vous avez sans doute été porté sur les aîles des vents.

PHILARIO.

Soyez le bien venu, Seigneur.

POSTHUMUS.

Ce prompt retour annonce qu'il a peu de chose à nous dire.

JACHIMO.

Seigneur, rien n'est si beau que votre épouse!

POSTHUMUS.
Ajoutez, ni si vertueux : la beauté seule ne doit tromper que des cœurs faux comme elle.
JACHIMO.
Voilà des lettres de sa part.
POSTHUMUS.
Elles sont sûrement sinceres.
JACHIMO.
A peu près.
POSTHUMUS.
Caius Lucius étoit-il arrivé en Bretagne avant votre départ ?
JACHIMO.
Non, Seigneur, on l'attendoit.
POSTHUMUS.
A la bonne heure.... Mais ce diamant brille-t-il encore dans votre doigt comme étant à vous ? ou plutôt ne commencez-vous pas à le trouver peu digne d'être porté ?
JACHIMO.
S'il n'étoit point à moi, j'en payerois la valeur. Mais je l'ai gagné, & je ferois encore bien volontiers le double du chemin, pour goûter les mêmes plaisirs qu'il m'a procurés.
POSTHUMUS.
Seigneur, la raillerie n'est plus de saison. Vous oubliez peut-être que nous avons cessé d'être amis ?
JACHIMO.
Seigneur, ou vous ne gardez pas vos promesses, ou nous devons encore l'être. Si j'avois échoué dans mon entreprise, j'avouerois mes torts : mais j'apporte des preuves de mes succès assez fortes pour vous convaincre que votre maîtresse ne m'appartient pas moins que votre bague.

POSTHUMUS.

Qu'entends-je ?... si tu prouves ce que tu oses dire, garde ma bague, & prens encore ma main. Au cas contraire, ta mort, la mienne, ou celle de tous deux, va bientôt expier l'offense qui flétrit la vertu d'Imogene !

JACHIMO.

Seigneur, les garans de ma victoire sont si certains, que vous m'épargnerez sans doute la peine de recourir à des sermens, pour achever de vous convaincre.

POSTHUMUS.

Parle.

JACHIMO.

D'abord, l'appartement d'Imogene est décoré d'une tapisserie tissue de soye & argent, qui représente l'entrevue d'*Antoine & Cleopatre*, sur les bords du fleuve *Cydnus* : ouvrage aussi riche qu'admirable, où l'art humain s'est tellement épuisé, que les personnages y semblent animés...

POSTHUMUS.

Cela est vrai, mais vous pouvez l'avoir ouï dire. Passons....

JACHIMO.

Le tableau de la cheminée qui est au midi, offre aux yeux, une *Diane* dans le bain; c'est un morceau fini, au mouvement près, l'artiste a surpassé la nature.

POSTHUMUS.

Cette piece est encore si renommée, que vous pouvez en avoir entendu parler.

JACHIMO.

Quatre Chérubins d'or paroissent soutenir le plafond de cette chambre. Deux *Cupidons* d'argent semblent en garder la cheminée, tandis

qu'ayant un pied en l'air, ils y servent en même tems de chenets.

POSTHUMUS.

Qu'est-ce que tout cela prouve ?... En supposant que vous l'ayez vu, j'applaudis à votre mémoire ; mais notre gageure ne dépend point d'un pareil inventaire.

JACHIMO.

Eh bien, pâlissez donc. Connoissez-vous ce bijou * ... l'avez-vous bien vu ? je le resserre, avec votre diamant : tous les deux sont à moi, je les garde.

POSTHUMUS.

O Jupiter !... permets que je le voye de plus près ? Quoi, seroit-ce en effet le bracelet que je lui donnai en partant ?

JACHIMO.

C'est du moins sur ce pied que je lui en marquai ma reconnoissance, lorsqu'elle en dépouilla son bras pour l'attacher au mien. Dieux ! je la vois encore, les graces qui accompagnoient le présent, surpassoient le présent même, & l'enrichissoient à mes yeux :.. » je l'estimois, (dit- » elle,) avant que je te visse ; rien n'auroit pu » me l'arracher ... je te le donne.

POSTHUMUS.

Mais.... ne pourroit-elle pas te l'avoir confié pour me le remettre ?

JACHIMO.

En ce cas, la lettre que vous tenez doit vous en avertir. Voyez :.. eh bien, en est-il question ?

POSTHUMUS.

Non, grands Dieux ! non ! je commence à le

---

* Il lui montre le bracelet d'Imogene.

croire ! ... Tiens, prens encore ceci, * je ne puis en soutenir la vue !.... oh ne cherchons plus la vertu, partout où nous verrons la beauté ; ni l'amour véritable dans un climat où plus d'un homme existe ! .. que les sermens des femmes ne paroissent pas plus sacrés à l'avenir à ceux qui les recevront, que ces mêmes sermens ne le sont à celle qui les fait ! ah perfide !

PHILARIO.

Prenez garde Seigneur ; votre bague n'est peut-être pas encore perdue. Imogene n'a-t-elle pas pû égarer le bracelet ? n-a-t-il pas pû lui être enlevé par quelque domestique infidele ?...

POSTHUMUS.

Attends, cher ami. Oui, je le crois ; oui je l'espere ! ... rends-moi ** ma bague ; ou donne-moi d'autres preuves... Ce bracelet a été volé.

JACHIMO.

Par *Jupiter* c'est de son bras que je l'ai eu !

POSTHUMUS.

Ah, cher Philario, je suis perdu ! C'est *Jupiter* : qu'il atteste ! puis-je douter encore de mon malheur ?... il m'a dit vrai.... Tiens *** garde la bague... Il m'a dit vrai. Oui, je suis certain qu'elle n'a pû le perdre ; je connois ses domestiques incapables de se laisser corrompre, & surtout par un étranger.... Tout m'annonce mon malheur, le crime d'Imogene & le triomphe de mon rival !... Cruel, garde ton salaire, & va le partager avec les enfers qui t'ont si bien servi !

Jachimo acheve de désesperer Posthumus, en lui parlant du signe qu'il a remarqué sur le sein d'Imogene. Pos-

---

* Il lui donne la lettre d'Imogene.

** A Jachimo.

*** A Jachimo.

par sa situation, est un monde en elle-même; & que nous n'avons rien à payer aux Romains pour en respirer l'air.

LA REINE.

S'ils ont profité d'un moment favorable pour exiger ce tribut, nous en profitons aujourd'hui pour nous en affranchir. Rappellez-vous, Sire, la gloire de vos ancêtres, la bravoure en tous tems naturelle aux Peuples de cette Isle chérie de Neptune; que ce Dieu semble avoir mise à l'abri des insultes du reste de l'Univers, par les rochers innaccessibles & les ondes mugissantes dont il l'a environnée..... Votre César, * il est vrai, crut d'abord en avoir fait la conquête: mais sa fameuse bravade, *je suis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu*, n'a pas flatté long-tems son orgueil. Bientôt vaincu pour la premiere fois, repoussé honteusement jusques sur ses Vaisseaux après deux batailles perdues; les flots & les rochers ont achevé notre vengeance. Vous le sçavez, Seigneur? Et la Ville de *Lud* bâtie par le fameux *Cassibelan*, sera dans tous les tems un monument de notre gloire, & de votre defaite

LE ROI.**

Seigneur, nous étions libres avant que l'avarice de Rome nous imposât ce tribut deshonorant. L'audacieux César, dont la vaste ambition a fait gémir l'Univers, nous soumit à son joug: son droit fut celui des Tyrans. Le nôtre est naturel;

---

* A Lucius.

** Je supprime ici, (comme en quelqu'autres endroits,) deux propos de Cloten qui ne sont pas intéressans, même par leur extravagance, son caractère est déja assez connu.

naturel ; nous reclamons un bien que la force nous avoit ôté. Les Bretons ne sont point rébelles ; ils se livrent aux sentimens qu'inspire la nature à un peuple aussi guerrier que généreux. Dites donc à César que Cymbeline descend de ce fameux *Mulmutius* premier Legislateur des Bretons ; que les loix de ce grand Homme ont reçu plus d'une atteinte depuis l'invasion des Romains ; & que son petit-fils usera toujours de toute la puissance qu'il tient des Dieux, pour remettre ces loix dans leur ancienne vigueur. Qu'il sçache encore que si ce même *Mulmutius* fut aussi le premier Breton qui ceignit sa tête d'une Couronne d'or, Cymbeline son petit-fils n'en ternira pas la splendeur.

LUCIUS.

Songe bien, Cymbeline, que cet Auguste que tu braves, commande à plus de Rois que tu ne compte d'Officiers dans tes armées. Gémis, d'être obligé de te regarder comme son ennemi !... Mais mon devoir l'exige ; & puisque tu le veux, je le remplis. Je t'annonce donc en son nom, la guerre & le carnage ! Tu peux t'attendre aux coups de sa fureur, & t'apprêter à succomber.... Après t'avoir ainsi défié de sa part, reçois maintenant de la mienne les remercimens que je te dois.

LE ROI.

Soyez le bien venu, cher *Caius* ! Je dois beaucoup à César, il m'a fait chevalier ; j'ai cueilli quelques lauriers sous lui dans ma jeunesse ; & si je suis ingrat, c'est qu'il veut les flétrir. Mais la gloire ne parle pas aux Bretons seuls : les *Pannoniers* & les *Dalmatiens*, ont aussi pris les armes pour recouvrer leur liberté.

César verra bientôt qui d'eux ou de nous, sçavent mieux la défendre.

LUCIUS.

Seigneur, l'avenir nous l'apprendra.

Cloten invite *Lucius* à passer deux ou trois jours en retague. L'Ambassadeur y consent. Ils sortent ensemble.

SCENE II.

PISANIO, *une lettre à la main.*

QUE vois-je? Il l'accuse d'adultere....: Dieux, quels sont donc ses accusateurs? pourquoi ne pas me les nommer? O mon cher Maître, quel dangereux poison vient de se glisser dans ton ame? Quel perfide Italien s'est emparé de ton oreille, & de ton cœur? Imogene infidelle! Affreuse calomnie tu noircis l'innocence même! Moins femme que Déesse, Imogene connut-elle jamais les foiblesses de son sexe?... Rougis, rougis, cher Posthumus: les idées que tu oses concevoir de ton épouse sont maintenant aussi basses que ta fortune l'étoit jadis!.. Mais Ciel! qu'exige-tu de moi, en me rappellant que j'ai juré de t'obéir en tout?... d'immoler?... ton épouse?... qui, moi, je percerois son sein?.. Non cruel! non barbare! si c'est à ce prix qu tu chéris mon zele, je préfére ta haine je re nonce à toi!..., que dis-je; qu'ai-je fait po me croire capable de ce comble d'inhumanité? *Obéis*... ce que je lui demande t'en procure*

---

* Pisanio continue de lire la lettre.

l'occasion.... Exécrable papier ! plus noir que l'encre même, dont tu portes l'empreinte, serois-tu complice d'un pareil attentat, si tu n'étois pas insensible ?... Mais hélas, je la vois. J'ai tout oublié !

IMOGENE, *entre*.

Eh bien, Pisanio, que veux-tu ?

PISANIO.

Madame.... voici une lettre de mon Maître.

IMOGENE.

De ton Maître ? ah, dis plutôt du mien. Donne.... Oui, c'est sa main ! Si l'Astronomie connoissoit les étoiles comme je connois son caractère, l'avenir seroit toujours présent à ses yeux. Faites, grands Dieux, que ce nouveau gage de son amour calme mes inquiétudes, & m'assure qu'il seroit heureux, si nous n'étions pas séparés !...

Elle lit :

.... Tout ce que j'ai à craindre du courroux de votre pere me seroit moins insupportable que votre absence. Mais la plus tendre des épouses daigne partager ma peine, & se prêter à l'impatience de mes désirs. J'arrive au Port de Milford, je vous en donne avis ; puisse l'amour vous en donner un autre ! vous remplirez les vœux de celui qui n'en fait que pour votre félicité, & dont la tendresse est aussi vive que fidelle.

LEONATUS POSTHUMUS.

Que ne puis-je voler dans tes bras ?... Tiens, Pisanio, lis, il est à Milford... Ecoute, parle-moi : ce port est-il bien éloigné ?... S'il étoit à huit journées d'ici pour tout autre, doit-il en

être à plus d'une pour moi? ... Parle vîte, mais crains de m'affliger! c'est pour moi que je te consulte, & mon amour abrege le chemin.... Milford! Port désiré, que ne vois je déja tes murs? ... Mais, comment nous échapper d'ici? quelle excuse trouver pour justifier mon absence?.... Partons toujours, nous y penserons après.... Dis-moi donc, je t'en conjure, si le chemin est aussi long que je le crains?

PISANIO.

Madame, il n'est que de vingt lieues: il peut se faire entre deux soleils; mais c'est beaucoup trop pour vous.

IMOGENE.

Ah, que dis tu! si j'allois á la mort, pourrois-je y aller plus lentement? Dieux, que n'ai-je un de ces coursiers aîlés, si renommés dans la fable?... Mais c'est désirer en vain!... Cours, vole, cher Pisanio; dis à mes femmes que je suis malade, & que je ne vois personne. Que mon pere même en soit instruit, & le croye..... Trouve-moi au plutôt un cheval: qu'il soit bon, ne t'embarasse pas du reste.

PISANIO.

Mais, Madame, daignez réfléchir....

IMOGENE.

Ne cherches pas à combattre mon projet, tes efforts seroient vains, Pars, te dis-je, exécute mes ordres:

Je cede à mon penchant, & dans cet heureux jour,
Je ne vois, je n'entens, je ne suis que l'amour.



SCENE III.

Le Théâtre représente une forêt, dans laquelle on voit une caverne obscure. BELLARIUS *en sort d'abord, & bientôt après* GUIDERIUS *&* ARVIRAGUS, *habillés en sauvages.*

BELLARIUS.

De ces rayons naissans l'éclatante lumiere,
Nous invite à quitter cette sombre taniere.
Rendons graces, mes fils, à la bonté des Cieux.
Le Soleil luit pour nous, comme pour les heureux.
Tout en sortant d'ici, votre posture même, *
Vous force à rendre hommage à cet Etre Suprême,
Tandis que traversant les portes d'un Palais,
L'audacieux Turban ne se baisse jamais. . . .
Beau Ciel, reçois nos vœux! nous vivons sous la terre;
Mais puisque nous t'aimons, pouvons-nous te déplaire?

GUIDERIUS, ET ARVIRAGUS.

Beau Ciel, reçois nos vœux!

BELLARIUS.

Approchez mes Enfans;
Occupons nos loisirs par des jeux innocens,
De ce mont orgueilleux, allez gagner la cime.
Lorsque vos yeux de-là, me croiront dans l'abîme,
Songez que les mortels ne doivent leur éclat
Qu'au poste que le sort leur donne dans l'état.
Rappellez-vous alors ces traits, dont ma mémoire
Mille fois en ces lieux vous a tracé l'histoire;

* *En sortant de la caverne.*

Ces intrigues de Cour, ces projets renverſés,
Ces ſervices rendus & mal récompenſés ;
Ces innocens punis, ces fortunés coupables,
Des caprices du ſort, *exemples mémorables*. . . .
C'eſt ainſi que tout homme amuſant ſon loiſir,
Doit ſçavoir allier la ſageſſe au plaiſir.
Le monde aux yeux du ſage, offre ſans ceſſe un livre :
Voir & ſentir, c'eſt être, & reflêchir, c'eſt vivre !
Vivez donc, mes enfans, & n'oubliez jamais
Que c'eſt pour être heureux que le Ciel vous a faits ;
Que votre ame, au-deſſus des miſeres humaines,
Doit avoir ſes plaiſirs ſi le corps a ſes peines ;
Que l'homme vertueux a ſon bonheur en lui,
Et que Roi de lui-même, il eſt le Roi d'autrui !

GUIDERIUS.

Tu le dis, je le crois. . . . Mais ſans expérience,
Un mortel par lui-même a-t-il cette ſcience ?
De tes maux, de tes pleurs, ces lieux ont retenti ;
Et ſi tu crains le mal, c'eſt que tu l'as ſenti.
Mais nous, qu'avons nous vu, malheureux que nous ſommes ?
A peine ſçavons-nous s'il exiſte des hommes !
Dans le fond des forets, vivant avec les Ours,
La miſere & l'ennui filent nos plus beaux jours :
Enfans de la nature, étrangers ſur la terre,
Une pareille vie a-t-elle de quoi plaire ?
Ton âge, tes malheurs te la font préferer :
Mais nous, nous ſommes nés pour toujours ignorer ?
Quel crime expions-nous ? Ces humains peu ſinceres,
Moins que les animaux ſeroient-ils donc nos freres ?

ARVIRAGUS.

Dans ces déserts affreux, tristes dans leur printems,
Quel sera notre sort dans l'hiver de nos ans?
Hélas qu'y ferons nous?... du moins dans ta vieillesse,
Ta mémoire à tes yeux retrace ta jeunesse;
Tu revis, tu renais: tes souvenirs amers
Sont du moins adoucis par ceux qui te sont chers;
Mais lorsque sans plaisir le passé se rappelle,
Le présent est pour l'homme une mort éternelle!
Hélas dès aujourd'hui nous éprouvons le sort
D'un Vaisseau qui périt sans s'éloigner du Port.
Courageux sans valeur, & vainqueur par surprise,
Sur de vils animaux notre force s'épuise;
Et la faim qui nous presse, a borné nos exploits
A troubler le repos des hôtes de ces bois!...
Non, l'homme n'est point fait pour haïr son semblable;
Et c'est ton malheur seul, qui te le peint coupable.

BELLARIUS.

Ainsi, pour vous sauver tous mes efforts sont vains!...
Ah, si vous connoissiez ces perfides humains!
Ces monstres déguisés, dont la face riante
Masque un cœur envieux où la haine fermente;
Que leur seul intérêt anime & fait mouvoir,
Petits par le mérite & grands par le pouvoir;
Ces lâches courtisans, cet art si difficile,
Qui s'il en éleve un, en fait trébucher mille;
Ces superbes mortels l'un par l'autre immolés,
Aujourd'hui triomphans, & demain accablés:
Si, frémissant encor des horreurs de la guerre,
Fatigués de lauriers, de playes & de miseres,
Vous aviez vu l'adresse, ou d'indignes rivaux,

Enlever à vos yeux le prix de vos travaux ;
Si, pour comble de maux, vous aviez dû paroître
Ne point blâmer le choix d'un imbécile maître :
O mes fils ! pourriez-vous regretter ces mortels ?
A vos yeux moins qu'aux miens, seroient-ils criminels ? . . .

Bellarius entre dans le détail de son histoire. Il s'étoit signalé contre les Romains ; son corps est couvert de leurs blessures, & il avoit tout à espérer de la faveur de Cymbeline, lorsqu'accusé faussement par deux de ses ennemis, d'être d'intelligence avec ces mêmes Romains, il n'a évité la mort qu'en se sauvant dans ces forêts, où il vit depuis vingt ans. Les sentimens pieux dont il orne ce détail, achevent de ramener l'esprit de Guiderius & d'Arviragus. Il les engage enfin à reprendre leurs exercices ordinaires... » Parcourez, (dit-il,) cette montagne, & moi cette val- » lée. Le premier de nous dont la chasse sera heureuse, » est Seigneur de la fête : il sera servi par les deux autres, » & ne craindra pas le poison dont les Grands de ce monde » sont toujours menacés. . . . .

BELLARIUS, *seul.*

DIEUX, qu'il est difficile d'étouffer les sentimens de la nature ! . . . Ces enfans ne croyent guères être les fils du Roi ; & Cymbeline les croit morts depuis long-tems. Ils me regardent comme leur pere ; & quoiqu'élevés durement dans cette caverne, je les vois à chaque instant mettre au jour des pensées dignes de leur naissance ! Malgré la simplicité de leurs occupations, il semble qu'un sentiment intérieur leur inspire tout ce qui peut les anoblir. Quand je vois ce *Polydore*, cet héritier de la Couronne, que Cymbeline a nommé *Guiderius*, écouter le détail de mes exploits, je lis dans ses regards tous les transports de son ame. Je vois son sang

s'échauffer par dégrés, & son corps prendre insensiblement toutes les attidudes dont mon récit est susceptible. Il agit quand je parle, & son ame combat !...

Le jeune *Cadwal* son frere, (que Cymbeline nommoit *Arviragus*) est aussi vif, aussi sensible, & conçoit encore plus fortement. Mais finissons, je les entens, & la chasse commence...

O Cymbeline ! Le Ciel & ma conscience me sont garants de l'injustice que tu m'as faite ! tu m'as ravi mes biens ; tu m'as forcé de te ravir tes fils ! .. O ma chere *Eriphile*, tu leur donnas ton sein, tu fus leur mere ! ton tombeau est tous les jours baigné de leur larmes !... Et sous le nom de *Morgan*, ils me regardent comme leur pere & leur ami.... Allons les joindre.

SCENE IV.

Le Théâtre représente la même forêt.

IMOGENE, PISANIO.

IMOGENE.

HELAS, tu me disois qu'il étoit en ces lieux :
Quel obstacle fatal le dérobe à mes yeux ?
Ami, calme le feu de mon impatience,
Montre-moi mon époux.... Tu gardes le silence ?
Tes regards égarés glacent mon cœur d'effroi....
D'où vient qu'avec horreur tes yeux tombent sur moi ? ..
D'où naissent ces sanglots, cet air sombre & farouche ?
Ces mots entrecoupés qui sortent de ta bouche ?

Que vas-tu m'annoncer ? & quel est ton dessein ? . . .
Quel funeste papier tires-tu de ton sein ?
Parle, donne, voyons, . . C'est la main de ton maître !
Quel est donc ce secret que je n'ose connoître ? . .
Quel noir pressentiment ? . . . j'ai perdu mon époux !
O Rome, que j'ai craint, ce sont là de tes coups . . .
Quelque soit ce malheur que je frémis d'apprendre,
Ami, parle plutôt, * je crains moins de t'entendre !

PISANIO.

A quel affreux emploi me vois-je destiné ? . . . .
Vous voyez des humains le plus infortuné. . . .
Lisez, Madame. . . .

IMOGENE *lit* :

Ta maîtresse m'a trahi, mon cher Pisanio ; l. perfide m'a deshonoré. J'en ai des preuves san glantes, & dont ma seule douleur peut égaler l. poids : elles sont en un mot aussi certaines, que l. desir que j'ai de m'en venger. C'est à toi que j'e. remets le soin ; & si ta fidélité n'a pas été cor rompue par ses artifices, c'est par tes mains qu. l'ingrate doit périr : le voyage de Milford t'e. procurera l'occasion ; je lui demande de s'y rendre Si tu balances, si ta pitié t'empêche de frapper je te regarde comme complice de sa honte, & comm. aussi infidèle à ton maître, qu'elle l'est à son mari

Posthumus.

PISANIO.

Après qu'Imogene a lu.

Hélas, s'il faut qu'elle périsse,
L'excès de sa douleur suffit pour son supplice. . . .

---

* Elle veut lui rendre la lettre.

Et toi, que dans leur sein ont conçu les enfers,
Monstre dont le poison infecte l'Univers,
Dont la langue perfide, aussi lâche que prompte,
Des humains innocens fait circuler la honte,
Fatale calomnie! à quoi m'expose-tu?
Te verra-t-on toujours attaquer la vertu?
Il n'est donc point d'azile à l'abri de ta rage?
Jusques dans le tombeau tu portes ton ravage;
Les morts & les vivans, les Rois & les Sujets,
De ta sourde fureur éprouvent les effets....
Ah, revivez Madame....

IMOGENE.

Il me nomme infidelle;
Et ce crime a dicté ma sentence mortelle....
Quel est ce crime, hélas! & quel en est l'objet?
Est-ce d'avoir brûlé du feu le plus parfait?
Est-ce d'avoir nourri de fiel & d'amertume
Un cœur que nuit & jour son absence consume?
D'avoir tout oublié pour être toute à lui?...

PISANIO.

O Ciel...

IMOGENE.

Si l'innocent trouve en vous quelqu'apui,
Soutenez-moi, grands Dieux!..... Ah je commence à croire.
Tout ce que Jachimo m'a dit contre ta gloire,
Volage Posthumus! l'absence & mon malheur,
Ont aidé les enfers à me ravir ton cœur!
Pour affranchir ce cœur d'un éternel supplice,
Si tu te sens ingrat, il faut que je périsse:
On hait bientôt l'objet qu'on rougit de trahir.

Et qui cesse d'aimer n'est pas loin de haïr....
Toujours sûrs du triomphe, en séduisant nos ames,
Les sermens des ingrats sont la perte des femmes !

PISANIO.

Daignez du moins m'entendre....

IMOGENE.

Eh, que me diras-tu,
Le vice, de tous tems a trompé la vertu :
Obéis à ton Maître ; immole sa victime ;
Son exemple manquoit, pour anoblir ce crime !
Sois-lui fidele, toi. Frappe, voilà mon sein....
Tu trembles ?... Tiens, reçois ce poignard de ma main ;
Perce ce triste cœur, victime d'un volage.
Acheve, ne crains pas d'y trouver son image,
Sa noire trahison vient de l'en effacer,
Et le desespoir seul a pu la remplacer.

PISANIO.

Ma main avec horreur rejette cet office....

IMOGENE.

Tu le dois à ton maître.... acheve mon supplice,
Frappe, Pisanio ! sans la crainte des Dieux,
Mon bras t'épargneroit ce devoir odieux.
J'offre à ton glaive un cœur fidéle & sans défense !
Rends du moins témoignage à mon obéissance....
Que mon époux...: attends, ceci peut arrêter
L'effort du coup mortel que tu vas me porter......*
Infideles témoins qu'enfanta l'imposture,
Ne souillés plus un cœur dont la flamme étoit pure !
Hélas ! sur ces garans, qui risquera sa foi,
Pourra peut-être un jour se souvenir de moi !...,

* *Elle tire de son sein un paquet de lettres de son mari.*

Et toi, qui de mon sort es aujourd'hui l'arbitre !
A qui mon amour seul a pû donner ce titre ?
Toi, pour qui j'ai trahi mon pere & mon devoir ;
Pour qui, de plus d'un Roi, j'ai pû tromper l'espoir :
Tu sentiras un jour qu'une si belle flamme
S'allume rarement dans le cœur d'une femme !
Cruel ! en expirant, je gémis des transports
Où te pourront livrer de trop justes remords !
Adieu ! je meurs à toi !.... quel obstacle t'arrête ? *
Ami, tu peux frapper, & la victime est prête !

PISANIO.

Qui, moi, grands Dieux ? que j'ose attenter à vos jours....
Que ne puis-je des miens en allonger le cours !
Malheureuse Princesse, adorable Imogene !
Regardez-moi plutôt partager votre peine !
Me croyez-vous un cœur dans le crime endurci ?...

IMOGENE.

Qu'entends-je ? & pourquoi donc m'as tu conduite ici ;
Pourquoi sur un espoir que je croyois sincère,
Oses-tu m'arracher de la Cour de mon pere ?
Pourquoi m'attire-tu dans ces sauvages lieux ?
Quel est donc ton dessein ?...

Pisanio assure la Princesse qu'il n'a pensé qu'à lui sauver la vie, en la tirant de la Cour, où quelqu'autre auroit pu servir le ressentiment de son mari, qui a sans doute été indisposé contre elle par quelque Seigneur Romain. Il veut que Posthumus la croye morte ; & pour l'en convaincre, il se propose de lui en envoyer quelque sanglant témoignage.... Imogene consent à tout, & n'est embarassée que d'un azile. Pisanio lui conseille de se cacher sous des habits d'homme, qu'il a apportés, & de s'embarquer pour l'Italie, avec l'Ambassadeur Romain qui doit arriver le

* *A Pisanio.*

lendemain à *Milford*. Il prétend qu'elle sera plus en sûreté à Rome que partout ailleurs, & plus à portée de veiller sur les démarches de son mari. Il combat les répugnances de la Princesse par tant de raisons, qu'elle se détermine enfin à tout ce déguisement, & à se présenter à *Lucius*, dont l'extrême probité est généralement connue. Pisanio la quitte, pour retourner à la Cour, de crainte qu'une plus longue absence ne le fasse soupçonner d'avoir enlevé la Princesse. Il lui laisse en partant, le prétendu antidote dont la Reine lui a fait présent, en exhortant Imogene à s'en servir comme d'un spécifique contre les maux dont elle pourra être atteinte pendant le voyage qu'elle va entreprendre.... Imogene se retire dans le fond du bois pour se déguiser; & Pisanio la quitte en la recommandant aux Dieux.

SCENE V.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LE ROI, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, *Suite.*

LUCIUS prend congé de Cymbeline, & lui demande une escorte jusqu'au port de *Milford*. On la lui accorde *Il part.*

Cymbeline donne ses ordres pour les préparatifs de la guerre, parce qu'il prévoit que les légions Romaines, qui sont dans les Gaules, ne tarderont pas à passer la mer, pour le venir attaquer.... Il demande ensuite des nouvelles de sa fille, qu'il s'étonne de n'avoir point vue depuis deux jours, & il ordonne qu'on l'appelle. La Reine dit qu'Imogene vit en solitaire depuis le départ de Posthumus, & qu'il faut attendre que le tems la console. Elle supplie le Roi de ne point maltraiter cette Princesse, dont la douceur & la sensibilité méritent de grands ménagemens.

On vient apprendre au Roi, que l'appartement d'Imogene est fermé, & qu'on ne sçait qu'en croire. Ce Prince y vole; & la Reine dit à Cloten de le suivre.

Elle soupçonne Pisanio, qu'elle n'a point vu depuis quelques jours. Cependant elle se rappelle la drogue qu'elle lui a donnée, & elle croit que l'usage qu'il en a pu faire est peut être la cause de son absence. Quant à Imogene, la Reine s'embarrasse peu qu'elle soit morte, ou qu'elle ait pris la fuite pour aller rejoindre Posthumus : le trépas de cette Princesse, ou son deshonneur, assurent également la Couronne à Cloten.

Il rentre, & dit à sa mere que la Princesse a pris la fuite, que le Roi est furieux, & que personne n'ose l'approcher... » Plaise aux Dieux, (dit la Reine en sortant,) que cette » nuit l'exempte des peines du lendemain !

Cloten fait un court monologue, dans lequel il dit qu'il aime Imogene, parce qu'elle a tous les charmes & toutes les vertus de son sexe, dans un dégré supérieur ; mais qu'il la hait en même tems, parce qu'elle lui a préféré Posthumus, &c.

SCENE VI.

CLOTEN, PISANIO.

Cloten employe les menaces les plus vives & les plus dures, pour sçavoir de Pisanio ce qu'Imogene est devenue. Ce domestique lui donne un papier qui contient, dit-il, tout ce qu'il sçait touchant cette fuite. Cloten presse Pisanio de s'attacher à lui, & d'abandonner le service de Posthumus. Il lui fait les promesses les plus séduisantes. Pisanio feint de se rendre ; & pour preuve de sa bonne foi, il consent de donner à Cloten un des habits de son Maître, que l'autre lui demandoit avec instance... Tandis que Pisanio est sorti pour aller chercher cet habillement, Cloten se propose d'aller à *Milford*, de tuer Posthumus ; de se présenter à Imogene sous les habits de son mari ; & de se venger d'elle, en la ramenant à la Cour de son Pere, &c.

Pisanio revient. Cloten lui ordonne de porter les habits dans son appartement, & de garder un silence inviolable sur ce qui vient de se passer entr'eux. Ce Prince sort, dans le dessein de partir pour *Milford*. Pisanio reste seul, pour faire entendre aux Spectateurs qu'il trompe Cloten, & qu'Imogene est à l'abri de ses poursuites.

SCENE VII.

Le Théâtre représente la Forêt & la Caverne qu'on a déja vues à la Scene troisieme.

IMOGENE, *sous un habit d'homme.*

J'ÉPROUVE maintenant, par ma lassitude, que la vie de l'homme est laborieuse; & que les deux nuits que j'ai passées dans ces déserts autoient épuisé mes forces; si le courage m'avoit abandonné! hélas, j'appercevois *Milford*, du haut de la montagne où Pisanio m'avoit conduite.... O Jupiter! pourquoi les lieux où les infortunés esperent du soulagement, semblent-ils s'éloigner toujours d'eux?... Cher Posthumus, je pense à toi! j'oublie ma faim, je suis moins fatiguée!.. Mais que vois-je? * approchons, & suivons ce sentier... Dieux! c'est la caverne de quelque Sauvage.... Oserai je appeller?... Non: la terreur m'éteint la voix.... Cependant la faim donne de l'audace aux plus timides, tandis que l'abondance affoiblit les héros.... Essayons: le besoin est sans doute le pere du courage.... qui est là? Si tu es homme, parle.... point de réponse?.. Entrons.... Ne négligeons pourtant pas le secours que je puis tirer de mon épée. Si mon ennemi en craint la vue, autant que je la crains moimême

* Elle apperçoit la Caverne.

-ême, je n'ai rien à redouter. O Ciel! daigne -e m'offrir qu'un pareil adversaire!.... *

-llarius revient de la chasse avec les deux jeunes Prin-ces. Il annonce que *Polydor* ** est le héros de la fête. Il se dispose à le servir, conjointement avec *Cadwal*. *** La faim qui les pressent, les engage à aller chercher quel-ques viandes froides dans la Caverne, en attendant que le gibier qu'ils viennent de tuer soit apprêté....

BELLARIUS, *appercevant Imogene.*

Arrêtez, mes enfans.... Dieux! si je ne le voyois pas mangeant nos tristes restes, je croi-rois voir en lui quelqu'immortel!

GUIDERIUS.

Que voyez-vous, Seigneur?

BELLARIUS.

Ah, c'est sans doute un Ange! ou du moins sa beauté égale la leur.... Approchez, mes fils. Voyez l'image de la Divinité sous les traits d'un jeune homme!

IMOGENE, *sortant de la Caverne.*

Hélas, ayez pitié de moi! la seule nécessité m'a fait pénétrer dans ces lieux. Si j'y avois trouvé quelqu'un, mon dessein étoit de deman-der ou d'acheter ce que j'ai osé y prendre.... Je ne suis point voleur: j'en atteste votre or il est encore dispersé sur la terre.... Tenez, ajoutez-y le mien pour payer mon repas. C'est le moins que je doive à ceux qui m'ont racheté la vie! Je vous le destinois en partant d'ici....

GUIDERIUS.

De l'or! à nous, jeune homme?

---

* *Elle entre dans la Caverne.*

** *Guidérius.*

*** *Arviragus.*

ARVIRAGUS.

Puissent tous ces vils métaux retourner plutôt en argile.... Ce ne sont point les plus riches idoles, qui reçoivent les voeux des ames innocentes.

IMOGENE.

Je vous vois irrités contre moi!... Hélas, sçachez du moins, si mon crime mérite la mort, que je périssois si je ne l'avois pas commis!

BELLARIUS.

Où portes-tu tes pas?

IMOGENE.

Au port de Milford.

BELLARIUS.

Quel est ton nom?

IMOGENE.

On me nomme *fidèle*. J'allois joindre un parent qui s'embarque à Milford, pour passer en Italie, lorsque pressé par la faim, j'ai osé.....

BELLARIUS.

Rassure-toi, mon fils, tu as rencontré des hommes. Ne juge point de nous sur les apparences, & sois le bien venu.

La nuit approche: suis-nous. Tu seras mieux traité que tu n'osois l'espérer; & si nous ne pouvons t'arrêter plus long-tems, nous te regretterons.... Embrassez-le, mes fils.

GUIDERIUS, *à Imogene.*

Trop aimable étranger! Si ton déguisement me cachoit une femme, mon respect scelleroit l'hommage de mon amitié... qui que tu sois, je t'honore...

ARVIRAGUS.

Enfin je trouve un homme: je m'en ferai moins; il sera mon ami!... Oui, tu seras pour

moi un second frere; que cet embrassement t'en soit le gage : après une longue absence, il n'en recevroit pas de plus tendre.... Ah, calme tes frayeurs, puisque nous t'aimons.

IMOGENE.

Vous m'aimez? hélas, j'avois des freres....
Plût aux Dieux que leur destin n'eût pas été si long-tems inconnu!... Volage * Posthumus, tu m'aurois peut-être moins aimée!...

BELLARIUS.

Il est agité de quelqu'ennemi secret.

GUIDERIUS.

Que ne puis-je l'en distraire!

ARVIRAGUS.

Que ne puis-je le partager!

BELLARIUS.

Ecoutez, mes enfans.... **

IMOGENE, *à part*.

Quels grands du monde réduits dans cet état, livrés à eux-mêmes; quel homme vertueux; méprisant la grandeur, & le vain encens de la multitude, pourroit se comparer à ces deux aimables mortels!... Ah, puisque mon époux n'est plus digne de moi, je ne desire plus rien que de vivre avec eux.. Pourquoi faut-il, hélas, que mon sexe....

BELLARIUS.

Cela sera, mes fils.... Allons préparer notre festin. Entrez, cher ami : *** Tout discours est trop long, lorsque la faim se fait sentir.

---

* A part.
** Il parle à l'oreille des deux Princes.
*** A Imogene.

Quand nous aurons soupé, vous nous raconterez ce que vous voudrez de votre histoire ; soyez certain d'avance, qu'elle nous intéressera beaucoup.

SCENE VIII.

N. B. *Cette Scene est apocryphe suivant M. Pope.*

Ce sont deux Senateurs Romains, & les Tribuns, qui déclarent la volonté de l'Empéreur concernant la guerre qu'on va faire aux Pannoniens, aux Dalmatiens & aux Bretons révoltés. Lucius est nommé Proconsul, & les ordres sont donnés pour assembler l'armée qu'il doit commander.

SCENE IX.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

Le Roi paroît avec quelques Courtisans, & Pisanio. Il est inquiet de la maladie de la Reine, causée par l'absence de son fils Cloten, qui est disparu. Il regrette sa fille; & la guerre dont Rome le menace est encore un malheur qui le chagrine. . . . . Il menace Pisanio des tourmens les plus cruels, s'il s'obstine à cacher la retraite d'Imogene. Ce domestique est inébranlable, & remet sa vie entre les mains du Roi, qui n'en peut rien tirer de satisfaisant. On dit à Cymbeline que les Légions Romaines des Gaules sont débarquées dans son Royaume. Il sort pour assembler son Conseil, afin de pourvoir à sa défense.

Pisanio reste seul, & s'étonne de n'avoir pas de nouvelles de Posthumus, depuis qu'il lui a mandé la mort d'Imogene; il est encore plus surpris de n'en pas recevoir

cette Princesse qui avoit promis de lui écrire souvent ; il craint tout de Cloten. Tous ces évenemens le tourment, ainsi que la guerre qui va désoler son pays. Mais se proposant d'être fidèle à son maître, à la Princesse à son Roi, il se remet aux Dieux du dénouement de piece.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Forêt.

CLOTEN paroît seul, couvert d'un des habits de Posthumus; il espere de le rencontrer bientôt, ainsi qu'Imogene. Son projet est de tuer l'un, & de surprendre l'autre, & de la punir de ses mépris. Il se propose ensuite, de la renvoyer à la Cour de son pere; & d'obtenir le pardon de son crime par le crédit & l'empire de la Reine sur l'esprit du Roi.... Il entre dans le bois, l'épée à la main, après avoir attaché son cheval à un arbre.

SCENE II.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS & IMOGENE, *sortent de la caverne*

BELLARIUS, *à Imogene.*

Tu me parois indisposé, rentre mon ami: dès que la chasse sera finie tu nous reverras.

ARVIRAGUS.

Demeure, mon cher frere; & daigne me permettre un nom si doux!

IMOGENE.

Il devroit être commun à tous les hommes ; mais l'argile qui les compose, quoique formée de la même poussiere, s'attribue des dégrés de supériorité proportionnés aux postes où l'aveugle fortune les place.... Mais je sens en effet que je suis indisposé....

GUIDERIUS.

Allez chasser, vous autres. Je ne le quitte point.

IMOGENE.

On peut être indisposé sans être véritablement malade. Je ne ressemble point à ces voluptueux & timides Citoyens qui se croyent morts avant d'avoir senti le mal. N'interrompez donc point pour moi vos exercices journaliers : l'infraction des usages entraîne souvent des suites dangereuses. Votre présence ne me guérira point ; & la compagnie ne soulagera pas un malheureux, qui se croit à charge à la société. Laissez-moi seul, je vous en prie ! la maladie n'est point désespérée quand on la sent, & qu'on en raisonne.... laissez-moi donc, de grace : je n'ai rien à emporter d'ici, que moi-même..... je sçaurai supporter ma misere, en expirant sans murmurer.

GUIDERIUS.

Je t'aime, cher ami !... mon pere même ne m'est pas plus cher que toi !.. que ne puis-je ?..

BELLARIUS.

Qu'entends-je.... Ah, que dis-tu, mon fils ?...

ARVIRAGUS, *à Bellarius.*

Si mon frere est coupable en te parlant ainsi, je partage son crime. J'ignore d'où procede le penchant qui m'attache à cet inconnu : mais

quelle qu'en ſoit la cauſe, je la chéris & j'en fais gloire... ne nous as-tu pas parlé mille fois toi-même de ces coups de ſympatie qui étonnent la raiſon? Tu vas en voir un éclatant exemple. Je ſuis ſincere; tu m'aimes tel?.. Eh bien! ſi la mort même me demandoit l'un de vous d'eux, ce ne ſeroit pas lui que mon cœur nommeroit.

BELLARIUS, *à part.*

O ſuprême intelligence! ô nature, j'admire avec tranſport ta nobleſſe & ta grandeur! je ne ſuis point leur pere, ils l'ignorent; ils me le font pourtant ſentir. Et cette préference, en faveur d'un inconnu, m'étonne & me confond!... Mes fils, * il eſt neuf heures; partons.

ARVIRAGUS.

Adieu, mon frere!

IMOGENE.

Je fais des vœux pour tes plaiſirs.

ARVIRAGUS.

Et moi, pour ta ſanté!... Allons, Seigneur.

IMOGENE, *à part.*

Quelle humanité, quelle candeur!... que vous m'en impoſiez, infideles Courtiſans en m'inſinuant que la Cour ſeule pouvoit offrir des humains raiſonnables! je ſens pourtant que mon cœur s'affoiblit autant que mes maux augmentent.... Eſſayons les vertus du remede de Piſanio. **

GUIDERIUS, *à part.*

Je n'oſe réſiſter à ſa volonté?.. Tout *** ce que

* Haut.
** Elle boit.
*** Haut, *à Arviragus.*

que j'ai pu tirer de lui, c'est qu'il est bien né, mais malheureux, & qu'il est persécuté sans être coupable.

ARVIRAGUS.

Il m'en a dit autant avec promesse de m'en apprendre davantage dans la suite.

BELLARIUS.

Aux champs, mes fils, allons... Toi, mon ami, rentre, & tâche de te reposer en attendant notre retour.

Imogene rentre. Les deux jeunes Princes continuent de faire l'éloge de leur nouveau compagnon, qu'ils ont peine à quitter. Bellarius les excite de nouveau à partir.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CLOTEN *paroît dans le fond du Théâtre.*

CLOTEN, *à part.*

Quoi, je ne trouverai point ces perfides fuyards?.. Pisanio m'en imposoit sans doute; & je succombe de lassitude....

BELLARIUS.

Des fuyards, dit-il?... est-ce de nous qu'il parle?... je crois le reconnoître.... je crains quelqu'embuche... Oui, c'est Cloten, c'est le fils de la Reine; & les années que j'ai passées sans le voir n'ont point effacé ses traits de ma mémoire..... Il nous traiteroit en proscrits: fuyons.

GUIDERIUS.

Il est seul, pourquoi le craindre ?... tâchez, avec mon frere, de découvrir le reste de sa suite, & laissez-moi le soin de l'observer.... *

CLOTEN, *à Guiderius.*

Arrêtez; pourquoi me fuir? qui êtes-vous? quelques vils montagnards sans doute... Esclave, parle : quel es-tu?

GUIDERIUS.

Esclave?... si jamais je le fus, c'est depuis que mon bras tarde à répondre à ton insolence.

CLOTEN.

Méprisable mortel, connois ton maître; cede, ou reçois le prix de tes forfaits.

GUIDERIUS.

De mes forfaits? qui peut s'en plaindre?... Toi? qui donc es-tu? ton bras est-il plus nerveux que le mien? Ton cœur est-il plus magnanime?... je conviens que ta voix est plus forte : mais la langue est toujours ce qu'un lâche a de plus redoutable.... Dis-moi donc de quel droit espere-tu m'asservir?

CLOTEN.

Tremble, scélérat : tu vois Cloten.

GUIDERIUS.

Cloten, qu'à donc ce nom de si redoutable?

CLOTEN.

Tu reconnoîtras bientôt, par ma vengeance, que le fils de la Reine n'aura pas été offensé impunément.

GUIDERIUS.

Si telle est ta naissance, j'en suis fâché : tout en toi la dément.

---

* Bellarius & Arviragus sortent.

CLOTEN.

Quoi, tu ne frémis point?

GUIDERIUS.

Je ne crains que celui qui m'inspire du respect, le sage; je respecte peu l'insensé: je le méprise.

CLOTEN.

Tombe donc sous mes coups.... *

SCENE IV.

BELLARIUS & ARVIRAGUS *rentrent.*

Ils n'ont rencontré personne. Bellarius est pourtant sûr d'avoir reconnu Cloten; & Arviragus craint que son frere n'ait eu quelque différend avec lui pendant leur absence. Guiderius vient les rejoindre. Il a tué Cloten, à qui il a tranché la tête. Bellarius en est effrayé, à cause des suites que cette mort peut entraîner. Guiderius sort pour aller jetter le corps de Cloten dans la mer. Arviragus approuve ce que son frere a fait: il envie même sa gloire; & il sort pour aller voir Imogene, dont la maladie l'inquiete. Bellarius fait un monologue, dans lequel il admire encore les sentimens que la nature seule inspire aux deux jeunes Princes, & où il exprime la crainte qu'il ressent des nouveaux malheurs dont la mort de Cloten les menace tous.

Guiderius rentre. Il vient de jetter le corps de Cloten du haut d'un rocher sur le rivage. On entend tout à coup une musique extraordinaire. Bellarius en est d'autant plus frappé que cet instrument ne peut être touché que par Arviragus, qui vient de le quitter dans le moment... » hélas, (dit Guiderius,) depuis la mort de ma mere nous » n'avons point entendu de si lugubres sons! que nous » annoncent-ils? quel peut en être l'objet?...

* Ils sortent en combattant.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. ARVIRAGUS *paroît, portant* IMOGENE *dans ses bras.*

Ils déplorent tendrement la perte de cette Princesse, qu'ils prennent toujours pour un homme... Arviragus dit, qu'il l'a trouvé mort dans la caverne, où il le croyoit endormi.

Les deux Princes se déterminent enfin à inhumer Imogene auprès d'*Eriphile*, (épouse de Bellarius,) & à répeter dans les obséques, les mêmes chants funébres qu'ils avoient faits pour elle. Bellarius leur représente que Cloten ne doit pas être privé de la sépulture; que s'il s'est montré leur ennemi, il n'en étoit pas moins fils de la Reine; que sa mort a expié l'offense qu'il leur a faite; & qu'un ennemi mort doit toujours être respectable. Après cette leçon, à laquelle les deux Princes se rendent, il sort pour aller chercher le corps de Cloten, au cas que la mer ne l'ait pas encore emporté.

Dès qu'il est parti, ils commencent la cérémonie des funérailles d'Imogene, en jettant des fleurs sur son corps, & en récitant cette chanson dialoguée.

CHANT FUNEBRE.

GUIDERIUS.

Ne crains plus l'ardeur du Soleil,
Ni des hyvers l'affreux ravage;
Rien ne troublera ton sommeil,

Nota. *Je regrette sincerement de n'avoir point trouvé d'équivalents dans notre langue, pour rendre tout le pathétique & le naturel des expressions de cette Scene. Je l'aurois dégradée en la traitant médiocrement.*

La mort de tous soins te dégage.
Jeunes & vieux, Bergers & Rois;
Naissent pour tomber sous ses loix.

ARVIRAGUS.

Exempt de crainte & d'espérance;
Des humains tu braves l'orgueil;
Et la disette, & l'abondance,
Sont égales dans le cercueil.
Tout ce qu'éclaire ta lumiere,
Soleil! n'est que vaine poussiere.

GUIDERIUS.

Ne crains plus le feu des éclairs.

ARVIRAGUS.

Envain pour toi la foudre gronde.

GUIDERIUS.

Rien n'altere ta paix profonde.

ARVIRAGUS.

Que t'importe cet Univers?

GUIDERIUS.

O mort! tout ce que je respire,
Est soumis à ton empire.

ENSEMBLE.

Respectez ce sacré tombeau,

Charmes affreux, noirs maléfices,
Que la Terre, le Ciel & l'Eau,
Pour lui soient à jamais propices;
Et que les siecles à venir,
En chérissent le souvenir.

Bellarius revient avec le corps de Cloten. On le place à côté de celui d'Imogene. On les couvre d'herbes & de fleurs.

SCENE VI.

IMOGENE, *seule.*

ELLE se réveille par dégré du someil létargique, dans lequel la liqueur de Pisanio l'avoit plongée. Elle se rappelle confusément tout ce qui lui est arrivé depuis deux jours, & s'imagine que c'est un songe... En se relevant elle apperçoit un corps sans tête à côté d'elle; mais rien n'égale sa surprise & sa douleur, en reconnoissant les habits de Posthumus. C'est son mari qui est massacré! elle n'en doute pas, & c'est Cloten qu'elle accuse de ce forfait. Pisanio même lui devient suspect. Il a pu être d'intelligence avec Cloten, pour la perdre dans l'esprit de son mari, & les lettres qu'elle a vu, ont sans doute été fabriquées par l'imposture.... Elle cherche par-tout la tête de son cher Posthumus, & maudit mille fois la drogue que Pisanio lui a donnée; les effets qu'elle en a ressentis, lui confirment la perfidie de ce domestique.... Epuisée enfin, par les transports de sa douleur, elle tombe évanouie sur le corps de Cloten.



SCENE VII.

LUCIUS, *Général Romain*, *paroît avec plusieurs Officiers*, & *un Devin.*

Lucius est arrivé au port de *Milfort*, où les légions des Gaules ont débarqué par ses ordres. On lui apprend, qu'il lui vient un renfort composé de Noblesse Romaine, sous les ordres de Jachimo.. ... Il consulte le devin sur le succès de son entreprise contre les Bretons. Cet homme lui raconte une vision; qu'il a eu la nuit derniere, & dont il augure un succès favorable pour les Romains. Lucius l'interrompt tout à coup, en voyant le corps sanglant de Cloten, & celui d'Imogène qu'il croit aussi sans vie. On apperçoit bientôt qu'elle n'est qu'évanouie; on la fait revenir; & Lucius qui la prend pour un domestique du défunt, l'interroge sur ce qui a causé la mort de son maître Imogène, profitant de l'erreur de Lucius, dit qu'elle appartenoit en effet à ce Seigneur, l'un des plus puissans parmi les Bretons, qui a été attaqué & tué par des Brigands qui infestent ces montagnes. Elle gémit du sort de son maître; & Lucius, attendri par ses pleurs & par sa fidélité, lui propose de la prendre à son service. Elle y consent, pourvû qu'il lui permette d'enterrer auparavant le corps de son prétendu maître. Lucius donne ordre à ses gens d'aider *fidele* (Imogène conserve toujours ce nom) à achever ce pieux office....... Ce fait, on s'en va.



SCENE VIII.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS.

GUIDERIUS.

SEIGNEUR, le bruit des armes retentit ici de toutes parts.

BELLARIUS.

Cherchons à l'éviter.

ARVIRAGUS.

Eh Seigneur! l'homme n'eſt-il pas fait pour agir? Et qu'eſt-ce qu'une vie dépouillée de toute eſpéce d'évènemens?

GUIDERIUS.

Quel eſt donc notre eſpoir, en nous cachant? Serons-nous plus recommandables aux yeux des Romains, qu'à ceux des Bretons? Les uns & les autres n'auront-ils pas droit de nous regarder comme de Barbares Montagnards, inutiles & dangéreux poids de la Terre? Nous croiront-ils dignes de vivre?

BELLARIUS.

Retirons-nous, mes fils, ſur le ſommet de ces montagnes; nous y ſerons en ſureté. L'eſpoir de ſervir notre Roi nous eſt interdit; la mort de Cloten eſt trop récente; notre air ruſtique & ſauvage exciteroit la curioſité; nous parlerons ſans doute; & le moindre ſoupçon nous expoſeroit à des tortures, qui en nous

arrachant ce fatal secret, feroient suivies des plus cruels suplices.

GUIDERIUS.

Ah! la crainte d'un peril si douteux, dans un tems où la Patrie a besoin de nos bras, n'est pas plus digne de celui qui la fait paroître, que de ceux à qui on en fait part.

ARVIRAGUS.

Les Bretons, uniquement occupés à se défendre contre un ennemi formidable, ont-ils assez de tems à perdre pour interroger tous ceux qui viennent les secourir?

BELLARIUS.

Mais je serai connu dans l'armée.... N'ai-je pas reconnu Cloten, que je n'avois vû que dans son enfance?.... Que dis-je? Ce Roi que vous voulez servir, n'a-t-il point perdu, par son injustice, tous les droits qu'il avoit sur mon zèle, & sur mon amitié? Ne m'a-t-il pas exilé, quoiqu'innocent & mon exil ne vous a-t-il pas privé de l'éducation dûe à votre naissance?.. Enfans trop malheureux d'un plus infortuné pere! étiez-vous nés pour sentir, en sortant du berceau, toutes les miseres qu'entraîne la pauvreté?

GUIDERIUS.

Cet état, il est vrai, est tout au plus préférable au néant.... Mais puisque nous existons, manifestons notre être: menez-nous à l'armée; qu'on sçache que nous vivons..... Quand à vous, une si longue absence a dû vous effacer de la mémoire des hommes, & surtout de celle des Courtisans.

ARVIRAGUS.

Par ce brillant Soleil, mon parti est pris:

je pars..;. Je rougis trop, de n'avoir jamais vû mes mains teintes que du sang des timides animaux; de n'avoir jamais pressé d'autres flancs, que ceux d'un coursier indompté, aussi peu fait au service de l'homme, que j'étois peu capable de l'asservir à mes volontés...... Divin Soleil! je te le jure encore: j'ai rougi mille fois d'avoir joui si long tems de tes sacrés rayons, sans m'en être rendu digne.

GUIDERIUS.

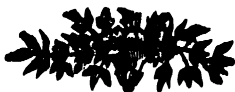
Cher frere, je te suis.... Si vous êtes mon pere, bénissez-moi, & laissez-moi partir. Si je suis né pour périr, sous les coups des Romains je remplirai mon sort.

ARVIRAGUS.

Cher frere, je pense comme toi.

BELLARIUS.

Puisque nul frein ne vous arrête, puisque la vie a pour vous si peu de charmes; puis-je chérir encor la mienne?..... Vous le voulez? partons, mes fils; votre sort sera le mien: si vous mourez; je meurs.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un champ, qui sépare les Armées Romaines & Bretonnes.

POSTHUMUS, *tenant à la main un mouchoir ensanglanté.*

TÉMOIN triste & sanglant des effets de ma rage,
Monument de ma honte, étendart du carnage !
D'où vient que ton aspect m'attriste, & m'interdit ?
Puis-je désavouer la main qui te teignit ?...
O vous, dont l'hymenée a consacré les chaînes,
Si vos sens renfermoient des ames inhumaines,
Que de jeunes beautés, moins coupables que vous,
Verroit-on chaque jour expirer sous vos coups ?
Et toi, dont ma fureur sçut enflamer le zèle,
Cruel Pisanio ! tu me fus trop fidèle :
Seul auteur des remords dont mon crime est suivi,
En m'obéissant moins, tu m'aurois mieux servi.
Dieux ! si tonnant ainsi sur ma premiere offence,
Vous aviez dans mon sang éteint votre vengeance,
Vous m'eussiez épargné l'horreur de mes regrets ;
Et peut-être Imogene eût pleuré ses forfaits !...

Ah! si prompt à punir, votre couroux sévère
Souvent semble annoncer un Juge plus qu'un Pere;
On se trompe sans doute; & de tels châtimens,
Pour les moindres forfaits, préviennent les plus grands!..
Ciel! malheur aux mortels qu'épargne ta justice;
Ta lenteur leur prépare un affreux supplice......

Posthumus annonce, en continuant son monologue, qu'il a été entraîné dans l'Armée Romaine, pour combattre contre les Bretons: il ne peut s'y résoudre «. C'est » bien assez (dit-il) d'avoir massacré leur Souveraine?.. Il se propose de fuir dans le camp de Cymbeline, sous l'habillement d'un Paysan, & de mourir au service de ce Monarque. Il offre sa mort à Imogene, en priant les Dieux de rassembler en lui la valeur de tous ses Ancêtres, & de la rendre funeste aux Romains.

Lucius, Jachimo, & l'Armée Romaine paroissent d'un côté; l'Armée Bretonne paroît de l'autre. Posthumus suit la derniere, vêtu en simple soldat. Toutes deux traversent le Théâtre, & sortent chacun d'un côté opposé. Bientôt après Jachimo, & Posthumus rentrent en se battant. Jachimo est vaincu & désarmé.

JACHIMO, *seul.*

Eh quoi, le poids du crime abbat-il le courage?
Depuis que j'ai touché ce funeste rivage,
Ai-je perdu ma force? & le Ciel irrité
Venge-t-il Imogene, & mon indignité?....
Par qui suis-je vaincu, grands Dieux, puis-je le croire?
Un malheureux Soldat?... Quelle tache à ma gloire!..

Si les Chefs en valeur égalent les Soldats,
Romains, que cherchez-vous dans ces fatals Climats?
Votre courage en vain conquit d'autres Royaumes:
Pour la premiere fois vous attaquez des hommes! *

La Bataille continue; les Bretons fuient; & le Roi Cymbeline est pris.... Bellarius, Guiderius & Arviragus arrivent à son secours; Posthumus les suit. Ils combattent & délivrent le Roi, qu'ils emmenent avec eux.

Lucius passe au travers du Théâtre avec Jachimo, & Imogene. Il exhorte la Princesse à se sauver. La bataille est perdue.

SCENE II.

POSTHUMUS, UN SEIGNEUR BRETON.

POSTHUMUS raconte à ce Seigneur, l'un des fuiards de l'Armée, de quelle maniere la Bataille, qui étoit perdue par les Bretons, vient d'être regagnée. Ce sont trois inconnus, qui ont arrêté les fuiards dans un étroit passage; qui les ont forcés de retourner au combat; & qui par des prodiges de valeur, après avoir enfoncé les Romains, ont sauvé le Roi de leurs fers, & remporté une victoire complette....

Après ce récit, Posthumus raille vivement le Seigneur Breton sur sa fuite, & trouve par-là le moyen de s'en défaire.

POSTHUMUS, *seul.*

Quelle honte! un Guerrier, un des Chefs

* Je sçais que la rime n'est pas forte régluliere: mais je n'en ai point trouvé qui rendissent mieux le sens de mon original.

de la Nation, ose sur le champ de Bataille même, demander des nouvelles du combat à un misérable soldat !.. combien de ses semblables ont aujourdhui sacrifié leur honneur au soin de leur vie, & n'ont peut-être pas moins perdu l'un & l'autre ? Et moi, malheureux, qui cherchois par tout la mort, qui la voyois, qui l'entendois par tout, je n'ai pû rencontrer ses traits ! .... Eh quoi, ce monstre insatiable, ce subtil & dangereux Protée, qu'on trouve tous les jours dans les boissons les plus délicieuses, dans les lits les plus voluptueux, dans les discours emmielés des traîtres, fuit un infortuné dans un combat ? .... les Guerriers sont-ils les moindres ministres de ce cruel Vautour ? .... mon désespoir sçaura par tout le rencontrer. Je ne suis plus Breton, je redeviens Romain, & le ressentiment des premiers me promet une mort certaine. L'un & l'autre parti m'est égal : ma vie est ma rançon ; & mon sang seul peut appaiser les mânes d'Imogene !..

Deux Officiers de l'Armée de Cymbeline arrêtent Posthumus, qui se dit Romain. Il les irrite par l'audace de ses réponses. Ils le conduisent au Roi, qui le remet entre les mains d'un Geolier.



SCENE III.

Le Théâtre représente une prison, dans laquelle on enferme Posthumus.

POSTHUMUS, *seul regardant ses fers.*

Funestes instrumens de la captivité,
Vous devenez pour moi ceux de la liberté :
Vous m'annoncez la mort !..... plus heureux dans mes
chaînes,
Qu'un infirme mortel, qu'environnent les peines,
Qu'abandonne l'espoir, qu'un frein sacré contraint :
J'invoque, & je chéris le reméde qu'il craint !
Mon corps chargé de fers, souffre moins que mon ame.
Ah ! si du repentir la dévorante flâme
Peut la purifier de son iniquité,
Ciel ! il me reste encor des droits sur ta bonté.....
Entens mes cris ! L'enfant appaise ainsi son Pere :
Daigne être encor le mien, puisque je suis sincére,
Où je marche sans crainte, où je me suis livré !
Que voudrois-tu de plus ? & que peut faire encore
Un mortel malheureux, qui te craint & t'adore ?.....

Posthumus continue sa priere avec la même ardeur, & sur le même ton, jusqu'à ce que son accablement le plonge dans le sommeil....*

---

* *Dans certaines Editions de Shakespeare, & même dans celle de M. Theobald, on voit ici*

SCENE IV.

Le Théâtre représente la Tente de Cymbeline.

CYMBELINE, BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *Courtisans & Suite du Roi.*

CYMBELINE.

APPROCHEZ-VOUS de moi, vous que les Dieux ont fait naître pour être les restaurateurs de ma gloire, & les soutiens de cet Empire !... il ne manque plus à ma joie, que de voir ce pauvre soldat inconnu dont les exploits ont étonné mes yeux : ce héros, qui n'offrant à l'ennemi qu'un estomach découvert, n'avoit d'autre bouclier que son courage ; & dont le

une apparition du pere, de la mere, & des deux freres de Posthumus, &c. mais M. Pope croit que cet Episode, qui allonge sans nécessité ce cinquiéme Acte, n'est pas de cet Auteur, & n'a été ajouté que pour amener un spectacle capable d'amuser le peuple. J'ai crû pouvoir me dispenser de le rapporter, & avec d'autant moins de scrupule, que ces Scènes apocryphes ne contiennent rien d'intéressant.

bras

bras terrible portoit partout la mort. . . . . quoi ! je le chercherois envain ? . . . . qu'on ne se lasse point. Celui qui me l'amenera peut compter sur la fortune la plus brillante.

BELLARIUS.

Jamais tant de valeur ne fut cachée sous de si foibles apparences !

PISANIO.

On l'a cherché vainement parmi les morts & les vivans : ses traces même sont ignorées.

CYMBELINE.

Hélas ! je reste donc chargé de ce que je lui dois. . . . Vous en profiterez vous autres, à qui je dois autant qu'à lui. . . . Mais que je sçache du moins sur qui vont tomber les effets de la reconnoissance la plus légitime. Parlez : qui êtes-vous ?

BELLARIUS.

Seigneur, nous sommes Gentilshommes ; la *Cambrie* nous a vû naître : c'est toute notre Histoire. Nous ne pourrions, sans blesser la modestie, ou la vérité ; en dire d'avantage. J'ajouterai seulement, que nos actions ne nous ont jamais fait rougir.

CYMBELINE.

Fléchissez le genou. . . . Votre Roi vous fait Chevaliers. Soyez à l'avenir mes amis & mes compagnons d'armes. Vous recevrez bientôt les titres & les dignités que je dois à vos vertus.

Le Médecin, & les femmes de la Reine, viennent apprendre à Cymbeline que cette Princesse est morte dans les horreurs du désespoir, aprés avoir confessé publiquement tous ses crimes. Elle haïssoit le Roi, qu'elle n'avoit épousé qu'à cause de sa Couronne ; Imogene lui étoit odieuse ; sans sa fuite, elle 'auroit fait périr par le po-

son ; & elle en préparoit autant à son mari, dès qu'elle auroit pû parvenir à lui faire reconnoître Cloten pour héritier du Throne : mais la perte de ce fils chéri, ayant renversé tous ses projets, le désespoir l'a conduite au tombeau.

Cymbeline frémit à ce récit, qu'il ne croit qu'après avoir interrogé les femmes de la Reine. Il pleure le sort de sa fille, en priant le Ciel de lui être favorable.

SCENE V.

Les mêmes Auteurs. LUCIUS, JACHIMO, *& les Prisonniers, sont amenés devant le Roi.* IMOGENE *est à leur suite ; &* POSTHUMUS *paroît le dernier.*

CYMBELINE.

TU ne viens plus sans doute, Lucius, pour me demander un tribut honteux ? nos Bretons, quoiqu'il leur en ait coûté, viennent de s'en affranchir. Mais le sang des Guerriers, victimes de la gloire de leur patrie, nous demande vengeance. Celui des prisonniers doit appaiser leurs mânes irrités. Vous m'entendez, Lucius : songez à vous y préparer.

LUCIUS.

N'abuse point, Seigneur, des faveurs de la fortune. Tu connois les hazards de la Guerre : eux seuls t'ont rendu vainqueur. Si les Romains l'étoient, le sang des vaincus ne souilleroit point leurs lauriers...... Mais puis-

qu'un sort fatal les soumet à payer leur rançon de leur sang, il est prêt à couler. Un cœur vraiment Romain ne connoît ni la plainte, ni l'abaissement... Songe pourtant qu'Auguste vit, & qu'il est Empereur! je n'en dirai pas plus; & tu peux disposer de moi.... mais j'oserai te demander une grace. Ce jeune homme * est né ton sujet : daigne fixer le prix de sa rançon. Jamais maître n'eut un serviteur plus doux, plus vigilant, ni plus fidèle. Il n'a point combattu contre sa patrie : que sa vertu te touche & t'attendrisse : tu me dois sa vie si tu portes un cœur sensible. Après cela, dispose de la mienne : je suis vaincu; je sais mourir.

CYMBELINE, *regardant Imogene.*

Ces traits ne me sont pas inconnus.... Ils me sont même familiers..... je te pardonne, & je te prens à mon service..... j'ignore cependant pourquoi je te fais grace, & pourquoi tu me plais?.... n'importe, mon cœur s'émeut pour toi : vis, & aime ton nouveau maître. S'il te faut des bienfaits pour t'attacher à lui tu peux dès à présent faire l'épreuve de mes bontés. Parle : je t'accorde tout ce qui peut te plaire. Tu peux même choisir parmi ces captifs celui que tu veux sauver.

IMOGENE.

Ah, Seigneur! comment puis-je vous remercier?

LUCIUS, *à Imogene.*

Je ne te préviens pas, je vois ce que tu vas faire.

---

* Montrant Imogene.

IMOGENE, *à Lucius, après avoir apperçu Posthumus.*

Hélas! Seigneur, vous vous trompez!..... ce que je viens de voir, (quoiqu'à mes yeux plus cruel que la mort), ôte tout-à-coup à mon cœur la liberté du choix!...

LUCIUS.

Qu'entens-je? l'ingrat m'abandonne........ O jeunesse légere, doit-on compter sur toi?.... Mais je le vois chancelant, interdit!.... quel objet l'a frappé?

CYMBELINE, *à Imogene.*

Eh bien, qu'attens-tu? parle, ne crains rien: mon amitié, que chaque instant augmente, n'a rien à te refuser.... Celui que tu regardes, t'est-il connu? t'est-il cher? prononce, il te devra la vie.

IMOGENE.

Hélas, Seigneur! c'est un Romain, qui m'est mille fois plus cher que je ne puis vous l'être... Il est né votre vassal, & peut-être vous touche-t-il encore de plus près.

CYMBELINE.

Les regards que tu jettes sur lui, excitent ma curiosité.

IMOGENE.

Vous sçaurez tout, Seigneur...... mais daignez m'entendre en particulier?....

CYMBELINE.

J'y consens.... quel est ton nom?

IMOGENE.

On me nomme *fidelle.*

CYMBELINE

Sois-le toujours pour moi: tu seras désor-

mais mon Page..... viens je suis prêt à t'entendre..... *

BELLARIUS.

Ciel, que vois-je? & quai-je entendu? les morts sortent-ils du tombeau?.... *Fidele*!.....

ARVIRAGUS.

Jamais pareille ressemblance n'a frappé mes yeux... qu'en pensez-vous, mon frere?

GUIDERIUS.

Ah! c'est lui-même!....

BELLARIUS.

Paix, mes enfans! il nous regarde? nous pouvons nous tromper....... ne nous auroit-il point parlé?...

PISANIO *à part.*

Grands Dieux, c'est ma Maîtresse!...

CYMBELINE *revient à Imogene.*

Allons, prend place à mes côtés: parle..... Et toi, ** songe à répondre nettement, ou je jure par mon Sceptre que les tourmens les plus cruels arracheront bien-tôt la vérité de ta bouche.... Allons, parle-lui ***.

IMOGENE *à Jachimo.*

Dis-moi d'abord, d'où tu tiens cette bague?

POSTHUMUS *à part.*

Hélas! quel intérêt peut-il y prendre?

CYMBELINE *à Jachimo.*

Eh bien, répondras-tu?

---

* Le Roi & Imogene se promenent dans le fond du Théâtre.

** A Jachimo.

*** A Imogene.

IMOGENE, *à Lucius, après avoir apperçu Posthumus.*

Hélas! Seigneur, vous vous trompez!...... ce que je viens de voir, (quoiqu'à mes yeux plus cruel que la mort), ôte tout-à-coup à mon cœur la liberté du choix!...

LUCIUS.

Qu'entens-je? l'ingrat m'abandonne........: O jeunesse légère, doit-on compter sur toi?.... Mais je le vois chancelant, interdit!.... quel objet l'a frappé?

CYMBELINE, *à Imogene.*

Eh bien, qu'attens-tu? parle, ne crains rien: mon amitié, que chaque instant augmente, n'a rien à te refuser.... Celui que tu regardes, t'est-il connu? t'est-il cher? prononce, il te devra la vie.

IMOGENE.

Hélas, Seigneur! c'est un Romain, qui m'est mille fois plus cher que je ne puis vous l'être... Il est né votre vassal, & peut-être vous touche-t-il encore de plus près.

CYMBELINE.

Les regards que tu jettes sur lui, excitent ma curiosité.

IMOGENE.

Vous sçaurez tout, Seigneur...... mais daignez m'entendre en particulier?....

CYMBELINE.

J'y consens.... quel est ton nom?

IMOGENE.

On me nomme *fidelle.*

CYMBELINE

Sois-le toujours pour moi: tu seras désor-

mais mon Page..... viens je suis prêt à t'entendre..... *

BELLARIUS.

Ciel, que vois-je? & quai-je entendu? les morts sortent-ils du tombeau?.... *Fidele*!.....

ARVIRAGUS.

Jamais pareille ressemblance n'a frappé mes yeux... qu'en pensez-vous, mon frere?

GUIDERIUS.

Ah! c'est lui-même!....

BELLARIUS.

Paix, mes enfans! il nous regarde? nous pouvons nous tromper....... ne nous auroit-il point parlé?...

PISANIO *à part.*

Grands Dieux, c'est ma Maîtresse!...

CYMBELINE *revient à Imogene.*

Allons, prend place à mes côtés: parle..... Et toi, ** songe à répondre nettement, ou je jure par mon Sceptre que les tourmens les plus cruels arracheront bien-tôt la vérité de ta bouche.... Allons, parle-lui ***.

IMOGENE *à Jachimo.*

Dis-moi d'abord, d'où tu tiens cette bague?

POSTHUMUS *à part.*

Hélas! quel intérêt peut-il y prendre?

CYMBELINE *à Jachimo.*

Eh bien, répondras-tu?

---

* Le Roi & Imogene se promenent dans le fond du Théâtre.

** A Jachimo.

*** A Imogene.

JACHIMO.

Si tu me vois balancer, toi seul en est la cause.

CYMBELINE.

Moi ?

JACHIMO.

Puisque tu me forces à révéler un secret que mes remords cachoient encore, apprend donc que cette bague vient de Posthumus, que tu as jadis banni injustement; & que c'est par une trahison que j'en suis devenu possesseur... hélas! oserai-je en dire davantage?....

CYMBELINE.

Acheve ...

Jachimo fait un recit fort détaillé de la maniere dont il a trompé Posthumus & Imogene. Lorsqu'il est prêt à le finir, il reconnoît Posthumus qui s'étoit approché pour l'entendre.... Ce malheureux Prince entre en fureur, & maudit mille fois Jachimo. Il s'accuse lui-même au Roi, d'avoir été le meurtrier d'Imogene. Il demande la mort; & dans son désespoir, il frappe cette Princesse qu'il ne reconnoît pas, & qui l'interrompoit : elle tombe évanouie.

PISANIO.

Ah! Seigneur, secourez ma maîtresse & la votre!... O Posthumus! O mon cher maître!... Ce n'est que de ce moment, que tu as tué ta chere Imogene!.....

CYMBELINE.

Ciel! veillai-je!...

POSTHUMUS.

Je chancelle, & mon corps succombe sous le poids des mouvemens qui l'agitent!....

IMOGENE *à Pisanio*

Perfide, ôte-toi de mes yeux! souviens-toi du poison que tu m'as donné?....

damnes, est plus noble que Cloten & aussi noble que toi. Ordonne qu'il soit libre : ses bras ne sont point faits pour l'esclavage.

CYMBELINE.

Prens garde, vieux soldat?..... ton audace abuse de la reconnoissance que je te dois. Crains d'allumer ma colere, en comparant mon sang à celui d'un avanturier inconnu.

BELLARIUS.

Je ne m'en dédis point.

CYMBELINE.

Eh bien! tu périras.

BELLARIUS.

Nous mourrons donc tous trois ; mais du moins, avant ma mort, je te ferai connoître que je te disois vrai....... Te souvient-il, ô Cymbeline, d'un de tes sujets, nommé Bellarius?

CYMBELINE

Un malheureux banni? un traître?....

BELLARIUS.

Oui, sans doute, un malheureux banni : mais il ne fut point traître.... Tu le vois.

CYMBELINE

Dieux! qu'on l'arrête ; qu'il périsse!....... l'Univers entier ne pourroit le sauver....

BELLARIUS.

J'y consens. Mais du moins, avant ma mort, paye-moi la nourriture de tes fils...

CYMBELINE.

De mes fils!.... où sont-ils?....

BELLARIUS *montrant Guiderius & Arviragus.*

Les voilà.

CYMBELINE

Qu'entens-je!..... O Ciel!.... Explique ce mistére?....

BELLARIUS.

J'étois innocent du crime dont tes flateurs m'avoient accusé. Le désespoir d'être puni, pour avoir été trop fidéle, m'inspira le désir de me venger de toi, en te privant de ta postérité. Eriphile seconda mon dessein: elle fut leur nourrice; & depuis vingt ans, je leur tiens lieu de pere.... Juge si les sentimens que je leur ai donnés sont indignes de toi!..... prononce maintenant sur leur sort, & sur le mien.

CYMBELINE.

Tu pleures!.... Ah, que crains-tu?.... puis-je assez te récompenser? Quoi.... je retrouverois mes fils!..... Quoi, je les verrois devant mes yeux? ce seroient ces braves guerriers?

BELLARIUS.

Il est aisé de t'en convaincre.

CYMBELINE

Oui, sans doute: Guiderius, mon fils aîné, apporta en naissant une étoile sanguine derriere le col?

BELLARIUS.

Reconnois ton sang, en voyant cette marque..... tous les deux sont à toi.

CYMBELINE

Quel heureux Roi, quel heureux pere, vit jamais luire un jour plus fortuné? mon cœur ne contient plus sa joie!... Cher Bellarius! O mes fils! ô ma fille! je meurs, & je renais dans ces tendres embrassemens!... cependant, ma chere Imogene, cet heureux jour te coûte une couronne?

IMOGENE.

Non, Seigneur: j'y gagne plutôt deux Empires..... Ah! mes aimables freres, eussions-nous crû de nous revoir ainsi? Ce nom de frere, m'étoit jadis bien doux: il l'est bien plus encore.

CYMBELINE.

Quoi, vous vous connoissiez?.....

ARVIRAGUS.

Oui, Seigneur: c'est dans notre caverne, où le hazard l'avoit conduite, qu'elle a pris ce prétendu poison de la Reine, & que nous l'avions crû morte.

CYMBELINE.

Rare effet du hazard, & de la force du sang!.. quand pourrai-je entendre tout le détail d'une histoire aussi intéressante?.... Comment, & où vous avez vécu; comment ma fille se trouve au service de Lucius; le motif de sa séparation d'avec ses freres; comment elle les a rencontrés d'abord; pourquoi elle s'est sauvée de la Cour; ce qui vous a fait quitter vos forêts, pour venir à la guerre; & mille autres circonstances dépendantes de tant d'événemens?.... mais le tems ni le lieu, ne me le permettent, pas..... Regardez Posthumus enyvré de la vue d'Imogene! Regardez-là jetter les plus tendres regards sur lui, sur ses freres, sur Lucius & sur moi! Un nouveau Soleil semble éclairer ces lieux: tout en un instant vient d'y changer de face!... Courons au Temple; que les autels fument de notre encens, & de nos sacrifices. Et toi, Bellarius, sois à jamais mon frere!.... Vous, captifs, soyez libres, partagez ma joie.

IMOGENE *à Lucius.*

Seigneur, attendez tout désormais de ma reconnoissance.

LUCIUS.

Je suis heureux, en vous voyant heureuse!

CYMBELINE.

Il ne manque plus ici que le pauvre soldat, qui m'a si bien servi dans la Bataille.

POSTHUMUS.

Vous le voyez, Seigneur,..... Jachimo que j'ai désarmé, & que j'aurois pû tuer, peut en parler mieux qu'un autre.

JACHIMO.

Je suis encor à ta merci!..... mon ame déchirée combattoit contre moi....... de grace, prens cette vie que je rougis de te devoir? Tiens voilà ta bague, & le bracelet de la plus vertueuse femme de l'univers.

POSTHUMUS.

Léve-toi! je ne veux d'autre avantage de ma victoire, que celui de te pardonner... vis, & sois plus sincere.

CYMBELINE.

Couronnons ce grand jour, par une heureuse paix...... Lucius, quoique vainqueur, je veux bien acquiter le tribut, que je dois à César: la Reine seule m'en avoit empêché..... que cette paix soit annoncée à mes sujets; que les aigles Romaines se mêlent aux enseignes Bretonnes, en traversant la Ville de *Lud* pour aller au Temple du Grand *Jupiter*, & que les fêtes les plus brillantes soient le sceau de notre union, & de notre joie!



JULES-CÉSAR,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.
OCTAVE-CÉSAR.
MARC-ANTOINE.

BRUTUS. CASSIUS. CASCA. CICÉRON. TREBONIUS. LIGARIUS. DECIUS-BRUTUS. CIMBER. CINNA. FLAVIUS. MURELLUS.	Sénateurs, conjurés contre César.

ARTEMIDORE, Astrologue.

MESSALA, TITINIUS,	Amis de Brutus, & de Cassius.

CINNA, le Poëte.
LUCIUS, Domestique de Brutus.
CALPURNIE, femme de César.
PORCIE, femme de Brutus.

PLÉBÉÏENS, GARDES, SUITE, &c.

La Scene est à Rome, à Sardis, & dans les champs de Philipes.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Rue de Rome.

FLAVIUS, MURELLUS.



CES deux Tribuns, jaloux de la gloire de César, dont le triomphe se prépare, parcourent les rues de Rome, dans le dessein, d'empêcher le peuple de s'assembler & d'augmenter la pompe de cette Fête. Quelques artisans* plus entêtés, & plus curieux que les autres, paroissent ne se rendre qu'avec peine aux ordres des Tribuns, qui leur parlent ainsi :

MURELLUS.

Quel est donc, Plébéïens, le motif de votre joie ?... Quelles richesses votre Cesar appor-

* *Un Charpentier entr'autres, & un Savetier.*



PERSONNAGE

JULES-CÉSAR.
OCTAVE-CÉSAR.
MARC-ANTOINE.



BRUTUS.
CASSIUS.
CASCA.
CICERON.
TREBONIUS.
LIGARIUS.
DECIUS-BRUTUS.
CIMBER.
CINNA.
FLAVIUS.
MURELLUS.

} Sénateurs, conjur contre César.

ARTEMIDORE, Aftrologue.

MESSALA, } Amis de Brutus, & de Caffius.
TITINIUS,

CINNA, le Poëte.

LUCIUS, Domeftique de Brutus.

CALPURNIE, femme de Céfar.

PORCIE, femme de Brutus.

PLÉBÉÏENS, GARDES, SUITE, &c.

La Scene eft à Rome, à Sardis, & da champs de Philipes.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Rue de Rome.

FLAVIUS, MURELLUS.



CES deux Tribuns, jaloux de la gloire de César, dont le triomphe se prépare, parcourent les rues de Rome, dans le dessein, d'empêcher le peuple de s'assembler & d'augmenter la pompe de cette Fête. Quelques artisans * plus entêtés, & plus curieux que les autres, paroissent ne se rendre qu'avec peine aux ordres des Tribuns, qui leur parlent ainsi :

MURELLUS.

Quel est donc, Plébéïens, le motif de votre joie ?... Quelles richesses votre César appor-

* Un Charpentier entr'autres, & un Savetier.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS voir toute la cérémonie?

BRUTUS.

Moi? non.

CASSIUS.

Si je vous en priois? . . .

BRUTUS.

Ces sortes de fêtes m'ennuyent. Elles pourroient m'amuser, si je ressemblois à Antoine, & si j'avois sa legereté. . . Mais je ne veux pas vous gêner, cher Cassius : Je vous quitte.

CASSIUS.

Je vous observe depuis quelque temps, Brutus; & je ne vois plus dans vos yeux cet air de candeur & de confiance auquel vous m'aviez accoutumé! . . . Vous devenez trop froid, & trop réservé avec vos amis.

BRUTUS.

Vous vous trompez, cher Cassius : Mes amis me sont toujours chers; mes regards sombres ne tombent que sur moi-même. J'ai, depuis peu, l'esprit agité de différentes passions; & mes chagrins particuliers influent peut-être sur mon extérieur, Mais, aux Dieux ne plaise, que mes amis se ressentent de la guerre

inteſtine qui déchire le cœur du malheureux Brutus !

CASSIUS.

Ami, je me ſuis donc trompé ; & cette méptiſe fatale a renfermé dans mon ſein des ſentimens & des idées dont j'ai craint de te faire part. . . . Dis-moi, Brutus, vois-tu quelquefois ton viſage ?

BRUTUS.

Non. L'œil ſe voit-il lui-même, ſi ce n'eſt par la réflection de quelque matière étrangère ? . . . Que prétens-tu dire ?

CASSIUS.

Il eſt triſte pour toi, & plus encore pour nous, que Brutus manque d'un miroir fidéle : il y verroit ſans doute l'ombre de ſa grandeur qu'il ignore lui-même, & qui n'eſt cachée qu'à ſes yeux. . . . que de nobles Romains (excepté le Grand Céſar) forment des vœux ſincères pour que Brutus apprenne enfin à ſe connoître ;

BRUTUS.

Hélas, à quoi veux-tu m'expoſer ? . . . Suis-je ſûr de trouver én moi, ce que tu prétends que j'y cherche ?

CASSIUS.

Daigne donc écouter ton ami : il va t'apprendre à te connoître. Mes mœurs ne te ſont point ſuſpectes, je ne ſuis point flatteur : d'où naîtroit ta défiance ? . . . . *

BRUTUS.

O Ciel ! qu'entends-je ?.... Céſar ſeroit-il Roi ?

---

* On entend des cris d'acclamation derriere le Théâtre.

CASSIUS.

Le choix t'affligeroit, puisque tu parois le craindre.

BRUTUS.

Je l'avoue. J'aime pourtant Cesar!... Mais pourquoi me retenir ici? qu'as-tu donc à me dire? s'il s'agit du bien de la République, parle: que la mort, & l'honneur paroissent dans tes yeux: Tu me verras braver l'une, en me livrant à l'autre.

CASSIUS.

Je retrouve Brutus!... Ecoute: C'est l'honneur seul qui va te parler.... j'ignore ce que tu penses de cette vie, & le sentiment du vulgaire à cet égard m'est encore plus indifférent; mais quant à moi, cher ami, j'aime autant ne pas être, que de vivre soumis aux loix de mon égal. Nous sommes nés libre comme Cesar, nous avons eu la même éducation, & le froid des hyvers ne nous épouvante pas plus que lui... Un jour, que le Tibre en fureur, sembloit menacer nos murailles: Oserois-tu, me dit Cesar, affronter comme moi le péril, de le traverser à la nage?... Il n'avoit point achevé son défi, que j'étois dans le fleuve. Il m'y suivit, je l'avoue, & ses bras nerveux sembloient d'abord assujettir l'Onde mugissante. Mais ses forces cesserent bien-tôt de seconder son courage: il implora mon aide. Cet *Anchise* trouva en moi un nouvel *Enée*; mon dos le porta sur la Rive; & cet homme, que nous regardons aujourd'hui comme une Divinité, seroit mort depuis long-temps, si Cassius eût été moins généreux!... Que dis-je? Ne l'ai-je pas vu, depuis, sur le bord du tombeau, lors-

Cassius ? Regarde Cesar : le chagrin est peint sur son visage ; chaque pas semble épaissir les rides de son front ; ses flateurs ont l'air consterné ; Calpurnie pâlit ; & jamais le Capitole ne vit lancer, à Ciceron contredit, des regards plus enflamés.

CASSIUS.

Casca nous dévoilera bientôt tout ceci.

CESAR.

Antoine ? .... ne laissez approcher de moi que des hommes bien nourris, & d'une phisionomie riante. L'austére & maigre Cassius, me lance des regards qui me déplaisent. Il réve trop. Ces sortes de caractères attrabilaires sont toujours dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, Cesar : il est aussi vertueux que noble.

CESAR.

Je ne l'appréhende pas, mais je voudrois qu'il eût plus d'embonpoint. ... Si j'étois susceptible de crainte, ce seroit le seul homme que je voudrois éviter. Il lit beaucoup ; il refléchit encore plus ; & il étudie trop les hommes. Son humeur est différente de la tienne, mon cher Antoine.

Cassius n'aime ni la musique, ni les plaisirs : Son front rarement se déride ; & lorsqu'il fait tant que de rire, il semble qu'il se moque de lui-même ; & qu'il se le reproche comme une foiblesse. Cette espece d'hommes, en un mot, ne porte jamais un cœur ouvert ; leur caractère est toujours dangereux, & ne souffre qu'impatiemment un Supérieur. Quoiqu'il en soit, je t'indique plutôt ce qu'on peut craindre, que ce

BRUTUS.

Arrête, Caſſius.... Ton amitié ne m'eſt point ſuſpecte ; & je t'entends. Ceſſe de m'émouvoir ; je te dévoilerai bientôt mon ame. Le temps n'eſt pas encore arrivé. Nous nous reverrons bientôt, & tu trouveras ma réponſe digne de moi.... En attendant, apprens du moins, que Brutus n'eſt point né pour ſervir.

CASSIUS.

Brutus, il me ſuffit Je rends graces aux Dieux, de ce que ma foible éloquence a pu échauffer le cœur de mon ami.

SCENE IV.

CÉSAR *traverſe le Théâtre, en Triomphe.*

BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

LA cérémonie va finir : Ceſar retourne chez lui.

CASSIUS.

Arrêtons Caſca au paſſage ; quand ſa mauvaiſe humeur ſera diſſipée, il nous rendra compte de tout ce qui vient de ſe paſſer.

BRUTUS.

J'y conſens.... Mais, que vois-je, cher

le peuple a toujours applaudi à son refus. Quoiqu'il en soit, Cesar n'en étoit que plus piqué contre le peuple; & son dépit a été porté au point; qu'il a été suivi d'un évanouissement dangereux....

Casca achéve d'instruire très-amplement Brutus & Cassius de tout ce qui s'est passé en cette occasion. Mais j'ai crû pouvoir abréger cette Scène, qui n'a plus rien d'intéressant, ni de nécessaire pour l'intelligence de la Piéce. Brutus invite Casca à dîner chez lui pour le lendemain. Dès que ce dernier est sorti, Brutus ne peut s'empêcher de témoigner à Cassius combien il est étonné de la férocité, & de la pésanteur de Casca. Cassius répond, qu'il n'en vaut que mieux pour l'exécution, & que cette rusticité n'empêche pas Casca d'être bon patriote, & plein de jugement.

Brutus sort, en donnant rendez-vous chez lui à Cassius. Cassius reste seul.

Il est charmé d'avoir ébranlé Brutus, parce que ce Romain est aimé de César, & qu'il à un accès libre auprès de lui..... Il se propose de faire écrire, dès-la nuit même, plusieurs billets, par différentes mains, dans lesquels il paroîtra que Rome n'a plus de ressource que dans la vertu de Brutus, pour s'affranchir du joug de César. Il veut faire jetter ces billets dans la Maison de Brutus; & il se flatte d'achever, par ce moyen, d'aigrir & d'élever son ame.



SCENE VI.

On entend plusieurs coups de Tonn CASCA *paroît, à la luei éclairs, l'épée à la main;* CICE. *paroît ensuite.*

CICERON.

BON soir, Casca. Venez-vous de recc Cesar?... Pourquoi donc vous vois-essoufflé? Quel est cette terreur pein vos regards?

CASCA.

Quoi! les fondemens de la terı ébranlés, & Ciceron est tranquille?. vu d'horribles tempêtes, & l'Océan prêt à engloutir l'Univers: mais je ne mais le Ciel d'accord avec les autres El seconder leur fureur par un déluge de Ou les Dieux sont divisés entr'eux, mc Ciceron, ou les crimes des mortels oı forcé les Dieux à jurer leur ruine. Q nistres objets viennent de frapper mes rc

CICERON.

Quels sont donc ces autres objets, c d'effrayer Casca?

CASCA.

J'ai vu la main d'un esclave, élevée Ciel, s'enflamer tout à coup & brûle me une torche ardente, sans qu'il en ı

la moindre douleur, ni que sa main en fut offensée!.... Un instant après (mon épée n'est pas rentrée depuis dans le foureau) passant auprès du Capitole, je suis tout à coup frappé d'un trait de lumiere, & j'apperçois un Lion terrible qui marche à mes côtés. Plus loin, je vois sur un monceau de terre, un groupe de femmes glacées de frayeur, & dont l'aspect hideux m'épouvante! Des hommes affreux, disent-elles, environnés de flammes, parcourent les rues de Rome: Tout frémit, tout fuit, tout est confondu!...

CICERON.

Les hommes interprétent souvent de pareils événemens conformément à leurs idées, & cherchent toujours du mystère dans les choses qui n'en sont pas susceptibles.... Cesar va-t'il demain au Capitole?

CASCA.

Oui. Il a dit à Antoine, de vous en avertir.

CICERON.

Bon soir Casca. Le tems n'invite pas à rester davantage dans la rue.

CASCA.

Adieu.



SCENE VII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUI eſt-là?

CASCA.

Un Romain..... C'eſt toi Caſſius?.... Que dis-tu de cette nuit?

CASSIUS.

Elle eſt belle, pour un honnête homme.

CASCA.

Qui peut voir, ſans étonnement, le Ciel ſi courroucé?

CASSIUS.

Ceux qui connoiſſent les crimes du monde... Quand à-moi, j'ai affronté tranquillement toutes les horreurs de cette nuit, en par courant les rues de Rome. Cet eſtomach, que tu vois découvert, bravoit ainſi la foudre: & quand le Ciel, ouvrant ſon ſein, vomiſſoit des torrens de feu, le mien étoit en butte à ſes coups redoublés.

CASCA.

Pourquoi braver le Ciel?... L'homme n'eſt-il point fait pour craindre & reſpecter la colere des Dieux? Leurs châtimens même, ne ſont-ils pas un gage de leur amour pour les mortels?

CASSIUS.

Tes ſens ſont engourdis, cher Caſca! Ces vives étincelles de grandeur, qu'exhale l'ame

d'un vrai Romain, sont éteintes en toi, ou brillent sans effet...... Tu trembles, tu pâlis, & tes regards troublés n'expriment plus rien que la surprise & la terreur. C'est le couroux des Dieux qui t'épouvante; ce sont des prodiges qui t'étonnent!... Mais si tu réfléchissois; si ton ame innocente, affranchie des préjugés vulgaires, remontoit à la cause de ces événemens, ils te frapperoient moins. Ces feux célestes, ces monstres inconnus, ces tombeaux ouverts, & tous ces autres prodiges, qui paroissent à tes yeux renverser le cours ordinaire de la nature, ne seroient pas plus surprenans, pour toi, que tout ce que tu as vu faire à un seul homme, à un mortel enfin, dont l'Estre n'est pas plus noble que le tien!.... La puissance du Ciel te frappe; & celle d'un homme ne t'étonne pas? Le couroux de l'un, qui t'avertit, t'effraye; & les fers que l'autre te forge à tes yeux, te trouvent insensible & stupide?...... Ouvre les yeux, Casca, Pense, & cesse de trembler.

CASCA.

Est-ce de César, que tu prétens parler?

CASSIUS.

Et qu'importe de qui, dès que les Romains ont cessé d'être hommes!...... Nos bras sont pourtant aussi vigoureux que l'étoient ceux de nos Pères; mais leur ame a dégénéré: C'est celle de nos meres, qui nous anime aujourd'hui! Le joug que nous portons si lâchement, ne suffit-il pas pour t'en convaincre?

CASCA.

Dieux!... Sçais-tu, que ce César doit être demain élû Roi par le Sénat? Sçais-tu, qu'à

la réſerve de l'Italie, ſon front par tout ailleurs doit paroitre orné d'une Couronne?

CASSIUS.

Non: Mais je ſçais ce que peut ce poignard *. Caſſius ſeul doit briſer les fers de Caſſius. C'eſt par ce fer, juſtes Dieux, que vous rendez le foible redoutable, aux plus forts! C'eſt par lui, que vous purgez la terre des Tyrans qui l'oppriment!.... Quelle tour inacceſſible, quels murs d'airain, quels donjeons, quelles chaînes l'induſtrie humaine peut-elle oppoſer à une ame mâle, que la vengeance inſpire & conduit? Eſt-il quelques obſtacles, pour qui ne craint point la mort!... Si Céſar eſt ton Roi, il ne ſera jamais le mien, tant qu'un ſeul coup pourra rompre mes chaînes.

CASCA.

Je le puis comme toi: chacun porte en ſon bras l'inſtrument de ſa liberté.

CASSIUS.

Eh pourquoi donc Céſar oſe-t-il aſpirer au Trône? pourquoi la tyrannie oſe-t-elle éclater?.... c'eſt qu'il connoît ta foibleſſe, mon cher Caſca: c'eſt qu'il mépriſe les Romains: Céſar n'eſt Tyran, que parce qu'il trouve partout des lâches. C'eſt un lion, qui n'eſt terrible, qu'autant qu'il ſe voit redouté.... Superbe Rome, qu'eſt devenue ta ſplendeur? Les rayons de ta gloire étoient-ils deſtinés pour faire briller Céſar ſeul?.... Mais que dis-je, ô douleur!

* Il le tire du fourreau.

dans quel abîme un transport dangereux va-t il me plonger ? Je parle peut-être à un de ses esclaves ?... Eh bien, je prévois ta réponse.... Tu peux frapper : je t'attends.

CASCA.

Tu parle à Casca : il n'est point délateur..... Cassius, reçois ma main : sers, venge ta patrie. Tes pas seront toujours suivis des miens.

CASSIUS.

Je reçois ta promesse : elle vaut un serment... Apprens maintenant, cher Casca, que l'Elite de la Noblesse Romaine partage le danger de cette entreprise. On m'attend même, à ce moment, sous le portique de *Pompée*. Cette nuit affreuse favorise le secret de notre conférence : profitons-en *.

CASCA *à Cassius*.

Arrête : cachons-nous ; j'entens quelqu'un...

CASSIUS.

C'est Cinna : je le reconnois ; il est de nos amis... Où cours-tu, Cinna ;

CINNA.

Je te cherchois..... qui est-là ?... *Métellus Cimbert* ?......

CASSIUS.

Non, c'est Casca, qui se joint à nous.

CINNA.

J'en suis charmé....... quelle nuit, chers amis !...

CASSIUS.

Ne suis-je pas attendu ?

---

* Cinna entre.

CINNA.

Oui, tu l'es.... O Caſſius! que ne pe
gagner le noble Brutus!.....

CASSIUS.

Tu ſeras ſatisfait. Prends ce papier, C
jette-le dans la Chaire du Préteur: Brut
trouvera. Jette celui-ci ſur ſa fenêtre; &
cet autre à la ſtatue du vieux Brutus.
enſuite nous rejoindre au Portique de Po
où nous t'attendrons tous *.

Viens, Caſca. Avant que le jour par
nous irons chez Brutus. Encore cette ten
il eſt à nous.

CASCA.

Tu as raiſon: il eſt aimé du peuple. Ce
blâmeroit en nous, ſera toujours reſpe
en lui.

CASSIUS.

Tu penſes comme moi... Partons: il e
nuit ſonné. Eveillons-le avant le jour, &
ſûr de lui.

---

* Cinna ſort.



ACTI

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Jardin de Brutus.

BRUTUS.

Lucius, éveille toi? viens... je ne puis discerner, par des Etoiles, quelle heure il peut être maintenant.... Lucius?.... que n'ai-je le défaut de dormir aussi profondément!

LUCIUS.

Appellez-vous, Seigneur?....

BRUTUS.

Porte de la lumiere dans mon cabinet; & viens m'avertir, lorsqu'elle y sera.

Seul.

Il faut que César meure...... non pas pour moi, mais pour la République: ai-je quelque sujet de le haïr?.... Il faut qu'il meure! quel est son crime? Il voudroit être Roi!.... Mais ce désir le rend-t-il coupable, dégrade t-il son ame, avilit-il son caractére? c'est ce qu'il faut

examiner..... C'est, dit-on, la chaleur du Soleil qui fait éclore la vipére? arrêtons-nous à cet objet....... Couronner César! ne seroit-ce pas donner un dard au serpent? ne seroit-ce pas nous exposer à sa piqûure mortelle! le pouvoir d'agir impunément, n'est-il pas toujours dangéreux? sans doute, c'est l'écueil de l'homme....... Rendons pourtant justice à César; je n'ai guére vû sa raison soumise aux premiers mouvemens de son cœur. Mais cela ne décide rien pour l'avenir..... Un jeune ambitieux, ne considére l'humilité, que comme un *escalier* qui mene à la fortune: il en franchit tous les dégrés sans peine & sans dégoût apparent. Mais en a-t-il atteint le terme, il regarde avec mépris l'instrument de sa grandeur; il dédaigne la terre, & sa tête superbe est déjà dans les Cieux!.... Tel seroit César. Il faut donc l'arrêter, & ce motif suffit pour justifier notre entreprise..... Ecrasons le Serpent, avant qu'il soit éclos.

LUCIUS.

Seigneur, vos ordres sont exécutés.... Mais voici un papier que j'ai trouvé sur votre fenêtre, & qui sûrement n'y étoit pas hier.

BRUTUS.

Donne, & va te recoucher: il n'est pas jour encore..... Mais, dis-moi: n'est-ce pas demain les *Ides de Mars*?

LUCIUS.

Seigneur, je l'ignore.

BRUTUS.

Regarde le Calendrier, & reviens, me le

dire *..... Les ténèbres ne sont pas assez épaisses pour m'empêcher de lire: voyons **...

Brutus, tu dors!.... Eveille-toi, songe à ce que tu es!.... Veux-tu que Rome?.... Parle, frappe, punis!

Ces reproches sont justes: je le sens.....: *Veux-tu que Rome?....* Ah, je puis suppléer à ce qu'on n'ose dire ici! *Veux-tu que Rome gémisse sous le joug d'un de ses Citoyens? tes Ancêtres l'ont affranchie des fers de Tarquin: montre-toi digne d'eux.... Parle, frappe, punis!...* Oui! Rome je vais parler! oui Rome, je vais frapper! si ton salut dépend d'un homme, tu le tiendras de la main de Brutus!...

LUCIUS, *rentre.*

Seigneur, c'est aujourd'hui le quatorziéme jour du mois.

BRUTUS.

Tant mieux..... Mais on frappe?... vois qui c'est ***..... Depuis que Cassius m'a parlé de César, le sommeil n'a pû fermer mes yeux... Que l'homme est foible! faut il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangéreux & son exécution, ne soit jamais rempli que de songes sinistres, & de chiméres effrayantes?.... faut-il qu'il frémisse à chaque instant à l'aspect des dangers qui se multiplient. Il les surmonte, il est vrai: mais son cœur semblable à un Etat que déchire une

---

* Lucius sort.
** Il ouvre la lettre.
*** Lucius sort.

guerre inteſtine, eſt-il moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent encore?....

LUCIUS *rentre.*

Seigneur, Caſſius demande à vous voir.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul?

LUCIUS.

Non, Seigneur, ſa ſuite eſt nombreuſe.

BRUTUS.

Te ſont-ils connus?

LUCIUS.

Ils ont le bonnet enfoncé dans la tête, & le viſage tellement couvert de leurs manteaux, que je n'ai pû reconnoître aucun d'eux.

BRUTUS.

Qu'ils entrent.... ce ſont les Conjurés.... O conſpiration, les ombres de la nuit même te trouvent timide, elles qui ſemblent raſſurer tous les autres crimes! quelle Caverne aſſez obſcure peut donc te dérober à la clarté du jour? ah, couvre ton viſage du maſque de la grandeur, & de la probité, ſans quoi l'*Erèbe* même n'eſt pas aſſez profond pour te cacher aux regards des mortels!



SCENE II.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, TREBONIUS.

CASSIUS.

BON jour, Brutus... n'avons-nous point troublé votre repos.

BRUTUS.

Vous me trouvez debout; le sommeil n'est plus fait pour moi. Vos compagnons me sont-ils connus ?

CASSIUS.

Oui: chacun d'eux vous honore; Chacun d'eux ne fait des vœux, que pour voir Brutus répondre à la haute idée que la noblesse Romaine a de ses vertus. Voilà Trebonius, Décius Brutus, Casca, Cinna, & Métellus, Cimber.

BRUTUS.

Ils sont les biens venus..... Mais quelle affaire assez importante vous arrache au repos de la nuit ?

CASSIUS *à ses Compagnons.*

Lui dirai-je de quoi il s'agit? *......

---

* *Ils lui marquent, par un signe, qu'il peut*

BRUTUS.

Amis, que chacun de vous me donne la main.

CASSIUS.

Jurons de nous être fidèles.

BRUTUS.

Non, Caſſius, point de ſermens. Si le danger de la République, ſi ce que nous ſouffrons, ſi ce que nous craignons de ſouffrir encore, ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour enflâmer nos ames: rompons, dès-à-préſent, un projet mal concerté; que chacun ſe retire chez ſoi, & que la tirannie exerce ſon empire ſur des Citoyens dignes de l'eſclavage... Mais ſi la crainte des opprobres eſt ſuffiſante pour échauffer & ranimer les cœurs puſillanimes, pour endurcir celui des femmes mêmes: quels aiguillons, chers Citoyens, trouvez-vous plus preſſans, & plus capables d'aſſurer à la fois la liberté de Rome & votre vengeance? un vrai Romain connoît-il d'autre lien que celui de ſa parole? la probité qui s'engage, tient toujours ſa promeſſe; la mort ſeule peut l'en affranchir. Laiſſons les ſermens aux P.... aux lâches, aux perfides, à la vieilleſſe, & aux ames que la honte ou la miſere ont avilies! que les courages douteux jurent de faire le mal: ils rempliront peut-être leur engagement.... Mais nous que l'honneur guide; nous, dont la gloire & le

---

parler. Pendant que Caſſius parle bas à Brutus, les Conjurés diffèrent ſur la partie de l'hémiſphère où le Soleil ſe lève.

falut de la Patrie arme aujourd'hui le bras : souillerons-nous tout ce qu'une telle entreprise a de noble, en nous assurant les uns des autres, par le honteux lien des sermens?....

CASSIUS.

Ne conviendroit-il pas de nous associer Ciceron?

METELLUS.

Oui, sans doute: sa réputation, & ses cheveux blancs, peuvent beaucoup sur l'esprit du Peuple. On croira que sa tête dirige nos bras; & la gravité de ce grand homme, dissipera les préjugés que notre jeunesse peut faire naître.

BRUTUS.

Gardez-vous de cet homme...... Un projet inventé par tout autre que lui, ne fut jamais de son goût.

CASSIUS.

N'y pensons donc plus.

DÉCIUS-BRUTUS.

Nous bornons-nous à César seul?....

CASSIUS.

Décius a raison : Antoine aime trop César; il en est trop aimé.... si nous l'épargnons, il peut nous perdre tous : qu'il tombe avec son Idole!

BRUTUS.

Non, cher Cassius : on nous croiroit barbares. Frapons la tête, & respectons les membres; Antoine n'est qu'un foible membre de César. Soyons des Sacrificateurs, & non pas des Bourreaux. Nous n'en voulons qu'à l'ame de César : ah, que n'est-il possible d'atteindre &

de chasser cette ame dangéreuse, sans percer le sein qui la récéle! Mais hélas! ô malheureux César, il faut que ton sang coule!.. Tombe donc sous nos coups, non comme un ennemi, mais comme une victime! non comme un criminel, mais comme une hostie digne des Dieux! Respectons ses vertus en détestant ses défauts; & que la haine ou l'animosité des Sacrificateurs ne deshonore point le sacrifice aux yeux des Assistans.... Pour Antoine, il n'y faut point penser: il sera moins à craindre que le bras de César, quand César ne sera plus.

CASSIUS

Je crains pourtant que César ne trouve en lui un vengeur?

BRUTUS.

Tu penses trop bien d'Antoine. Il peut aimer César; il peut mourir pour lui: c'est tout ce qu'il peut faire. Mais il est trop voluptueux, & trop dissipé, pour être long-tems sensible....

On entend sonner trois heures.

Amis, il est tems de vous retirer.

CASSIUS.

Il n'est pourtant pas sûr que César sorte ce matin. Cet homme, jadis si ferme, devient superstitieux, & prête l'oreille aux bruits & aux erreurs populaires Les prétendus prodiges de cette nuit, & les rêveries de ses Augures, peuvent le détourner de monter aujourd'hui au Capitole.

DECIUS.

Banissez cette crainte. Si son voyage est arrêté, je vous réponds qu'il le fera: je connois son foible, j'en sçaurai profiter. César aime la

flatterie : mais il rougiroit qu'on s'en apperçut..* Laissez-moi faire ; je sçais comment le prendre : il ira au Capitole.

CASSIUS.

Nous nous y rendrons tous, à huit heures.

CINNA.

Que cela demeure arrêté ; & que personne n'y manque.

METELLUS.

Caïus Ligarius devroit être des nôtres. César l'a maltraité pour avoir loué Pompée...... Comment l'avons-nous oublié ?

BRUTUS.

J'ai quelque crédit sur son esprit ; envoyez-le moi, cher Métellus : je vous en réponds.

CASSIUS.

Le jour paroît, sortons. Adieu, Brutus ! adieu, mes amis !.... Dispersons-nous : mais songeons à notre engagement, & montrons-nous Romains.

BRUTUS.

Soyons maîtres de notre intérieur ; craignons surtout que la sombre inquiétude n'altére, ou n'obscurcisse, les traits de notre visage !.... Nous sommes enfans de Rome, soyons tranquilles. Adieu....

BRUTUS *seul.*

Lucius ?... tu dors encore ! .. eh bien, jouis des douceurs du sommeil ; rien ne trouble ton ame, & tu goûtes en paix des plaisirs dont mille soins me privent !

---

* *Je suprime ici quelques Vers, qui n'ajoutent rien au sens du discours de Décius.*

SCENE III.

BRUTUS, PORCIE.

PORCIE.

AH! Seigneur, eſt-ce vous?

BRUTUS.

Que veux-tu, chere Porcie? pourquoi donc te lever avant l'aurore, & t'expoſer ainſi au froid de la nuit.

PORCIE.

Ce froid eſt-il moins dangéreux pour toi?... Hélas! quelle raiſon te déroba ſitôt d'auprès de moi? quelle funeſte inquiétude, te fit hier quitter bruſquement ton ſouper, pour te promener autour de la chambre, en pouſſant des ſoupirs, qui me perçoient le cœur? quel étoit le motif de tant d'agitations?... En vain je te le demandai! tu ne me répondis que par un ſilence farouche, & tes yeux égarés ne tomboient ſur moi qu'avec peine! j'oſai inſiſter; un mouvement d'impatience échappé malgré toi m'annonça que j'avois tout à redouter! ma tendreſſe allarmée ne craignit pourtant pas d'affronter ta colére; mais, Dieux, quel fruit en rapportai-je? un injurieux ſigne de main, m'impoſa ſilence, & me congédia! j'obéis en ſoupirant, plus effrayée du malheur de te déplaire, que des marques de ton couroux!... Quel eſt donc ce chagrin, mon cher Brutus? quelle eſt cette

peine assez vive, pour troubler ainsi tout-à-coup ton repos, & le mien : hélas! si ces fatals effets agissoient aussi puissamment sur ta figure, que sur ton caractère, mes yeux reconnoitroient à peine mon époux!.... Parle donc, cher Brutus? ouvre-moi ton cœur, si tu chéris le mien!

BRUTUS.

Calme-toi.... mon corps seul est malade.

PORCIE.

Brutus est sage; s'il étoit malade, il chercheroit à se guérir. Il ne braveroit pas (à demi nud) les mauvaises influences de la nuit, & le froid du matin. . Non, Brutus, non cher époux; ce n'est point ton corps, c'est ton ame qui souffre, & d'autant plus hélas, qu'elle cache ses maux!... Mais à qui les cache-t-elle? à moi! à un autre toi-même, à ton épouse! quelle idée as-tu donc de sa vertu?... C'est à tes pieds, cher époux, que je dois reclamer mes droits!... par ces foibles attraits, qui jadis te furent chers; par la sincérité de ces soupirs qui m'ont rendu sensible; par ce nœud sacré, qui unit & confond nos ames. j'attends à tes genoux que tu m'ouvres la tienne!... Quels sont tes maux, Brutus? quels sont ces inconnus, que le mistére & l'ombre de la nuit viennent d'introduire chez toi?... Si tu maimes encore, songe à ta réponse.

BRUTUS.

Léve-toi, trop aimable Porcie!

PORCIE.

Ah, si j'étois encore à tes yeux ce qu'autrefois je fus, ta Porcie supplieroit-elle en

vain ?... Sois sincére, Brutus : l'[illegible]en a-t-il exclu cette aimable confiance qui r[illegible]oit nos pensées les plus secrettes communes à tous les deux ? As-tu maintenant droit d'en avoir, que je n'aie plus celui de partager ? Ce nœud fatal a-t-il mis des bornes à ta tendresse ; & n'est-ce plus qu'avec restriction, que je suis encore toi-même ? Ton épouse est-elle moins que n'étoit ton amante ? Seroit-elle assez malheureuse pour avoir perdu ton estime ? N'est-elle plus que l'instrument de tes plaisirs ? *

BRUTUS.

Aussi chere en un mot que le fatal secret,
Dont ton Epoux gémit, & qu'il cache à regret.

Tu m'es toujours la même, vertueuse Porcie ! toujours chere à mon cœur autant & plus encore que tu ne le fus jamais !...

PORCIE.

Dieux, s'il en est ainsi, pourquoi me le caches-tu ?... je suis femme, il est vrai : mais femme de Brutus, & fille de Caton ! avec ces titres, & tant d'exemples de vertus, peux-tu ne pas me croire au dessus de mon sexe ? peux-tu me croire incapable de garder ton secret ?... Oublies-tu, que j'ai déja surmonté la nature ? Oublies-tu enfin, cette blessure volontaire, qui a si hautement justifié la constance & la fermeté de ton épouse ? **

---

* *Non verbum reddere verbo.* C'est ici le cas, ou jamais.

** *Porcie s'étoit percé la cuisse, volontaire-*

BRUTUS.

Puissiez-vous, justes Dieux, me rendre digne d'elle !..... mais quelqu'un vient....laisse-moi, pour un instant : tu liras bientôt dans le fond de mon cœur ; tu partageras mon espoir & mes peines !..... Sors, te dis-je ? je vais te suivre.

PORCIE *sort.* LUCIUS *entre, avec* LIGARIUS.

LUCIUS, *à Brutus.*

Seigneur, c'est un homme malade qui demande à vous parler ?

BRUTUS.

Qu'il paroisse.... Ah c'est Ligarius ? Metellus me l'envoie..

LIGARIUS.

Ma langue est foible, Brutus ! mais l'hommage de mon cœur ne l'est point.

BRUTUS.

Ah, quel tems as-tu choisi pour sortir ? Plût aux Dieux que tu fusses en santé !

LIGARIUS.

Si Brutus a quelqu'action honorable à me proposer, je suis guéri.

BRUTUS.

Tu aurois besoin de toutes tes forces, pour en entendre seulement la proposition.

LIGARIUS.

Par tous les Dieux que l'Univers adore ; tu me revois guéri !... ame de Rome, brave

---

ment, pour prouver que la douleur & la crainte des tourmens n'étoient pas capables de l'ébranler. Plutarque, Vie de Brutus.

Brutus! illustre rejetton de nos libérateurs! ta seule présence dissipe mes maux, & ranime mon corps... je me sens prêt à tout. Parle, que faut-il faire?

BRUTUS.

Viens, suis-moi; je t'en instruirai.

LIGARIUS.

Ta voix me rend un nouvel être. Marche, Brutus: je te suis avec autant d'ardeur, que de confiance. C'est toi qui me conduis.

SCENE IV.

Le Théâtre représente le Palais de César.

Le Tonnerre gronde, & CESAR paroît, à travers les éclairs.

CESAR.

QUELLE funeste nuit! Le Ciel & la Terre se sont unis pour en troubler le repos... la tremblante Calpurnie s'est éveillée trois fois, en criant *au secours on poignarde César!*... qui est là? qu'on vienne?...

UN DOMESTIQUE.

Seigneur?...

CESAR.

Dis aux Prêtres, d'offrir un sacrifice aux

Dieux ; & reviens au plûtôt m'en apprendre la réussite.

CALPURNIE, *entre*.

Quoi, César prétend-il sortir aujourd'hui ? non, cher époux, je n'y puis consentir.

CESAR.

Il le faut, Madame. Les périls éloignés n'effraierent jamais César. Sa présence les a toujours dissipés.

CALPURNIE.

Je ne fus jamais crédule, ni superstitieuse : Vous le sçavez Seigneur ? Mais aujourd'hui vous me voyez trembler. Ce que nous avons vû, ce que j'apprens à chaque instant est si terrible, qu'il m'épouvante avec raison... écoutez le rapport de votre Garde, & condamnez-moi ! ... Deux Lions sont nés cette nuit dans les rues de Rome ! les tombeaux se sont ouverts ! Des Guerriers enflamés ont été vûs combattans dans les Cieux ; les airs ont retenti du bruit de leurs armes, les cris des mourans ont frappé nos oreilles ; & leur sang est tombé sur le Capitole ! ... O César ; ô cher époux, ces sinistres évenemens sont-ils naturels ? & peut-on sans frémir en entendre le récit ?

CESAR.

Les décrets du destin sont irrévocables. Quel mortel peut les éluder ? César sortira donc. Se flateroit-il que ces prodiges ne regardassent que lui ?

CALPURNIE.

Jamais comète ne brilla pour un trépas vulgaire ; & le Ciel par ses feux n'annonce que la mort des Grands.

CESAR

Un lâche, avant sa mort, l'a senti mille fois. Un grand cœur ne la sent, qu'au moment qu'il tombe... Si César fut jamais étonné, c'est de ce que l'homme pût craindre un sort inévitable...* Que disent les Augures ?

LE DOMESTIQUE.

Ils voudroient, Seigneur, que vous ne sortissiez point aujourd'hui... Ils ont en vain cherché le cœur de la victime qu'on vient d'offrir aux Dieux...

CESAR.

Le Ciel se rit de leur crédulité... César lui-même se trouveroit sans Cœur, si leur foiblesse l'empêchoit de sortir.

CALPURNIE.

Ah, Seigneur, cette fatale témérité dément votre sagesse!.... Au nom des Dieux, accordez-moi ce jour! ayez pitié de mes terreurs: que votre fermeté cede à mes craintes! envoyez Antoine au Senat. Qu'il rejette votre absence, sur votre santé!... Je meurs à vos genoux, si vous me refusez cette grace!

CESAR.

Que me proposez-vous? un mensonge! à moi? à César?... Mais voici Decius; & je vais vous satisfaire.

---

* Le domestique rentre.



SCENE V.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. DECIUS BRUTUS.

DECIUS.

Le Senat attend le grand César ; & je viens pour le suivre.

CESAR.

Vous arrivez à propos .. saluez le Sénat de ma part. Dites-lui, non pas que je ne puis y aller, ce seroit un mensonge ; encor moins, que je n'ose y aller, ç'en seroit un plus grand : dites-lui précisément, que César n'y veut point aller. Je vous le recommande expressément.

CALPURNIE.

Cher Decius, dites plûtôt qu'il est malade !...

CESAR.

On mentiroit pour moi ? .... Après avoir signalé mon nom par tant de victoires, craindrois je de dire la vérité à de vieux Sénateurs ? Décius, dites-leurs, que telle est ma volonté.

DECIUS.

Permettez du moins, Seigneur, que je sçache la cause ?...

CESAR.

La cause, vous dis-je, est dans ma volonté : c'est au Sénat à s'en satisfaire : que leur faut-il de plus ?... Quant à vous, Décius, je vous ai-

me, & ce ſentiment ſeul m'engage à vous avouer, que je céde en cette occaſion au déſir de Calpurnie. Elle a rêvé, dit-elle, d'avoir vû ma Statue diſtillante des fontaines de ſang, dans lequel tous mes amis venoient plonger leurs mains. Cette viſion l'inquiéte, & ſemble lui préſager ma chûte. Ses larmes m'ont trouvé ſenſible : je cède à ſes inſtances.

DECIUS.

Seigneur, c'eſt mal interprêter un ſonge, qui n'annonce rien que de favorable. Ce ſang, dans lequel vos amis ſe baignoient les mains, ne peut ſignifier que la renaiſſance de la gloire de Rome, dont nous ſerons redevables au ſang du grand Céſar.

CESAR.

J'adopte l'interprétation.

DECIUS.

Et je la confirme, en vous apprenant que le Sénat vous deſtine au jourd'hui la Couronne.... Mais que dira-t-il, en apprenant que Céſar la refuſe ? Le ſentiment actuel de cet auguſte corps eſt-il invariable ? Remettra-t on l'aſſemblée, juſqu'à ce qu'il plaiſe aux Dieux d'envoyer à la femme de Céſar des ſonges plus flatteurs ? Et la poſtérité ignorera-t-elle que Céſar fût ſuſceptible d'un ridicule effroi ?.... Pardonne moi, Céſar ! c'eſt un ami qui te parle ; & l'amitié ne ſçut jamais flatter.

CESAR.

Ami, tu me réveilles, & je rougis de ma foibleſſe !.... Laiſſez-moi Calpurnie.... qu'on me donne ma robe.... Je te ſuis, cher Décius.



SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BRUTUS, LIGARIUS, METELLUS, CASCA, TREBONIUS, CINNA, PUBLIUS.

CÉSAR.

BON jour, mes amis!....... Quoi Brutus, déja levé?..... Bon jour, Cafca...... Caius Ligarius, la fiévre t'a fait beaucoup plus de mal, que Céfar ne t'en a fait...... Quelle heure eft-il?

BRUTUS.

Huit heures paffées.

CÉSAR.

Je dois beaucoup à vos attentions....* Quoi, cher Antoine, déja debout, malgré les plaifirs de la nuit?..... Qu'on prépare tout pour mon départ.... Bonjour, Cinna.... Bonjour Métellus.... Trébonius, j'ai à vous parler en particulier. Ne me quittez pas, de crainte que je ne l'oublie.

TREBONIUS *à part.*

Je t'approcherai de fi près, que tes amis auront lieu de me fouhaiter plus loin....

* Antoine paroît.

CÉSAR.

Entrons un instant, mes amis; goûtons un doigt de mon vin; & de-là partons tous en bonne intelligence.

BRUTUS *à part.*

Tu te trompes, César! & le cœur de Brutus en souffre!....

SCENE VII.

Le Théâtre représente une rue de Rome.

ARTÉMIDORE, *lisant une lettre.*

César, crains Brutus, aye l'œil sur Cassius; défie-toi de Casca, observe Cinna, ne crains pas Trébonius, sois en garde contre Métellus Cimber: songe que Décius Brutus te hait, & que tu as offensé Caius Ligarius. Tous ces hommes n'ont qu'une même ame, & cette ame est conjurée contre César! si tu crois n'être pas immortel, jette les yeux autour de toi: trop de sécurité t'expose. Que le Ciel te défende!

Ton ami ARTÉMIDORE.

J'attendrai ici César au passage: je lui donnerai cette lettre.... mon cœur déplore le sort de la vertu, toujours victime de l'envie!..... O César, si tu lis ce billet, tu vivras! si tu le

rebute, le destin est d'intelligence avec les maîtres!...*

SCENE VIII.

PORCIE, LUCIUS.

PORCIE.

DE grace Lucius, cours au Sénat... pas de replique: vole!... eh bien, que ne parts-tu?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres.

PORCIE.

Pars, dis-je? fusse tu déja de retour, quoique j'ignore pourquoi je t'y envoye.... O Constance! ne m'abandonne pas. Sois comme un mur d'airain, entre mon cœur & ma langue! je pense en homme, mais je pourrois agir en femme. Rien ne leur pese plus que de taire un secret!....** Quoi, tu n'est point parti?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres.... ne s'agit-il que d'aller au Capitole, & de revenir ici?

PORCIE.

Oui.... attens.... observe bien ton maître: il étoit malade en partant d'ici... vois ce que fait César... écoute! que veut dire ce bruit?

---

* Il sort.
** A Lucius.

LUCIUS.

Je n'entens rien.

PORCIE.

Prête l'oreille !... n'entens-tu pas quelque rumeur, du côté du Capitole?

LUCIUS.

Non, Madame.

SCENE IX.

PORCIE, ARTEMIDORE, LUCIUS.

PORCIE.

D'OU viens-tu, mon ami?

ARTEMIDORE.

De chez moi, Madame.

PORCIE.

Quelle heure est-il?

ARTEMIDORE.

Madame, il est neuf heures.

PORCIE.

César est-il déja au Capitole?

ARTEMIDORE.

Pas encore, Madame: je vais l'attendre pour le voir passer.

PORCIE.

As-tu quelque *requête* à lui présenter?

ARTEMIDORE.

Oui, Madame. Si César est assez ami

lui-même pour m'entendre, il s'en trouvera bien.

PORCIE.

Connois-tu quelqu'un, dont il ait à se défier?

ARTEMIDORE.

Je ne connois que ce que je crains. Adieu, Madame..... * la rue est ici trop étroite. Un foible vieillard tel que moi ne pourroit sans périr percer la foule qui environne César. Cherchons un endroit plus spacieux **.

PORCIE.

Rentrons.... Grands Dieux, que la femme est foible!... O Brutus! Brutus! daigne le Ciel seconder ton entreprise... Lucius ne m'a-t-il point pénétrée? ne m'a-t-il point entendu?... Ami ***, je crains bien que César n'accorde pas à Brutus ce qu'il doit lui demander.... Ciel je succombe!... Cours, cher Lucius! dis à ton maître que je suis tranquille; & reviens dans l'instant m'apporter de ses nouvelles.

* A part.
** Il sort.
*** A Lucius.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Capitole.

CESAR *passe au bruit des fanfares, suivi de* BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, METELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS, ARTEMIDORE, POPILIUS, *& d'un Devin.*

CESAR *au Devin.*

EH bien, les *Ides de Mars* sont pourtant arrivées?

LE DEVIN.

Elles ne sont point passées.

ARTEMIDORE.

César, lis ce papier.

DECIUS *à César.*

Seigneur, Trébonius vous prie de jetter les yeux sur ce *placet.*

ARTEMIDORE.

ARTEMIDORE.

O César, lis plutôt le mien. Il s'agit de toi-même....

CESAR.

Il doit donc être le dernier objet de mon attention.

ARTEMIDORE.

Ah, garde-toi de différer! lis au plutôt....

CESAR *regardant Artémidore.*

Cet homme est-il dans son bon sens?

PUBLIUS *écartant Artémidore.*

Retire-toi, n'embarasse pas la marche. Suis César au Capitole.

POPILIUS *à Cassius.*

Je souhaite que votre entreprise réussisse aujourd'hui.

CASSIUS.

Quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu.

BRUTUS *à Cassius.*

Que dit Popilius?

CASSIUS.

Il souhaite, dit-il, que notre entreprise réussisse.... je crains que nous ne soyons découverts!

BRUTUS.

Regarde: il aborde César!....

CASSIUS.

Hâte-toi, cher Casca: nous craignons d'être trahis!... Brutus, que ferons-nous?... si nous sommes vendus, il faut que Cassius ou César meure. Je me percerai plutôt moi-même.

BRUTUS.

Rassure-toi, Cassius: Popilius ne parle point

de nous. Son visage riant, & la tranquillité de César, m'en convainquent.

CASSIUS.

Trébonius joue bien son rôle. Regarde comme il amuse Antoine, en l'écartant d'auprès de César.

DECIUS.

Où est Métellus Cimber? il est tems qu'il présente sa requête à César.

BRUTUS.

Il s'en approche... serrons-nous les uns contre les autres, pour le mieux seconder.

CINNA.

Casca, tu dois porter le premier coup...

CESAR.

Amis, êtes-vous prêts?.... Qu'a-t-on à proposer à César & au Sénat pour le bien de la République? Quels torts avons-nous à réparer?

METELLUS.

Très-grand, très-redouté & très-puissant César, * Métellus Cimber ose à tes pieds attendre une grace?...

CESAR.

Arrête, Métellus; ce ton suppliant, ces basses génuflexions peuvent flatter un homme ordinaire; elles peuvent l'émouvoir au point de changer ses résolutions; mais ne sois pas assez aveugle pour croire qu'elles ayent quelqu'empire sur l'ame de César: elle est inébranlable. Ton frere est banni, par un décret du Sénat. Si tu pries, si tu pleures, si tu supplies

* Il se jette à genoux.

Par lui, je ne te connois plus, & le mépris fait dicter ma réponse.... Apprens que César n'a jamais, ni puni, ni pardonné sans cause.

METELLUS.

Hélas ; n'est-il ici personne dont la voix plus puissante sur le cœur de César, daigne s'intéresser pour mon malheureux frere ?

BRUTUS.

C'est sans flatterie, César, que Brutus s'abaisse devant toi, pour te demander la grace de Publius Cimber !

CESAR.

Quoi Brutus même ! ...

CASSIUS.

Grace, grace César ! Cassius t'attend aussi à tes pieds ! ....

CESAR.

Si je vous ressemblois, vous auriez pû m'abattre. Mais César est inébranlable, & vous me forcez de le prouver. Si c'est avec justice que Publius fut banni, c'est aussi avec justice que César vous refuse son rapel. Qu'on ne m'en parle plus.

METELLUS.

O César !

CASCA.

Veux-tu forcer le Ciel ?

DECIUS.

Magnanime César ! ...

CESAR,

Quoi Brutus à genoux ! ....

CASCA.

Amis, qu'on me seconde ? à moi ! ... *

---

* Ils poignardent César.

CASSIUS.

Allons, amis *.... combien de fois, dans les ſiécles à venir, cette ſcène terrible ne ſera-t-elle pas célébrée, dans des Empires à naître, & dont le langage même eſt encore inconnu?..

CASCA.

Combien de fois ce fameux Céſar, immolé maintenant aux pieds du grand Pompée, ſeignera-t-il encor par fiction, pour amuſer nos neveux!

BRUTUS.

Nos noms préſenteront toujours, aux yeux de la Poſtérité, l'image des Pères & des libérateurs de leur patrie.

DECIUS.

Eh bien, ſortirons-nous?

CASSIUS.

Oui, ſortons-tous, ſuivons Brutus. Qu'il traîne après lui les plus grands cœurs, & les meilleurs Citoyens de Rome!...

Un Domeſtique entre.

BRUTUS.

Qui eſt-là?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, c'eſt de la part d'Antoine.... C'eſt ainſi que j'ai ordre de vous aborder, * & de vous parler pour lui.... Brutus eſt noble, vaillant, & vertueux; Céſar étoit puiſſant, redouté & magnanime. Dis à Brutus, que je l'aime & l'honore; dis-lui que je craignois, aimois, & reſpectois Céſar. Si Brutus veut permettre à

---

* Ils trempent leurs épées dans le ſang de Céſar.

** Il ſe jette à genoux.

BRUTUS.

Que ce lieu ne soit ouvert qu'aux Conjurés.

SCENE II.

LES CONJUREZ, TREBONIUS *entre*.

CASSIUS.

Qu'est devenu Antoine?

TREBONIUS.

Il s'est retiré chez lui.... hommes, femmes, enfans, tout pleure, tout crie, tout se sauve, tout est en combustion dans la Ville?

BRUTUS.

O sort! nous connoîtrons bientôt tes décrets.. Nous mourrons tous, sans doute, nous le sçavons: l'instant seul du trépas nous est caché!

CASSIUS.

Celui à qui l'on ôte vingt ans de vie, est délivré de vingt ans de crainte.

BRUTUS.

En ce cas la mort est un bien, & nous nous sommes montrés amis de César.

CASCA *aux Conjurés*.

Arrêtez, mes amis! arrêtez, Romains! il faut étonner, & frapper le peuple.... Que nos mains, & nos épées soient baignées dans le sang Tiran. Sortons ensuite, en criant tous ensemble paix! & liberté!

CASSIUS.

Allons, amis *.... combien de fois, dans les siécles à venir, cette scène terrible ne sera-t-elle pas célébrée, dans des Empires à naître, & dont le langage même est encore inconnu?..

CASCA.

Combien de fois ce fameux César, immolé maintenant aux pieds du grand Pompée, seignera-t-il encor par fiction, pour amuser nos neveux!

BRUTUS.

Nos noms présenteront toujours, aux yeux de la Postérité, l'image des Pères & des libérateurs de leur patrie.

DECIUS.

Eh bien, sortirons-nous?

CASSIUS.

Oui, sortons-tous, suivons Brutus. Qu'il traîne après lui les plus grands cœurs, & les meilleurs Citoyens de Rome!...

Un Domestique entre.

BRUTUS.

Qui est-là?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, c'est de la part d'Antoine.... C'est ainsi que j'ai ordre de vous aborder, ** & de vous parler pour lui.... Brutus est noble, vaillant, & vertueux; César étoit puissant, redouté & magnanime. Dis à Brutus, que je l'aime & l'honore; dis-lui que je craignois, aimois, & respectois César. Si Brutus veut permettre

---

* Ils trempent leurs épées dans le sang de César.
** Il se jette à genoux.

Antoine de venir au Sénat en sureté, & daigne lui déclarer en quoi César à mérité la mort, Antoine aimera moins César mort que Brutus vivant. Il se rangera même de son parti; il suivra sa fortune; & dès-à-présent, il lui jure sa foi... Tel est, Seigneur, le discours d'Antoine.

BRUTUS.

J'ai toujours regardé ton maître, comme un brave & digne Romain. Dis-lui, qu'il n'a rien à craindre s'il veut venir ici, & que Brutus en est garant.

LE DOMESTIQUE.

Vous l'allez voir paroître.

BRUTUS.

Je suis sûr qu'il sera de nos amis.

CASSIUS.

Je le souhaite: cependant, je le crains malgré moi.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, ANTOINE.

BRUTUS.

SOyez le bien venu, Antoine.

ANTOINE, *regardant le corps de César.*

O redoutable César! en quel état te vois-je? Voilà donc le terme fatal de tes triomphes & de ta gloire? Adieu César!... Seigneurs, vos intentions me sont inconnues: dois-je

ſatisfaites ſur les cauſes de la mort de Céſar; ſi vous me prouvez, qu'elle étoit néceſſaire au repos de Rome?

BRUTUS.

Ah s'il étoit innocent, ne ſerions-nous pas des Tigres? Mais fuſſes-tu ſon fils, tu ne pourras nous condamner.

ANTOINE.

C'eſt tout ce que je veux... J'oſe pourtant encor exiger, qu'il me ſoit permis de faire porter ſon corps ſur la place de Rome, & d'honorer ſes funérailles par une harangue que mon amitié paſſée doit à ſa mémoire.

BRUTUS.

On te l'accorde, Antoine.

CASSIUS, *à Brutus.*

Seigneur, de grace un mot?... * Ciel, qu'allez-vous faire? Voulez-vous le voir ſoulever le peuple contre nous?

BRUTUS.

Mon intention eſt de parler avant lui, & d'inſtruire le peuple de nos motifs. J'annoncerai, que c'eſt de notre aveu qu'Antoine va parler, & que nous conſentons qu'on rende à Céſar tous les honneurs funébres dûs à ſon rang, & á ſa naiſſance. Un procédé ſi noble, ne peut que nous gagner tous les ſuffrages.

CASSIUS.

J'y conſens, puiſque vous le voulez: mais ce ne ſeroit pas mon avis.

BRUTUS.

Antoine, ſois maître du corps de Céſar.

---

* Bas à Brutus.

Songe pourtant, en faiſant ſon éloge, à ce que tu nous dois ; & que le peuple ſçache, que tu ne parles que de notre aveu : ſans quoi, crains pour ſes funérailles... Tu monteras, après moi, dans la Tribune.

ANTOINE.

Vous ſerez obéi.

BRUTUS.

Fais préparer le corps, & ſuis-nous.

SCENE IV.

ANTOINE *ſeul*.

IMage terreſtre, & ſanglante, du plus grand des humains ! me pardonneras-tu les dehors apparens que j'affecte aux yeux de tes bourreaux ?... Malheureuſe cent fois la main cruelle qui fit couler un ſang ſi précieux !... Eſt-ce le déſeſpoir, eſt-ce le Ciel qui m'inſpire ? ou chacunes de tes bleſſures ſont-elles autant d'Oracles, qui m'annoncent les maux qui vont tomber ſur l'Univers ? Oui, je vois la vengeance, traînant après elle l'horreur, la guerre & le carnage ! je vois l'ame irritée du Grand Céſar, ſecondée par les Eumenides, ſouflant par tout la diſcorde, & chaſſant la pitié du cœur des mortels ! Les ruiſſeaux de ſang coulent, la terre en eſt baignée, & les

---

* Voyant le corps de Céſar.

vivans suffisent à peine pour enterrer les morts !..
O César ! tu seras trop vengé !

UN DOMESTIQUE *d'Octave.*

Seigneur, mon maître a reçu la lettre de César. Il est en chemin pour se rendre à Rome ; & il m'a chargé de vous le dire ...* Que vois-je ! O Dieux ! O César ! ...

ANTOINE.

Ta surprise & tes larmes me touchent ... éloigne-toi ... ton maître, dis-tu, dois arriver ?

LE DOMESTIQUE.

Il couchera ce soir à sept lieues d'ici.

ANTOINE.

Vôle, va le rejoindre, & rends-lui compte de ce que tu as vû ... Rome, quoique gémissante, n'est pas moins dangereuse pour Octave que pour Antoine : tu peux l'en avertir .... Mais attends ; ne pars point encore : je vais montrer César au Peuple, & tenter ce que pourra ce spectacle sur le cœur des Romains. Sois-y présent, pour en rendre compte à ton maître, afin qu'il puisse agir en conséquence.... Viens, aide-moi * ....

---

* Ils emportent le corps.



SCENE V.

Le Théâtre représente le Forum.

BRUTUS *monte dans la Tribune aux Harangues*, CASSIUS, LES PLÉBÉIENS.

LES PLEBEIENS.

NOUS voulons être satisfaits ! Nous le voulons !

BRUTUS.

Ecoutez-moi, mes amis, vous le serez. . . Cassius, passez dans l'autre rue ; faites-vous suivre par une partie de l'Assemblée. Que ceux qui voudront m'entendre demeurent ici : je vais leur rendre compte publiquement de la mort de César.

UN PLEBEIEN.

Je veux entendre Brutus.

UN AUTRE PLEBEIEN.

Et moi Cassius, afin que nous puissions comparer les raisons des deux Orateurs que nous entendrons séparément *.

PREMIER PLEBEIEN.

Le noble Brutus est monté : silence !

* Cassius sort avec une partie de la populace.

[redacted]

BRUTUS.

Ecoutez-moi patiemment juſqu'au bout.

Romains, Compatriotes & amis! c'eſt dans ma propre cauſe que je vais parler : Si vous voulez m'entendre, accordez-moi vos attentions. Croyez-moi, pour mon honneur, & reſpectez ma probité, ſi vous voulez me croire. Je ne veux d'autres Juges que votre ſageſſe : dépouillez-vous de toutes preventions, ſi vous voulez qu'elle porte un jugement digne d'elle. Si Céſar fut cher à quelqu'un de vous, qu'il paroiſſe & qu'il apprenne que perſonne ne l'aimoit plus que moi. Si ce partiſan de Céſar demande pourquoi Brutus a tué ce grand homme, puiſqu'il étoit ſon ami? Voilà ma réponſe : c'eſt que Rome m'étoit encore plus chere que Céſar. Fuſſiez-vous mieux aimé, chers Citoyens, voir vivre Céſar & mourir eſclaves, que de voir mourir Céſar & vivre libre? ... J'aimois Céſar, je le pleure; il étoit heureux, je m'en réjouiſſois; il étoit vaillant, je l'honorois; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué! Je donne des pleurs à l'amitié, j'applaudiſſois à ſa fortune, je reſpectois ſa valeur, j'ai puni ſon ambition. Eſt-il ici quelqu'ame aſſez baſſe pour regretter l'eſclavage? Si quelqu'un penſe ainſi, qu'il ſe montre : c'eſt lui que j'ai offenſé. Qui de vous, mes amis, veut renoncer aux ſentimens Romains? Qu'il parle; c'eſt lui que j'ai offenſé. Quelle ame eſt aſſez vile pour avoir préféré Céſar au bien de ſa Patrie? Qu'il vienne, qu'il ſe montre, qu'il parle : c'eſt moi qui ſuis ſon ennemi!... Je n'en dirai pas plus, ſi vous vous taiſez tous.

TOUS LES PLEBEIENS.

Nous n'avons rien à dire, Brutus! nous nous taisons.

BRUTUS.

Je n'ai donc offensé personne... Je n'ai fait à César, que ce qu'on devroit faire à Brutus, si Brutus lui ressembloit. La cause de sa mort est inscrite au Capitole. Je n'ai point altéré la gloire qu'il a légitimement acquise, & je n'aggrave pas les fautes qui viennent de lui coûter la vie.

Antoine paroît avec le corps de César.

Mais voilà son corps, qu'Antoine pleurant apporte sous vos yeux. Antoine n'a pas contribué à la perte de son ami : mais il n'y gagnera pas moins que vous. . . . Après cela, je n'ai plus rien à dire : j'ai sacrifié mon meilleur ami au bien de la République; que le même poignard soit trempé dans le sang de Brutus, s'il se rend jamais suspect aux Romains!

TOUS LES PLEBEIENS.

Vivez, Brutus, vivez!

I. PLEBEIEN.

Remenons-le en triomphe jusques chez lui.

II. PLEBEIEN.

Qu'il ait une Statue comme ses Ancêtres.

III. PLEBEIEN.

Qu'il succéde à César.

IV. PLEBEIEN.

Couronnons Brutus de tout ce que César avoit de bon.

I. PLEBEIEN.

Que l'air retentisse de nos acclamations!

BRUTUS.

Chers Citoyens....

II. PLEBEIEN.

Silence, ſilence! Brutus veut parler.

Chers Citoyens, permettez que je ſeul, & daignez pour l'amour de moi, e dre Antoine! Faites grace au corps de C écoutez favorablement ſon Panégyrique, ſon ami va vous faire de notre aveu; & perſonne ne quitte, juſqu'à ce qu'il ait vé *.

SCENE VI.

ANTOINE & LES PLEBEIE

I. PLEBEIEN.

ARRETEZ! écoutons Antoine.

III. PLEBEIEN.

Qu'il monte dans la tribune, nous l'e drons.

ANTOINE.

Je remercie Brutus de votre complaiſa

IV. PLEBEIEN.

Que dit-il de Brutus?

III. PLEBEIEN.

Il dit que c'eſt à Brutus qu'il eſt redev de notre complaiſance.

IV. PLEBEIEN.

Il feroit mieux de ne pas mêler ici le de Brutus.

---

* Brutus ſort.

I. PLEBEI

I. PLEBEIEN.

Ce César étoit un tyran.

III. PLEBEIEN.

Rien n'est si vrai. Réjouissons-nous d'en être délivrés.

II. PLEBEIEN.

Ecoutons un peu ce qu'Antoine en peut dire.

ANTOINE.

O généreux Romains !...

TOUS LES PLEBEIENS.

Paix, paix ! écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Compatriotes, accordez-moi votre attention ! Je rends les derniers devoirs à César : je ne viens point pour le louer.

Ce que les hommes ont fait de mal, subsiste après leur mort. Le bien s'oublie, & s'enterre souvent avec eux. César, puisqu'on le veut, doit éprouver ce sort commun à tant de mortels !.... Le noble Brutus vient de vous dire que César étoit ambitieux ? S'il en étoit ainsi, César étoit coupable : il en a été puni rigoureusement. Cependant avec la permission de Brutus, & de ses amis, que je dois respecter, j'ose venir ici faire l'Oraison Funébre de ce même César. Il étoit mon ami : il ne me manqua jamais ! Brutus vous dit pourtant que César étoit ambitieux ? & certes, Brutus est vertueux !... César a enrichi Rome des dépouilles des Nations ; tous vos esclaves sont le fruit des conquêtes de César : est-ce en cela qu'il fut ambitieux ? Quand le Peuple souffroit, César pleuroit : l'orgueil se nourrit-il des maux ausquels il participe ?... Vous me

vites, aux *Lupercales*, offrir trois fois la couronne à César : trois fois vous la lui vîtes refuser ? Est-ce en cela qu'il fut ambitieux ? Cependant Brutus, dont la vertu nous est connue, prétend que César l'étoit ! . . . Aux Dieux ne plaise que j'ose révoquer en doute le sentiment de Brutus ! Je veux seulement rendre compte de ce que je sçais. . . . Vous l'aimâtes jadis ce César, & vous ne l'aimâtes pas sans cause. Quelle est donc celle qui vous rend aujourd'hui insensibles à son sort déplorable ? O discernement ! ô raison ! n'êtes-vous plus le partage des hommes ? . . . Pardonnez, Citoyens ! la mienne s'égare : elle est toute dans le cercueil de César. Laissez-moi le temps de la rappeller !

I. PLEBEIEN.

Je pense qu'il y a du vrai dans ce qu'il vient de dire ? . . . & en y rêvant mûrement, je trouve quelqu'injustice dans la maniere dont César a été traité.

III. PLEBEIEN.

Je le crois de même, & je crains que nous n'ayons pire que lui.

IV. PLEBEIEN.

Avez-vous remarqué ce trait ? César a refusé la Couronne : donc il n'étoit pas ambitieux ?

I. PLEBEIEN.

Regarde le Pauvre Antoine ! ses yeux sont éteints dans les larmes.

II. PLEBEIEN.

Rome n'a pas de Citoyen plus illustre, ni plus glorieux.

III. PLEBEIEN.

Silence ! il va encore parler.

ANTOINE.

Hélas ! hier encor, un ſeul mot de Céſar eût pû changer la face de l'univers ! & le voilà giſſant à vos pieds ! Plus d'honneurs, plus de gloire, plus de reſpects pour lui ! . . . O mes amis ! Si Antoine s'attachoit à vous émouvoir, s'il daignoit employer les preſtiges de l'éloquence pour exciter votre pitié, que penſeriez-vous de Brutus ? Que deviendroit Caſſius ? Cependant leur vertu ne vous eſt pas moins connue qu'à moi ! . . . Je les reſpecte trop, pour vouloir leur nuire. J'aime mieux faire injuſtice au mort, à moi-même, à vous, que d'attaquer la probité de ces grands Citoyens. Eh ! le pourrois-je ? . . . Vous dirois-je même, ſi les devoirs de l'amitié ne m'y forçoient, que j'ai trouvé dans le Cabinet de Céſar un papier cacheté, contenant le Teſtament de ce grand homme. Quel effet ne produiroit-il pas, ſi vous me condamniez à le lire ? Qui de vous ſeroit aſſez ingrat pour ne pas baiſer ſes bleſſures ? Qui de vous, par reconnoiſſance, ne voudroit conſerver dans ſa famille quelque marque qui lui rappellât toujours le ſouvenir de ſon bienfaiteur ? . . . Mais, non. Je vois déja vos mouchoirs trempés dans ſon ſang ! Chacun de ſes cheveux eſt un tréſor ſacré, que les Romains s'arrachent & s'envient ! . . . J'aime trop votre tranquillité ; & je lui ſacrifie la mémoire de mon ami.

IV. PLEBEIEN.

Nous voulons entendre le Teſtament. Nous voulons qu'on le liſe . . .

TOUS ENSEMBLE.

Le Testament! Le Testament! Lisez-le, Antoine: nous le voulons.

ANTOINE.

Modérez-vous, mes amis. Il est inutile pour le repos de Rome, que vous entendiez cette lecture. Vous n'êtes point des tigres; vous portez des cœurs trop humains: pourquoi les affliger, en leur dévoilant tout ce que pensoit César, & tout ce qu'il faisoit pour vous?... J'allumerois votre fureur; je la verrois dégénérer en désespoir! Non, mes amis, ignorez à jamais que César vous a nommés ses héritiers: Oubliez combien il vous aimoit!... Que de malheurs, quelle vengeance ce secret dévoilé n'entraîneroit il pas?

IV. PLEBEIEN.

Lisez, Antoine! le Testament de César: nous le voulons.

ANTOINE.

Vous m'y forcez donc? il faut que j'obéisse... Formez un cercle autour de votre Bienfaicteur; & permettez que je descende.

II. PLEBEIEN.

Descendez, Antoine, descendez.

III. PLEBEIEN.

Qu'on se range. Vîte, formons un cercle... Ne nous serrons point tant.. Place, place à Antoine!

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre.... Vous connoissez tous ce Manteau? C'étoit un jour d'été (je m'en souviens) que s'il le mit pour la premiere fois. Il

étoit dans ſa tente ; & ce jour même il vainquit les *Nerviens!* ... Regardez! C'eſt ici que Caſſius enfonça ſon poignard!... C'eſt ici que Caſca plongea le ſien!... C'eſt là que Brutus a frappé!... C'eſt juſqu'ici qu'a rejailli le ſang ; comme pour s'aſſurer qu'il étoit répandu par la main de Brutus! par la main de ce même Brutus, ſi chéri de Céſar!... Ce coup affreux lui fut le plus cruel : Céſar y ſuccomba. L'ingratitude, plus meurtriere encor aux yeux de ce Héros, que les poignards des Conjurés, pénétra, perça ce grand cœur. & l'envoya tomber aux pieds de la ſtatue de Pompée... La tête enveloppée de ſon manteau, Céſar ne vit plus rien, après avoir vû Brutus armé contre lui!... La trace de ſon ſang peut encor peindre à vos yeux, & ſa marche, & ſa chûte... Quelle chûte, Grands Dieux? Quel ſpectacle, mes amis! Le même coup nous a tous fait tomber : la ſeule trahiſon, porte juſques aux Cieux ſa tête ſanguinaire!.... Quoi vous pleurez maintenant ; & la pitié pénetre enfin dans vos ames?.. ne cachez point vos larmes : elles font honneur á l'humanité! ne retenez point vos ſanglots á l'aſpect de ce corps déchiré? Voyez-le mieux encor, chers Citoyens?... Le voilà ce Céſar qui vous aimoit! En cet état affreux le reconnoiſſez-vous?

I. PLEBEIEN.

O Spectacle déplorable!

II. PLEBEIEN.

O noble Céſar!

III. PLEBEIEN.

O jour terrible;

IV. PLEBEIEN.

O traîtres! O scélérats!

II. PLEBEIEN.

Il faut qu'il soit vengé.... Vengeance! Vengeance!... Cherchons-les... Brûlons... massacrons... immolons les Traîtres!

ANTOINE.

Arrêtez, mes amis.

I. PLEBEIEN.

Paix! Ecoutons Antoine.

II. PLEBEIEN.

Nous l'entendrons, nous le suivrons, nous mourrons avec lui!....

ANTOINE.

Non, chers Citoyens: Non, mes amis; l'intention d'Antoine n'est pas de vous exciter à la révolte! Les meurtriers de César sont trop vertueux. Hélas, j'ignore les motifs particuliers de leur assassinat: mais ils en avoient sans doute, & ils pourroient vous les faire connoître: peut-on, sans témétité, soupçonner la vertu?... Si j'étois aussi bon Orateur que l'est Brutus, je pourois pêut-être vous faire illusion. Mais vous connoissez Antoine: il est simple, il est sincere; il ne sçait que pleurer son ami! C'est même à mon peu de talent, que je dois la permission qu'on m'a donnée de vous parler de César: mon éloquence n'étoit pas redoutable. On ne craignoit pas que je vous irritasse, parçe que l'art m'est inconnu' & que la vérité seule est mon partage, je ne dis que ce que vous sçavez déja, que ce que vous voyez! Je vous montre les plaies sanglantes de César: elles suppléent à mon éloquence. Mäis si Brutus étoit en ma place,

ces plaies muettes feroient autant de bouches, dont la moindre feroit capable d'enflâmer vos ames, & d'enyvrer vos cœurs de l'ardeur de venger cet illuftre malheureux!

TOUS ENSEMBLE.

Eh bien, qu'il foit vengé!

I. PLEBEIEN.

Allons brûler la maifon de Brutus.

III. PLEBEIEN.

Partons, pourfuivons les conjurés.

ANTOINE.

Ah mes amis, écoutez-moi dumoins encor un inftant?

TOUS ENSEMBLE.

Paix! écoutons le noble Antoine.

ANTOINE.

Où courez-vous, amis? fans fçavoir ce que vous allez faire. Par où Céfar a-t-il mérité tant de zele? vous l'ignorez encore! fçavez-vous feulement ce que contient fon teftament, dont je vous parlois tout à l'heure?....

TOUS ENSEMBLE.

Antoine à raifon... Nous l'avions oublié... Voyons le teftament!

ANTOINE.

Le voilà. Rompons-en le cachet. Lifons.... Céfar donne à chaque Citoyen Romain, à chacun de vous, foixante-dix dragmes.

II. PLEBEIEN.

O généreux Céfar, nous vengerons ta mort!

III. PLEBEIEN.

O Royal Céfar!

ANTOINE.

De plus, il vous donne fes jardins, & fes

BRUTUS.
Chers Citoyens....
II. PLEBEIEN.
Silence, silence! Brutus veut parler.
Chers Citoyens, permettez que je parte seul, & daignez pour l'amour de moi, entendre Antoine! Faites grace au corps de César; écoutez favorablement son Panégyrique, que son ami va vous faire de notre aveu; & que personne ne quitte, jusqu'à ce qu'il ait achevé *.

SCENE VI.

ANTOINE & LES PLEBEIENS.

I. PLEBEIEN.
ARRETEZ? écoutons Antoine.
III. PLEBEIEN.
Qu'il monte dans la tribune, nous l'entendrons.
ANTOINE.
Je remercie Brutus de votre complaisance.
IV. PLEBEIEN.
Que dit-il de Brutus?
III. PLEBEIEN.
Il dit que c'est à Brutus qu'il est redevable de notre complaisance.
IV. PLEBEIEN.
Il feroit mieux de ne pas mêler ici le nom de Brutus.

* Brutus sort.

I. PLEBEIEN,

I. PLEBEIEN.

Ce César étoit un tyran.

III. PLEBEIEN.

Rien n'est si vrai. Réjouissons-nous d'en être délivrés.

II. PLEBEIEN.

Ecoutons un peu ce qu'Antoine en peut dire.

ANTOINE.

O généreux Romains!...

TOUS LES PLEBEIENS.

Paix, paix! écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Compatriotes, accordez-moi votre attention! Je rends les derniers devoirs à César : je ne viens point pour le louer.

Ce que les hommes ont fait de mal, subsiste après leur mort. Le bien s'oublie, & s'enterre souvent avec eux. César, puisqu'on le veut, doit éprouver ce sort commun à tant de mortels!... Le noble Brutus vient de vous dire que César étoit ambitieux? S'il en étoit ainsi, César étoit coupable : il en a été puni rigoureusement. Cependant avec la permission de Brutus, & de ses amis, que je dois respecter, j'ose venir ici faire l'Oraison Funébre de ce même César. Il étoit mon ami : il ne me manqua jamais! Brutus vous dit pourtant que César étoit ambitieux? & certes, Brutus est vertueux!... César a enrichi Rome des dépouilles des Nations; tous vos esclaves sont le fruit des conquêtes de César : est-ce en cela qu'il fut ambitieux? Quand le Peuple souffroit, César pleuroit : l'orgueil se nourrit-il des maux ausquels il participe?... Vous me

vites, aux *Lupercales*, offrir trois fois la couronne à César : trois fois vous la lui vîtes refuser ? Est-ce en cela qu'il fut ambitieux ? Cependant Brutus, dont la vertu nous est connue, prétend que César l'étoit ! . . . Aux Dieux ne plaise que j'ose révoquer en doute le sentiment de Brutus ! Je veux seulement rendre compte de ce que je sçais. . . . Vous l'aimâtes jadis ce César, & vous ne l'aimâtes pas sans cause. Quelle est donc celle qui vous rend aujourd'hui insensibles à son sort déplorable ? O discernement ! ô raison ! n'êtes-vous plus le partage des hommes ? . . . Pardonnez, Citoyens ! la mienne s'égare : elle est toute dans le cercueil de César. Laissez-moi le temps de la rappeller !

I. PLEBEIEN.

Je pense qu'il y a du vrai dans ce qu'il vient de dire ? . . . & en y rêvant mûrement, je trouve quelqu'injustice dans la maniere dont César a été traité.

III. PLEBEIEN.

Je le crois de même, & je crains que nous n'ayons pire que lui.

IV. PLEBEIEN.

Avez-vous remarqué ce trait ? César a refusé la Couronne : donc il n'étoit pas ambitieux ?

I. PLEBEIEN.

Regarde le Pauvre Antoine ! ses yeux sont éteints dans les larmes.

II. PLEBEIEN.

Rome n'a pas de Citoyen plus illustre, ni plus glorieux.

III. PLEBEIEN.

Silence ! il va encore parler.

ANTOINE.

Hélas ! hier encor, un seul mot de César eût pû changer la face de l'univers ! & le voilà gisant à vos pieds ! Plus d'honneurs, plus de gloire, plus de respects pour lui ! . . . O mes amis ! Si Antoine s'attachoit à vous émouvoir, s'il daignoit employer les prestiges de l'éloquence pour exciter votre pitié, que penseriez-vous de Brutus ? Que deviendroit Cassius ? Cependant leur vertu ne vous est pas moins connue qu'à moi ! . . . Je les respecte trop, pour vouloir leur nuire. J'aime mieux faire injustice au mort, à moi-même, à vous, que d'attaquer la probité de ces grands Citoyens. Eh ! le pourrois-je ? . . . Vous dirois-je même, si les devoirs de l'amitïé ne m'y forçoient, que j'ai trouvé dans le Cabinet de César un papier cacheté, contenant le Testament de ce grand homme. Quel effet ne produiroit-il pas, si vous me condamniez à le lire ? Qui de vous seroit assez ingrat pour ne pas baiser ses blessures ? Qui de vous, par reconnoissance, ne voudroit conserver dans sa famille quelque marque qui lui rappellât toujours le souvenir de son bienfaiteur ? . . . Mais, non. Je vois déja vos mouchoirs trempés dans son sang ! Chacun de ses cheveux est un trésor sacré, que les Romains s'arrachent & s'envient ! . . . J'aime trop votre tranquillité ; & je lui sacrifie la mémoire de mon ami.

IV. PLEBEIEN.

Nous voulons entendre le Testament. Nous voulons qu'on le lise . . .

TOUS ENSEMBLE.

Le Testament ! Le Testament ! Lisez-le, Antoine : nous le voulons.

ANTOINE.

Modérez-vous, mes amis. Il est inutile pour le repos de Rome, que vous entendiez cette lecture. Vous n'êtes point des tigres ; vous portez des cœurs trop humains : pourquoi les affliger, en leur dévoilant tout ce que pensoit César, & tout ce qu'il faisoit pour vous ? ... J'allumerois votre fureur ; je la verrois dégénérer en désespoir ! Non, mes amis, ignorez à jamais que César vous a nommés ses héritiers : Oubliez combien il vous aimoit ! ... Que de malheurs, quelle vengeance ce secret dévoilé n'entraîneroit il pas ?

IV. PLEBEIEN.

Lisez, Antoine ! le Testament de César : nous le voulons.

ANTOINE.

Vous m'y forcez donc ? il faut que j'obéisse... Formez un cercle autour de votre Bienfaicteur ; & permettez que je descende.

II. PLEBEIEN.

Descendez, Antoine, descendez.

III. PLEBEIEN.

Qu'on se range. Vîte, formons un cercle... Ne nous serrons point tant.. Place, place à Antoine !

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre .... Vous connoissez tous ce Manteau ? C'étoit un jour d'été (je m'en souviens) que s'il le mit pour la premiere fois. Il

étoit dans sa tente ; & ce jour même il vainquit les *Nerviens!* ... Regardez! C'est ici que Cassius enfonça son poignard!... C'est ici que Casca plongea le sien!... C'est là que Brutus a frappé!... C'est jusqu'ici qu'a rejailli le sang ; comme pour s'assurer qu'il étoit répandu par la main de Brutus! par la main de ce même Brutus, si chéri de César!... Ce coup affreux lui fut le plus cruel : César y succomba. L'ingratitude, plus meurtriere encor aux yeux de ce Héros, que les poignards des Conjurés, pénétra, perça ce grand cœur. & l'envoya tomber aux pieds de la statue de Pompée... La tête enveloppée de son manteau, César ne vit plus rien, après avoir vû Brutus armé contre lui!... La trace de son sang peut encor peindre à vos yeux, & sa marche, & sa chûte... Quelle chûte, Grands Dieux? Quel spectacle, mes amis! Le même coup nous a tous fait tomber : la seule trahison, porte jusques aux Cieux sa tête sanguinaire!.... Quoi vous pleurez maintenant ; & la pitié penetre enfin dans vos ames? .. ne cachez point vos larmes : elles font honneur á l'humanité! ne retenez point vos sanglots á l'aspect de ce corps déchiré? Voyez-le mieux encor, chers Citoyens?... Le voilà ce César qui vous aimoit! En cet état affreux le reconnoissez-vous?

I. PLEBEIEN.

O Spectacle déplorable!

II. PLEBEIEN.

O noble César!

III. PLEBEIEN.

O jour terrible ;

IV. PLEBEIEN.

O traîtres ! O scélérats !

II. PLEBEIEN.

Il faut qu'il soit vengé .... Vengeance ! Vengeance ! ... Cherchons-les ... Brûlons ... massacrons ... immolons les Traîtres !

ANTOINE.

Arrêtez, mes amis.

I. PLEBEIEN.

Paix ! Ecoutons Antoine.

II. PLEBEIEN.

Nous l'entendrons, nous le suivrons, nous mourrons avec lui ! ....

ANTOINE.

Non, chers Citoyens : Non, mes amis ; l'intention d'Antoine n'est pas de vous exciter à la révolte ! Les meurtriers de César sont trop vertueux. Hélas, j'ignore les motifs particuliers de leur assassinat : mais ils en avoient sans doute, & ils pourroient vous les faire connoître : peut-on, sans témétité, soupçonner la vertu ? ... Si j'étois aussi bon Orateur que l'est Brutus, je pourois pêut-être vous faire illusion. Mais vous connoissez Antoine : il est simple, il est sincere ; il ne sçait que pleurer son ami ! C'est même à mon peu de talent, que je dois la permission qu'on m'a donnée de vous parler de César : mon éloquence n'étoit pas redoutable. On ne craignoit pas que je vous irritasse, parçe que l'art m'est inconnu : & que la vérité seule est mon partage, je ne dis que ce que vous sçavez déja, que ce que vous voyez ! Je vous montre les plaies sanglantes de César : elles suppléent à mon éloquence. Mais si Brutus étoit en ma place,

ces plaies muettes seroient autant de bouches, dont la moindre seroit capable d'enflâmer vos ames, & d'enyvrer vos cœurs de l'ardeur de venger cet illustre malheureux!

TOUS ENSEMBLE.

Eh bien, qu'il soit vengé!

I. PLEBEIEN.

Allons brûler la maison de Brutus.

III. PLEBEIEN.

Partons, poursuivons les conjurés.

ANTOINE.

Ah mes amis, écoutez-moi dumoins encor un instant?

TOUS ENSEMBLE.

Paix! écoutons le noble Antoine.

ANTOINE.

Où courez-vous, amis? sans sçavoir ce que vous allez faire. Par où César a-t-il mérité tant de zele? vous l'ignorez encore! sçavez-vous seulement ce que contient son testament, dont je vous parlois tout à l'heure?....

TOUS ENSEMBLE.

Antoine à raison... Nous l'avions oublié... Voyons le testament!

ANTOINE.

Le voilà. Rompons-en le cachet. Lisons.... César donne à chaque Citoyen Romain, à chacun de vous, soixante-dix dragmes.

II. PLEBEIEN.

O généreux César, nous vengerons ta mort!

III. PLEBEIEN.

O Royal César!

ANTOINE.

De plus, il vous donne ses jardins, & ses

vergers nouvellement plantés sur le bord du Tibre, pour servir aux plaisirs & aux amusemens de vous, & des vôtres.... Telles sont les intentions de Cesar. Juste Ciel, quand en reverrez-vous un pareil ?

I. PLEBEIEN.

Jamais, jamais..... Partons, courons, allons brûler son corps dans la Place sacrée. Et que les mêmes tisons nous servent à consumer les maisons des Traîtres.... Allons, qu'on emporte le corps.

II. PLEBEIEN.

Allons chercher du feu.

III. PLEBEIEN.

Brisons ces bancs.

IV. PLEBEIEN.

Renversons, brisons, brûlons tout.... *

ANTOINE, *à part.*

Laissons-les faire maintenant.... Mon projet a réussi. Attendons les suites de la révolte.... Que veux tu ?

UN DOMESTIQUE.

Seigneur, Octave vient d'arriver. Il vous attend avec Lepidus, dans la maison de César.

ANTOINE.

Je vais m'y rendre... Il arrive fort à propos: La fortune nous rit; profitons-en.

LE DOMESTIQUE.

Brutus, & Cassius, viennent de monter à cheval. Ils se sauvent de Rome.

ANTOINE.

Ils craignent apparemment la fureur du peuple..... Allons trouver ton Maître.

---

* Ils sortent avec le corps de César.

SCENE VII.

SCENE VII.

CINNA, *le Poëte, seul.*

J'AI rêvé cette nuit, que j'étois à table avec César ! Mon imagination est pleine d'idées sinistres. Je n'aurois pas dû sortir aujourd'hui. Cependant un pouvoir inconnu m'entraîne...

Les Plébéiens arrivent.

I. PLEBEIEN.

Quel est ton nom ?

II. PLEBEIEN.

Où vas-tu ?

III. PLEBEIEN.

Où demeure-tu ?

IV. PLEBEIEN.

Es-tu marié, ou garçon ?

II. PLEBEIEN.

Répons vîte à tout ceci.

I. PLEBEIEN.

Parle au plutôt.

IV. PLEBEIEN.

Nettement.

III. PLEBEIEN.

Et sans déguisement.

CINNA.

Quel est mon nom? Où je vais? suis-je marié? suis-je garçon?.... Pour commencer à répondre catégoriquement à tout ceci, je dis d'abord que je suis garçon.

II. PLEBEIEN.

Son air & son ton raillent, je crois, les gens mariés..... Prends garde que ma main ne t'en remercie!... Songe à marcher droit?...

CINNA.

Je marchois droit aux funérailles de César.

I. PLEBEIEN.

Comme ami? ou comme ennemi?

CINNA.

Comme ami.

II. PLEBEIEN.

Cette réponse est bonne... Où demeures-tu? parle vîte.

CINNA.

Au Capitole.

III. PLEBEIEN.

Ton nom?

CINNA.

Cinna.

IV. PLEBEIEN.

Qu'on le mette en pièces!... C'est un Conjuré.

CINNA.

Arrêtez? je suis Cinna, le Poëte: Cinna le Poëte!

I. PLEBEIEN.

Tu payeras donc pour tes mauvais vers....

CINNA.

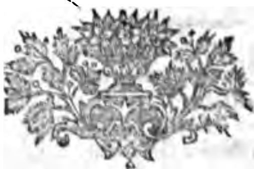
Je ne suis point Cinna le conspirateur!...

II. PLEBEIEN.

N'importe : il suffit que tu t'appelles Cinna. Malheur à ton nom! qu'on l'arrache d'ici.

III. PLEBEIEN.

Qu'on l'arrache d'ici! qu'on l'assomme!...: Où sont les tisons ardens? vîte, qu'on les apporte..... Courons chez Brutus; volons chez Cassius: brûlons leurs maisons. Vous autres, allez chez Casca; vous, chez Décius; vous, chez Ligarius.... adieu, Partez!.... Partons tous.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scène est à Rome.

ANTOINE, OCTAVE, LEPIDUS.

ANTOINE.

Tous ceux de cette liste, dont les noms sont piqués, doivent périr.

OCTAVE.

Votre frere doit aussi mourir, Lépidus : n'y consentez-vous pas ?

LEPIDUS.

Je le veux bien, Seigneur.

OCTAVE.

Piquez-le donc, Antoine.

LEPIDUS.

Arrêtez ?.... je n'y consens, qu'à condition que Publius, neveu d'Antoine, sera du nombre des proscrits.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il meure : il vous déplaît : je le

condamne sans peine .. Mais sortez, Lépidus, apportez nous le testament de César ; & cherchons les moyens d'en retrancher les legs qui peuvent nous être à charge.

LEPIDUS.

Vous retrouverai-je ici ?

OCTAVE.

Où, ici, ou au Capitole....*

ANTOINE.

Le mérite de cet homme est bien médiocre : il n'est bon, tout au plus, que pour exécuter les ordres d'autrui... Si nous divisons l'Univers en trois, que fera-t-il de son lot ?

OCTAVE.

C'est vous qu'il a trompé ; quel besoin avions-nous de lui ? Sa voix ajoute-t-elle quelque poids à la noire sentence de nos proscriptions ?

ANTOINE.

J'ai vécu plus que vous, mon cher Octave... Les honneurs que nous repandons sur lui, en le rendant l'objet de l'attention du peuple, le chargent en même tems d'une partie de sa haine, & empêchent qu'elle ne tombe toute entiere sur nous. Il n'en est pas plus illustré, que ne l'est un bête de Somme chargé d'un fardeau précieux qu'on guide ou qu'on mene où l'on veut. Quand la charge est arrivée à sa destinée tion, un coup de pied nous défait de l'animal, & le renvoie au pâturage ?

OCTAVE.

Je veux bien que cela soit ainsi, mais songez, Antoine, que Lepidus est brave.

---

* Lépidus sort.

ANTOINE.

Mon cheval de bataille est doüé de la même vertu : aussi mes ordres le font-ils vivre dans l'abondance. Cet animal, dressé pour le combat, marche, s'anime, vole, & s'arrête à mon gré : mon intention suffit pour diriger ses mouvemens. Lépidus est de même à mes yeux. Il veut être instruit, dirigé, commandé. Esprit aride & lourd, il n'a rien à lui-même : il tient tout d'autrui. Plus propre à imiter, qu'à produire, les impressions bonnes ou mauvaises, prises sans choix & sans discernement, forment le fond de son caractère : pour tout dire en un mot, il ne voit, ne sent, ne connoit, ne pense, que par l'inspiration des autres hommes. Servons-nous-en donc pour les besoins présens, & n'en parlons plus. Occupons nous de soins plus importans.... Vous sçavez cher Octave, que Brutus & Cassius levent des Troupes. Préparons-nous à nous défendre. Songeons à resserrer, & à fortifier notre alliance ; assemblons nos amis, ranimons leur zéle, combinons, pesons nos dispositions & les leurs : écoutons les bons avis ; & que la prudence, toujours compagne de notre activité, sache à la fois prévoir les maux, & le reméde.

OCTAVE.

Je consens, cher Antoine. Nous sommes à tout, il faut parer à tout. Tel nous le cœur nous dévore déja.



SCENE II.

Le Théâtre représente la Tente de Brutus, au Camp près de Sardis.

BRUTUS, LUCILIUS, *& une partie de son Armée, arrivent au son des Tambours.* TITINIUS *&* PINDARUS, *viennent à leur rencontre.*

BRUTUS.

Alte là!

LUCILIUS.

Qu'on donne l'ordre... Camarades, alte là...

BRUTUS.

Eh bien, Lucilius, Cassius arrive-t'il?

LUCILIUS.

Oüi, Seigneur. Voilà Pindarus qui vient vous saluer de sa part.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu... aprochez, Pindarus. Votre Maître, soit par lui-même, ou par la faute de ses Officiers, m'a donné lieu de me repentir de bien des démarches. Mais puisqu'il vient, nous pourrons nous expliquer.

BRUTUS.

Que Titinius & Lucius ordonnent aux Officiers, de faire camper ici l'armée pour cette nuit.

CASSIUS.

Et qu'ils ramenent ici Messala avec eux?

BRUTUS.

Hola?.., Qu'on m'apporte du vin.

CASSIUS.

Je ne te vis jamais si triste, cher Brutus!

BRUTUS.

Hélas! j'en ai plus d'un sujet.

CASSIUS.

Que devient donc ta Philosophie? Ne te rend t-elle plus supérieur aux accidens imprévus?

BRUTUS.

Qui les supporte mieux que moi... Sçais-tu que Porcie est morte?

CASSIUS.

Porcie!... Elle est morte?... J'ai osé te chagriner; & tu ne m'as pas tué? O constance!... ô perte déplorable! Quelle fut donc la cause de sa mort?

BRUTUS.

Mon absence. Hélas sa grande ame inquiéte des progrès d'Antoine, & d'Octave, n'a pû supporter le poids de ses ennuis!... Porcie, dit-on, a avallé des charbons ardens!...

CASSIUS.

Dieux immortels!...

BRUTUS.

C'en est fait: ne m'en parle plus... Qu'on me donne

donne du vin?*... C'est ainsi, cher Cassius, que je termine notre querelle...**

CASSIUS.

Mon cœur brûle de te faire raison!... Verse, Lucius ? emplis la coupe. Puis-je trop boire à la santé de mon ami ?

Les mêmes Acteurs. TITINIUS & MESSALA, *entrent.*

BRUTUS.

APPROCHEZ, Titinius?... bon soir Messala asseiez-vous avec nous, & parlons de nos affaires,

CASSIUS.

O Porcie! tu n'es donc plus?...

BRUTUS.

Brisons sur ce sujet... Messala, l'on me mande que le jeune Octave, & Marc-Antoine, marchent avec une grande Armée, & qu'ils vont à *Philippes.*

MESSALA.

Seigneur, mes lettres m'apprennent la même nouvelle.

BRUTUS.

Ne vous mande-t-on rien de plus?

---

* On apporte du vin & des flambeaux.

** Il boit.

MESSALA.

Pardonnez-moi, Seigneur. Les *Triumvir* ont prescrit plus de cent Senateurs, qu'ils ont fai périr.

BRUTUS.

On ne me parle que de soixante-dix, parmi lesquels on compte Ciceron.

CASSIUS.

Ciceron?

BRUTUS.

Il est mort... Mais, dis-moi, Messala, ne te mande-t-on rien de Porcie?

MESSALA.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Si tu es Romain, dis-moi la vérité?...

MESSALA.

Vous le voulez, Seigneur?... elle n'est plus!

BRUTUS.

Adieu donc, chere Porcie! ton sort est confirmé... Nous sommes tous nés pour mourir, cher Messala!... l'étude de cette grande vérité, m'aide à supporter ma peine.

MESSALA.

La fermeté désigne le grand homme.

CASSIUS.

Je le sçais autant qu'un autre. Cependant...

BRUTUS.

Amis, puisque nous vivons encore, songeons à nos devoirs... Que pensez-vous de la marche de l'ennemi vers *Philippes*?

CASSIUS.

Qu'elle nous est avantageuse.

BRUTUS.

Pourquoi?

CASSIUS.

Parce que l'ennemi qui vient à nous, nous met a portée de découvrir, & de traverser ses desseins. Il fatigue ses troupes, par la longueur de la marche, & il en diminue le nombre, tandis qu'il trouve les nôtres fraîches, reposées, & prêtes à le recevoir.

BRUTUS.

Ces raisons sont bonnes, mais elles doivent céder a de meilleures, Le Peuple de *Philippes*, & des environs, nous regarde de mauvais œil. Nous l'avons fatigué, ainsi que nos autres alliés, par de trop fortes contributions. Ils recevront nos ennemis, comme des liberateurs? peut-être en augmenteront-ils le nombre... Ne vaudroit-il pas mieux nous emparer de ce poste, d'où nous pourrions à la fois contenir les habitans, & faire face à nos Ennemis?

CASSIUS.

Cher frere, écoutez-moi, de grace!...

BRUTUS.

Permettez que j'achéve.. le pays n'est pas pour nous; nos légions sont affoiblies, notre cause est odieuse, la puissance de l'ennemi s'accroit, & la nôtre décline... Il est de certains momens décisifs, dans les affaires de la vie, qu'il faut saisir: d'eux seuls dépend le bien, ou le mal être du reste de nos jours. C'est une mer pleine d'ecueils, & de *courants* dangereux. L'habilité du Pilote consiste à discerner d'un coup d'œil celui qui peut conduire au Port.

CASSIUS.

Sois donc le nôtre, cher Brutus... Allons attendre l'Ennemi à *Philippes*.

BRUTUS.

La nuit est avancée. Donnons à la r repos qu'elle demande... Je crois que r vons plus rien á dire.?

CASSIUS.

Non. Bonsoir, Brutus... Nous part point du jour.*

BRUTUS.

Lucius?... donne-moi ma robe de ch où est ton instrument?

LUCIUS.

Ici près, Seigneur, dans la tente.

BRUTUS.

Tu parois accablé de sommeil?... blâme pas, tu as veillé assez longtems. le Claudius, & quelqu'autres de mes coucheront ici sur des coussins.

LUCIUS.

Varro? Claudius?...

* Cassius sort avec Titinius & Messala.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. VARRO & CLAUDIUS.

BRUTUS.

COUCHEZ ici... j'aurai peut-être à vous envoyer vers Caſſius.

VARRO.

Permettez, Seigneur, que nous reſtions debout: nous ſerons plutôt prêts à recevoir, & exécuter vos ordres.

BRUTUS.

Non, dormez: je n'en aurai peut-être pas à vous donner...* Lucius? je trouve dans ma poche le livre que je te demandois tantôt!

LUCIUS.

Seigneur, j'étois bien ſûr que vous ne me l'aviez pas donné.

BRUTUS.

Pardonne, ami: je ſuis diſtrait...
Ne pourrois-tu pas vaincre le ſommeil pour un moment, & me jouer un air ou deux de ta muſique?

LUCIUS.

Très-volontiers, Seigneur.

* Brutus m' ſa robe de chambre.

BRUTUS.

Je crains pourtant de te fatiguer....

LUCIUS.

Ah Seigneur! je n'ai plus de sommeil.

BRUTUS.

Je ne te tiendrai pas longtems... Si je j'aurai soin de ta fortune...* Cet air est un so nifere... O sommeil! tu t'empares de Luci il te résiste en vain!... Dors, pauvre malheure J'ai trop d'humanité, pour t'en empêcher. S vons pourtant ton instrument, que tu pour casser; & lisons ceci....** Voilà je crois la p où j'en étois?...

SCENE VI.

BRUTUS, *à l'ombre de César*

BRUTUS, *sans voir l'Ombre.*

CE flambeau jette un elueur bien triste Oh! qui est là?... mes yeux sont-ils troublé quelle est cette affreuse apparition?... Le Spe vient à moi!... Qui es-tu? Es-tu Dieu? E Ange? Es-tu démon?... pourquoi-fais tu fr Brutus? parle?

LE SPECTRE.

Brutus, tu vois ton mauvais genie!

---

* Lucius joue & chante; & s'endort insensibleme

** Brutus prend son livre.

BRUTUS.

Que me veux-tu?

LE SPECTRE.

Te dire que tu me verras demain à *Philippes*.

BRUTUS.

Eh bien, je t'y verrai.

LE SPECTRE.

Oui.., demain... à *Philippes*.

BRUTUS.

A la bonne heure*... Dieux, il s'évanouit!... je reprens courage... Spectre terrible! j'aurois pourtant voulu te parler plus longtems...Lucius? Varro? Claudius Eveillés-vous mes amis.:.

LUCIUS, *s'éveillant.*

Seigneur?... les cordes de mon instrument... sont fausses...

BRUTUS.

Il croit jouer encore!... Eveille toi, Lucius.

LUCIUS.

Seigneur?...

BRUTUS.

Qui te fait crier ainsi? rêves-tu?

LUCIUS.

Ai-je crié, Seigneur?

BRUTUS.

Oui... Mais n'as-tu rien vû?

LUCIUS.

Non. Seigneur.

BRUTUS.

Eh bien, dors donc... Claudius? Varro?

CLAUDIUS & VARRO.

Seigneur?

---

* L'Ombre disparoît.

BRUTUS.

Qui vous fait crier ainſi, en dormant?

ENSEMBLE.

Avons-nous crié, Seigneur?

BRUTUS.

Oui... n'avez-vous rien vû?

ENSEMBLE.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Allez ſaluer Caſſius de ma part? dites qu'il ſe mette en marche? nous le ſuivrons b tôt.



ACTE

ACTE V.

Le Théâtre représente les Champs DE PHILIPPES, & les Tentes des deux Armées ennemies.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE & ANTOINE *à la tête de leur Armée.*

OCTAVE.

Nous sommes plus heureux, Antoine, que vous n'osiez l'espérer. L'ennemi ne se retranche point sur les monts & sur les rochers : il vient nous joindre en rase campagne ; & sa contenance annonce plutôt de braves assaillans, que des fuyards.

ANTOINE.

Mon œil voit dans leur ame ; & cette fausse bravade n'est hazardée que pour nous en imposer.

UN MESSAGER. marche

Aux armes, Seigneurs ?... l'ennemi

à nous en bon ordre; le sanglant étendard du combat est déployé: songez à vous.

ANTOINE.

Octave, rangez vos troupes en bataille sur la gauche du camp.

OCTAVE.

Moi, Seigneur, je prétends occuper la droite.

ANTOINE.

Eh! pourquoi me croiser dans une pareille conjoncture?

OCTAVE.

Je ne vous croise pas; mais je le veux ainsi *.

SCENE II.

BRUTUS, & CASSIUS

arrivent avec leur Armée, Tambours battans.

BRUTUS.

L'ENNEMI s'arrête, il paroît vouloir une conférence.

CASSIUS.

Titinius, faites faire alte. On veut parler.

OCTAVE *à Antoine.*

Donnerai-je le signal du combat?

---

* Ils sortent.

ANTOINE.

Non, César. Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

OCTAVE, *à ses troupes.*

Attendez le signal.

BRUTUS *à Antoine & Octave.*

Deux mots, avant les coups... le voulez-vous, Compatriotes?

OCTAVE.

Brutus préfére les uns aux autres. Il croit qu'on lui ressemble.

BRUTUS.

Octave, quelques mots préviennent souvent de mauvais coups.

OCTAVE.

Il est vrai que Brutus sçait à la fois parler, & les porter, témoin César, que Brutus poignarda en le saluant.

CASSIUS.

Ceux d'Antoine sont encore inconnus: mais ses discours ne le sont pas. Le miel des abeilles d'*Hibla* n'est pas plus doux.

ANTOINE.

Ni leur aiguillon plus dangereux.

BRUTUS.

Mais la menace en prévient l'effet.

ANTOINE.

Perfides! vous ne lui ressemblâtes pas, lorsque vous massacrâtes César. La candeur & l'humilité brilloient dans vos yeux, tandis que la rage & la crainte rongeoient vos cœurs. Prosternés en esclaves, vous embrassiez ses genoux, tandis que l'infame Casca frappoit ce grand homme par derriere... détestables flateurs!

CASSIUS.

Flateurs, dit-il?... O Brutus! aurois-tu entendu ces horreurs, si Cassius avoit commandé aujourd'hui?

OCTAVE.

Au fait, au fait, ingrats?.. si vos fronts suent de la justice de nos reproches, cette sueur sera bientôt sanglante! l'épée d'Octave sort du fourreau pour n'y jamais rentrer, jusqu'à ce que César soit vengé de tous ses assassins... à moins qu'un autre César ne tombe encore sous le poignard des traîtres.

BRUTUS.

Octave, s'il est ici des traîtres, ils sont dans ton camp.

OCTAVE.

Je crois du moins n'être point né pour mourir de la main de Brutus.

BRUTUS.

Fusses-tu le plus noble de ta race, jeune homme, tu ne pourrois jamais périr plus honorablement!

CASSIUS.

Laisse, Brutus.... méprise les discours d'un jeune Ecolier, soutenu par un méprisable Baladin.

ANTOINE.

Le vieux Cassius est toujours le même!

OCTAVE.

Partons, Antoine. N'écoutons plus les propos des traitres. Ils ne cherchent qu'à nous désunir... Si vous osez combattre, venez, perfides, nous vous attendrons*.

---

* Antoine & Octave sortent avec leur Armée.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, LUCILIUS, MESSALA.

CASSIUS.

QUe le vent souffle maintenant, que la mer gronde, que la barque vogue, nous bravons la tempête. Tout est au hazard!

BRUTUS.

Lucilius,.. un mot... *

CASSIUS.

Cher Messala, c'est aujourd'hui le jour de ma naissance...j'ignore pourquoi je rappelle ce souvenir... Donne-moi ta main, Messala. Sois témoin, qu'à l'exemple du grand Pompée, je gémis d'être forcé de commettre la destinée de Rome au hazard d'une seule bataille... Tu sçais combien j'ai toujours été attaché aux sentimens d'Epicure. Je me trouve pourtant aujourd'hui moins ferme: de noirs pressentimens affligent mon ame; & les présages que j'ai toujours méprisés, font malgré moi impression sur elle.... En venant de Sardis, deux puissans Aigles sont venus se percher sur notre premier Enseigne, ils mangeoient même dans la main des Soldats,

* Brutus s'écarte un moment avec Lucilius.

pendant la route. Mais ce matin, en arrivant ici, ils ont pris leur vol: on ne les a plus revûs. Depuis ce fatal moment, une nuée de Corbeaux, de Corneilles, & de Milans obscurcit l'air, & semble en volant sur nos têtes attendre sa proye!

MESSALA.

Ah! gardez-vous de croire!...

CASSIUS.

Cette idée n'abat point mon courage. a ssius est prêt à tout: il ne craint ni le péril, ni la mort.

BRUTUS, *revient.*

... Oui, Lucilius.

CASSIUS.

Je crois, cher Brutus, que les Dieux nous regardent aujourd'hui d'un œil favorable. Mais comme il n'est rien de certain dans les choses humaines, il est souvent de la prudence de les envisager par le plus mauvais côté. Supposant donc que nous perdions la bataille, il est probable que nous nous parlons maintenant pour la derniere fois... En ce cas, que déterminez-vous?

BRUTUS.

J'ai toujours blâmé Caton de s'être donné la mort. Sans trop sçavoir pourquoi, cette action m'a même fait soupçonner son courage: c'étoit peut-être craindre les maux futurs; c'étoit se croire incapable de les supporter; c'étoit en un mot se défier des Dieux.

CASSIUS.

Ainsi, si nous sommes vaincus, Brutus pourra donc se résoudre à être traîné captif dans les rues de Rome, & à orner le char des triomphateurs?

BRUTUS.

Non, Caſſius, non!... ne crois pas que l'ame de Brutus ſupporte l'affreuſe idée de voir ſon corps ſouillé par de honteux liens. Ce jour fatal achevera le grand ouvrage, que les *Ides de Mars* ont commencé. J'ignore ſi nous nous reverrons : Reçois donc mes adieux Embraſſe-moi, cher Caſſius! Adieu, mon ami! adieu pour jamais!

CASSIUS.

Adieu, cher Brutus! puiſſions-nous nous revoir!

BRUTUS.

Marchons au combat... Ah! que l'homme ne peut-il deviner l'iſſue des grands évenemens! . . . Mais la fin du jour nous apprendra notre ſort... Allons, amis, partons.

SCENE IV.

On entend un grand bruit de guerre.

BRUTUS *paroît avec* MESSALA.

BRUTUS.

PRESSE ton cheval : vole à toute bride, cher Meſſala? donne ces billets aux légions de la gauche. Qu'elles attaquent toutes enſemble l'aîle que commande Octave, & qui combat foi-

blement. Je réponds de sa défaite... Presse-toi, Messala, qu'elles s'avancent au plutôt*...

Le bruit redouble, Cassius paroît avec Titinius.

CASSIUS.

Ah! Titinius, tu le vois, mes troupes plient! & je me vois malgré moi entraîné dans leur fuite!... Celui qui portoit cet enseigne, étoit à la tête des Fuyards. J'ai tué le misérable.

TITINIUS.

O brave Cassius! le combat a commencé de trop bonne heure: Brutus s'est trop pressé. Ses troupes enyvrées de l'avantage qu'elles ont eu sur celles d'Octave, s'occupent au pillage, tandis qu'Antoine nous enveloppe de tous côtés.

PINDARUS *entre.*

Ah! Seigneur, éloignez-vous: fuyez plus loin. Antoine est dans votre Camp, il est dans votre Tente!... Fuyez, il est tems.

CASSIUS.

Cette montagne est assez éloignée de lui... Regarde, Titinius, sont-ce mes Tentes que je vois embrasées?

TITINIUS.

Hélas! oui, Seigneur!

CASSIUS.

Si tu m'aimes encore, cher Titinius, prens mon cheval, ne l'épargne pas, cours, & reviens me dire si les troupes que j'apperçois de ce côté sont amies, ou ennemies?

TITINIUS.

Je reviens dans l'instant.

---

* Ils sortent.

CASSIUS, *à Pindarus.*

Et toi, gagne le ſommet de ce Mont; tâche de découvrir mieux que moi ce qui ſe paſſe, & viens m'en rendre compte... Ce jour même me vit naître... Le cercle de ma vie eſt rempli... ſans doute il verra ma mort... Eh bien! Pindarus, quelles nouvelles?

PINDARUS, *du haut de la montagne.*

Ah! Seigneur!...

CASSIUS.

Qu'as-tu vû?

PINDARUS.

Titinius eſt coupé par un gros de Cavalerie qui l'entoure.... Il fuit encore... il va être pris... Titinius? je ne te vois plus!... Attendez?... Dieux, il eſt priſonnier!.. Ecoutez, Seigneur, j'entens les cris de joye...

CASSIUS.

Deſcends .. ceſſe de regarder, je ne veux rien ſçavoir de plus... Malheureux que je ſuis: je vis encore, tandis que mon meilleur ami ſuccombe ſous mes yeux!... Deſcends, te dis-je? viens, obéïs... Te ſouviens-tu de ton ferment, lorſque je te fis priſonnier, en combattant contre les Parthes & que je te ſauvai la vie? tu juras alors de m'obéïr toujours, quels que fuſſent mes commandemens?... Tu t'en ſouviens, tiens-moi donc ta promeſſe... Ceſſe d'être Eſclave: ton Maître t'affranchi. Prens cette épée, qu'illuſtra le ſang de Céſar... ſurtout point de réplique?... Prens-la, dis-je.. tiens-la ainſi... & lorſque je me couvrirai le viſage, guide-la

dans mon sein?... O César! la même épée qui t tua, va te venger! *...

PINDARUS.

Dieux! serois-je libre, si j'avois osé résister à mon maître?... Adieu, cher Cassius! je vais fuir si loin, que jamais Romain ne me reprochera ta mort.

SCENE V.

TITINIUS, MESSALA.

MESSALA.

OUI, l'avantage est égal: Octave est défait par Brutus, & Cassius par Antoine.

TITINIUS.

C'est dequoi consoler Cassius.

MESSALA.

Où l'as-tu laissé?

TITINIUS.

Sur ce Mont, où il se désespéroit. Pindarus est avec lui, n'est-ce pas lui que j'apperçois couché par terre?

TITINIUS.

Il paroît mort?... ah! mon cœur frémit!...

MESSALA.

Est-ce lui?...

---

* Il se tue.

CASSIUS, *à Pindarus.*

Et toi, gagne le ſommet de ce Mont; tâche de découvrir mieux que moi ce qui ſe paſſe, & viens m'en rendre compte... Ce jour même me vit naître... Le cercle de ma vie eſt rempli... ſans doute il verra ma mort... Eh bien! Pindarus, quelles nouvelles?

PINDARUS, *du haut de la montagne.*

Ah! Seigneur!...

CASSIUS.

Qu'as-tu vû?

PINDARUS.

Titinius eſt coupé par un gros de Cavalerie qui l'entoure.... Il fuit encore... il va être pris... Titinius! je ne te vois plus!... Attendez?... Dieux, il eſt priſonnier!.. Ecoutez, Seigneur, j'entens les cris de joye...

CASSIUS.

Deſcends .. ceſſe de regarder, je ne veux rien ſçavoir de plus... Malheureux que je ſuis: je vis encore, tandis que mon meilleur ami ſuccombe ſous mes yeux!... Deſcends, te dis-je? viens, obéïs... Te ſouviens-tu de ton ferment, lorſque je te fis priſonnier, en combattant contre les Parthes & que je te ſauvai la vie? tu juras alors de m'obéïr toujours, quels que fuſſent mes commandemens?... Tu t'en ſouviens, tiens-moi donc ta promeſſe... Ceſſe d'être Eſclave: ton Maître t'affranchi. Prens cette épée, qu'illuſtra le ſang de Céſar... ſurtout point de réplique?... Prens-la, dis-je.. tiens-la ainſi... & lorſque je me couvrirai le viſage, guide-la

SCENE VI.

Le bruit de guerre se fait entendre de nouveau. BRUTUS, MESSALA, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS & LUCILIUS.

BRUTUS.

OU est-il, cher Messala ?... où est son corps?..

MESSALA.

Le voilà ci-dessous... Titinius le pleure..

BRUTUS.

Que vois-je ? Titinius aussi !...

CATON.

Il est mort.

BRUTUS.

O César, tu triomphe maintenant ! ton ame irritée nous environne,& tourne nos épées contre nos propres flancs !... Rome a-t-elle encore des enfans comparables à ceux-ci?.. adieu, noble reste de nos Héros ! ton pays ne produira jamais ton semblable... Brutus pleure, mes amis ! n'en soyez pas étonné : il acquitte la dette la plus légitime... Attens-moi, cher Cassius, attens-moi ?.. Que l'on porte son corps à *Tharse*, la douleur du Soldat seroit à craindre si nous faisions ses funérailles dans le Camp.. Allons, Caton, marchons, Lucilius,

TITINIUS.

Hélas! ce n'est plus Cassius!.. Soleil acheve de te cacher! tes rayons mourans semblent rougir, en voyant tomber le sanglant Soleil de la République!.. Cet Astre est mort pour nous! une éternelle nuit va cacher notre honte, & notre malheur... Ah! l'erreur seule a causé sa mort. Il n'a sans doute pas sçu nos succès...

MESSALA.

Funeste erreur! Enfant de la mélancolie! pourquoi peins tu dans l'ame des hommes des objet qui n'existent point?.. Ta naissance précipitée ne fut jamais heureuse: tu fus toujours le bourreau de ta mere!

TITINIUS.

Où es-tu, Pindarus?..

MESSALA.

Cherche-le, tandis que je vais apprendre cette catastrophe à Brutus... Quelle nouvelle plus affreuse puis-je lui porter *!

TITINIUS.

O brave Cassius! pourquoi m'as-tu forcé de te quitter?... hélas! n'ai-je pas joint tes amis? N'ont-ils pas orné mon front de cette guirlande victorieuse, qu'ils t'envoyoient? n'as-tu pas entendu leurs acclamations?.. Ah! l'erreur seule a causé ta perte!... Mais tiens, reçois ta couronne... sois vainqueur dans le sein de la mort!... Brutus te l'avoit destinée: j'exécute ses ordres**. Viens maintenant, Brutus, & juge si j'aimois ton ami?... Pardonnez-moi, grands Dieux!.. C'est ainsi que meurt un Romain***..

---

* Il sort.

** Il la met sur la tête de Cassius.

*** Il se tue.

SCENE VI.

Le bruit de guerre se fait entendre de nouveau. BRUTUS, MESSALA, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS & LUCILIUS.

BRUTUS.

OU est-il, cher Messala?... où est son corps?..

MESSALA.

Le voilà ci-dessous... Titinius le pleure...

BRUTUS.

Que vois-je? Titinius aussi!...

CATON.

Il est mort.

BRUTUS.

O César, tu triomphe maintenant! ton ame irritée nous environne, & tourne nos épées contre nos propres flancs!... Rome a-t-elle encore des enfans comparables à ceux-ci?.. adieu, noble reste de nos Héros! ton pays ne produira jamais ton semblable... Brutus pleure, mes amis! n'en soyez pas étonné: il acquitte la dette la plus légitime... Attens-moi, cher Cassius, attens-moi?.. Que l'on porte son corps à *Tharse*, la douleur du Soldat seroit à craindre si nous faisions ses funérailles dans le Camp.. Allons, Caton, marchons, Lucilius,

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente un autre côté du Champ de Bataille.

BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON, VOLUMNIUS.

BRUTUS.

TRISTES reſtes de mes amis! ſuivez-moi ſur ce Rocher?...

CLITUS.

Statilius a dû voir la lumiere de notre flambleau : cependant, Seigneur, il ne revient pas: il eſt pris, ou tué.

BRUTUS.

Approche-toi, Clitus; viens t'aſſeoir auprès de moi... Ecoute... *

CLITUS.

Qui, moi, Seigneur? O Ciel!.... non pas pour l'empire de l'Univers.

BRUTUS.

Tais-toi donc.

* I lui parle à l'

CLITUS.

Je me tuerois plutôt moi-même !...

BRUTUS.

Ecoute, Dardanius ?...

DARDANIUS.

Quoi ! je serois capable d'un tel forfait ?

CLITUS.

Oh ! Dardanius !

DARDANIUS.

Oh ! Clitus !... Qu'est-ce que Brutus exigeoit de toi ?

CLITUS.

De le tuer !... hélas ! regarde ? Il rêve profondément.

BRUTUS.

Volumnius, j'ai à te parler... L'ombre de César m'est apparue deux fois, depuis deux nuits. Je l'ai vue à Sardis, & cette nuit même dans les Champs de *Philippes*... Tout m'annonce que mon heure est venue !

VOLUMNIUS.

Ah ! Seigneur !...

BRUTUS.

Mon destin est rempli, mon cher Volumnius ! Tout m'en assure..... * Nous sommes vaincus sans ressource ! N'est-il pas plus grand de tomber de son gré, que de se voir précipité dans l'abîme ?... Ecoute, cher Volumnius ?... nous nous aimons depuis l'enfance : voici l'instant de m'en donner la preuve la plus chere... Aide-moi à mourir en Romain....

---

* On entend un bruit d'armes.

VOLUMNIUS

VOLUMNIUS.

Quoi! Seigneur? Et c'eſt de l'amitié que vous pouvez attendre? .. *.

CLITUS.

Fuyez, Seigneur, fuyez! Vous allez être pris...

BRUTUS.

Eveille-toi, Straton? Ce tems n'eſt plus propre au ſommeil... Adieu, mes amis, adieu, Straton!... Mon cœur goûte du moins la douceur, en mourant, de n'avoir à me plaindre d'aucuns mortels: je n'en ai point éprouvé de perfides; & j'acquiers plus de gloire par ma chûte, que mes ennemis par leur victoire.... Adieu donc, adieu, mes amis? Mon hiſtoire eſt finie; la nuit couvre déjà mes yeux, & mon corps épuiſé de forces exige un prompt repos... **.

Allez, partez tous, je vais vous ſuivre..... Straton, reſte avec moi. Je t'ai toujours éprouvé fidele, & j'ai vû des preuves de ton courage... Prends cette épée, & détourne la tête... Obéis-moi, Straton?

STRATON.

Donnez-moi votre illuſtre main... adieu, Seigneur! adieu! mon maître.

BRUTUS.

Adieu, mon cher Straton!... Céſar ſois ſatisfait!
Brutus, en te perçant, ſentit plus de regret ***.

---

* Le bruit redouble.
** On entend crier en dedans, *fuyez! fuyez!*
*** Il ſe tue.

SCENE IX.

ANTOINE, OCTAVE MESSALA, LUCILIUS, SOLDATS.

OCTAVE.

QUEL est cet homme ?

MESSALA

C'est l'esclave de Brutus. Straton, où est ton maître ?

STRATON.

Il est affranchi des liens que tu portes : Le vainqueur n'aura que sa cendre. Brutus seul pouvoit vaincre Brutus !

LUCILIUS.

Sa mort est digne de sa vie . . . Chere Ombre, je te rends grace ! J'avois prédis ton sort : Tu l'as rempli !

OCTAVE.

Je prends à mon service tous les gens de Brutus ; & je garantis leur fortune . . . y consens-tu, mon ami ?

STRATON.

Oui, si Messala le veut, & vous répond de moi.

OCTAVE.

Consentez-y, cher Messala.

MESSALA.

Straton, comment notre maître eſt-il mort?

STRATON.

J'ai tenu ſon épée : il a fait le reſte.

ANTOINE.

C'étoit le plus vertueux des Romains. Tous les autres Conjurés envioient la gloire de Céſar : Brutus ſeul l'aimoit ; & l'amour ſeul de la Patrie avoit armé ſon bras. Sa vie fut toujours innocente, & la nature en le formant ſembla vouloir donner un nouveau luſtre à l'humanité.

OCTAVE.

Rendons à ſa vertu tout ce qu'elle doit attendre de nous. Que l'on porte ſon corps dans ma Tente, pour cette nuit, en attendant des funérailles dignes de ce Héros.





PERSONNAGES

MARC-ANTOINE.
OCTAVE.
LÉPIDE.
SEXTUS-POMPÉE.

ENOBARBUS.
VENTIDIUS.
CANIDIUS.
EROS.
SCARUS.
DERCETAS.
DEMETRIUS.
PHILON.
} Amis d'Antoine.

MECÉNAS.
AGRIPPA.
DOLABELLA.
PROCULEIUS.
} Amis d'Octave.

TYREUS.
GALLUS.
MENAS.
MENECRATES.
VARRIUS.
} Amis de Sextus-Pom

SILIUS, Officier de l'armée de Ventidius.
TAURUS, Lieutenant d'Octave.

ALEXAS.
MARDIAN.
DIOMEDES.
} Domestiques de Cléo

UN DEVIN.
UN PAYSAN.
CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
OCTAVIE, Sœur d'Octave, & femme d'Antoine.

CHARMION,
IRAS,
} Suivantes de Cléopât

AMBASSADEURS D'ANTOINE à Octave Offic
SOLDATS, MESSAGERS GARDES, &c.

La Scene est en diffentes parties de l'Em
Romain.

ANTOINE

ET

CLÉOPATRE,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.

SCENE II.

ANTOINE & CLÉOPATRE *arrivent au son des Trompettes, une suite nombreuse de Courtisans, de Femmes & d'Eunuques portant des éventails pour rafraîchir l'air.*

PHILON, *continue.*

EXAMINE ce grand homme, & vois le maître du tiers de l'univers esclave d'une coquette! regarde, cher Démétrius?...

CLEOPATRE.

Connoissez-vous les bornes de l'Amour?

ANTOINE.

Celui qui les connoît n'aima jamais véritablement.

CLEOPATRE.

Je crois pourtant pouvoir déterminer jusqu'à quel point on peut m'aimer.

ANTOINE.

Trouvez-moi donc un autre Univers: vous en pourrez plus aisément fixer les limites!...

UN MESSAGER.

Seigneur, j'apporte des nouvelle de Rome.

ANTOINE.

Tant mieux: parle.

CLEOPATRE,

CLEOPATRE, *ironiquement.*

Sans doute, Antoine, il faut l'entendre. Peut-être Fulvie est-elle en colere contre vous? que sçait on: c'est peut être le jeune Octave qui vous envoie ses ordres, & qui vous prescrit de confisquer tel Royaume, ou d'affranchir tel autre, sous peine de son indignation?

ANTOINE.

Qu'allez vous penser?

CLEOPATRE.

Peut-être Octave vous défend-til de rester ici plus long-tems? cela me paroît assez probable. Ainsi, cher Antoine, sçachez sa volonté; sçachez celle de Fulvie; interrogez au plutôt le Messager: cela est important!.. Vous rougissez? Triomphe, jeune César, c'est un hommage qu'Antoine te rend! mais peut-être me trompai-je, car Antoine n'est, dit-on, pas moins intimide des cris & des reproches de son épouse...... Ecoutons donc le Messager.

ANTOINE.

Que Rome s'écroule dans le Tibre, que l'empire soit anéanti! rien ici ne m'inquiete. Tout est argile en ces bas lieux, & la terre nourrit également l'homme & les animaux... Voilà le vrai bonheur de la vie* !... Voilà la suprême félicité de deux cœurs tels que les nôtres. Si quelqu'un ose en douter, qu'il craigne ma colere!

CLEOPATRE.

Ah, qu'Antoine sçait bien feindre!.... S'il n'aimoit point Fulvie pourquoi donc l'epousa-t il? Il croit sans doute m'en imposer aussi, mais

* Il embrasse Cléopâtre.

il se trompe.... Antoine cessera peut-être de se masquer.

ANTOINE.

Et d'être chagriné par Cléopatre... Mais au nom de l'Amour même, gardons-nous de mêler nos plaisirs d'amertume. Cherchons plutôt, charmante Cléopatre, à ne pas perdre un seul instant de notre félicité!... Que ferons-nous ce soir?

CLEOPATRE.

Il faut entendre les Ambassadeurs.

ANTOINE.

Quelle bizarrerie!... Se peut-il que les objets les plus indifférens fassent naître chez vous la joye ou la douleur? & les passions les plus opposées ne vous agitent-elles, tour-à-tour, que pour paroître plus aimable? Ne parlons plus d'Ambassadeurs; je n'attends que les vôtres & je ne veux m'occuper que de vous...... Allons ma Reine, vous avez hier paru désirer d'être témoin des mœurs & des plaisirs du Peuple: destinons cette nuit à parcourir tout ce qu'Alexandrie peut nous offrir d'amusant...... Tais-toi*, va-t'en?...

DEMETRIUS, *à Philon.*

Voilà donc le cas qu'Antoine fait d'Octave?

PHILON.

Oui, lorsqu'Antoine n'est pas à lui-même.

DEMETRIUS.

Je suis fâché qu'il justifie ce que la Renommée, souvent peu véridique, avoit déja répandu dans Rome! j'espere pourtant qu'il agira mieux demain. . . . . En attendant, je vous salue.

** Au Messager, en sortant.

SCENE III.

NOBARBUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS, UN DEVIN.

as & Charmion, consultent le Devin sur leur desti-
Il leur annonce que leur meilleur tems est passé, &
les suivivront à la maîtresse qu'elles servent.... Elles
ocquent de l'horoscope, du Devin, & d'Alexas dont
veulent aussi sçavoir le sort. Le Comique de cette
e est trop licentieux pour être traduit en François.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs.

CLEOPATRE.

l l e leur ordonne de chercher Antoine, que quelque
Romaine a mis de mauvaise humeur, dans le mo-
t où tout se disposoit à la joye.... Antoine paroît de
avec le Messager. Cléopatre piquée, sort avec sa
: sans le regarder.



SCENE V.

ANTOINE UN MESSAGER.

Suite écartée.

LE MESSAGER.

OUI, Seigneur, Fulvie, votre épouse a pris les armes.

ANTOINE.

Quoi, contre Lucius? contre mon frere?

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur: mais cette guerre n'a pas eu de suite, & l'état des affaires de l'empire n'a pas tardé à réunir leur forces contre Octave, dont la fortune rapide les a bientôt chassés de l'Italie.

ANTOINE.

Eh bien, qu'as tu encor de pire à m'aprendre?

LE MESSAGER.

Hélas, les porteurs de mauvaises nouvelles sont toujours odieux?

ANTOINE.

Aux yeux des sots & des lâches... parle hardiment à Antoine; les maux passés l'inquietent peu. La vérité la plus cruelle plait encore plus à son oreille, que la flatterie la plus délicate.

LE MESSAGER.

Puisque vous le voulez, sçachez donc Seigneur, que Labienus, avec nos legions contre les Parthes, vient d'étendre les bornes de l'Em-

pire en Asie ; que ses drapeaux vainqueurs de l'Euphrate flotent maintenant à travers la Syrie, la Lydie, & l'Ionie : Tandis...

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine ?... je t'entends.

LE MESSAGER.

Ah, pardonnez, Seigneur !...

ANTOINE.

Parle franchement, oublie ma qualité, ne me déguise rien. Que dit-on de Cleopatre à Rome ? Comment l'appelle-t'on ! Que dit Fulvie ? Quelles sont ses invectives & ses manœuvres ? Ne me flatte point ; peins-moi mes fautes avec toutes les couleurs que le pinceau de la malice, joint à celui de la vérité, peut leur prêter. C'est par l'âpreté du vent que les méchantes herbes périssent. & les reproches bien fondés sont pour l'homme, ce que la charue est à la terre.... Mais laisse-moi pour un instant.

LE MESSAGER.

Seigneur, je suis à vos ordres.

ANTOINE.

Qu'on appelle l'envoyé de Sicyone... Il faut que je brise mes fers ; ou l'Egypte verra ma perte...



SCENE VI.

ANTOINE, UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER.

SEIGNEUR, Fulvie eſt morte.

ANTOINE.

Où ;....

LE MESSAGER.

A Sicyone. Ce paquet vous inſtruira du détail de ſa maladie. Il renferme d'autres nouvelles plus importantes encore.

ANTOINE.

Donne...* Voilà une grande ame de moins!... J'ai pourtant déſiré ſa mort?... C'eſt ainſi que nous regrettons ſouvent, mais trop tard, des perſonnes que nous mepriſions pendant leur vie. Le plaiſir preſent, dégénerant par dégré, devient inſenſiblement ennuyeux : tout a ſon terme dans la vie. Je haiſſois Fulvie : elle eſt morte; je la regrette!... Que la main qui me l'arrache ne peut-elle me la rendre!...

Fuyons cette Reine enchantereſſe. Mon oiſiveté me prépare ici mille maux, plus funeſtes encore que ceux dont je me ſens accablé.... Approche, Enobarbus?

* Le Meſſager ſort.

SCENE VII.

ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE.

AMI, partons d'ici, au plutôt.

ENOBARBUS.

Il faut donc faire périr toutes nos femmes? Songez-vous bien, Seigneur au coup que nous allons leur porter. Notre adieu seul est l'arrêt de leur mort!

ANTOINE.

Je veux partir.

ENOBARBUS.

Quand les femmes sont dans leur tort, qu'elles meurent, j'y consens. Mais, de sang froid les faire mourir sans cause? Quoique je les estime peu? cela me paroît dur. A l'égard de Cleopatre, comptez que le moindre bruit de votre départ va l'envoyer au tombeau, je l'ai vû vingt fois prête à mourir pour de bien moindres sujets; & l'air d'aisance avec lequel cette Reine prend son parti, me feroit presque penser qu'elle croit la mort susceptible de volupté.

ANTOINE.

Ses artifices surpassent tout ce que l'homme peut imaginer.

ENOBARBUS.

Non, Seigneur; ses passions tirent leur prin-

cipe de ce que l'amour a de plus pur, & de plus délicat : tout en elle est sentiment, & tout sentiment est transport. On ne feint pas ainsi.....

ANTOINE.

Puissai-je ne l'avoir jamais connue !

ENOBARBUS.

Vous eussiez ignoré une des merveilles de l'univers ; vous eussiez été privé d'un bonheur digne de vous.

ANTOINE.

Fulvie est morte...

ENOBARBUS.

Seigneur?...

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ENOBARBUS.

Fulvie?... Eh bien, Seigneur, rendons graces aux Dieux. Quand le Ciel prive un homme de sa femme, il le regarde comme un Tailleur qu'il faut consoler de la perte d'une vieille étoffe, en lui en offrant de neuves à foison. Je vous plaindrois, si Fulvie eût été la seule de son sexe : mais ce genre est abondant, & vous pouvez épargner vos larmes*.

ANTOINE.

Les affaires qu'elle m'a suscitées avant sa mort, ne me permettent pas d'être plus long-tems absent.

ENOBARBUS.

Celles que vous avez commencées ici exigent

---

* On me pardonnera la liberté que je continue de prendre, en ne rendant point scrupuleusement les expressions basses, qui n'ont rien de singulier.

absolument votre présence, & principalement celles de Cléopatre.

ANTOINE.

Cesse ce badinage, & que mes Officiers soient avertis de mes desseins : j'en instruirai Cléopatre, en lui disant adieu. La mort de Fulvie n'est pas le seul objet important qui me mene à Rome : tous mes amis m'y attendent avec le dernier empressement. Sextus-Pompée ose braver Octave ; & ce jeune guerrier possède l'empire de la mer. Le Peuple, toujours amateur de nouveautés, que le mérite ne frappe jamais qu'après coup, commence à se rappeller les mérites du Pere, & croit le Fils digne des honneurs dont ce héros jouissoit. Aussi grand, par son nom, que par sa puissance, plus grand encore par le sang & par la valeur, Sextus est regardé comme le héros du siécle ; & si rien n'arrête sa course, l'Univers est en danger. Tel est l'effet ordinaire d'une illustre naissance, on attend tout de celui que le hazard en a favorisé !... mais, porte mes ordres à nos Officiers, & que tout s'apprête pour le départ.

ENOBARBUS.

Seigneur ; j'y cours *...

---

* Ils sortent de différens côtés.



SCENE VIII.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS.

CLEOPATRE.

Où est donc Antoine ?

CHARMION.

Je ne l'ai point revû.

CLEOPATRE.

Qu'on sache où il est, ce qu'il dit, ce qu'il fait, quelle est sa compagnie... S'il est melancolique, dis-lui que je suis gaye ; s'il est de bonne humeur, que je suis malade... Vole, Iras, & reviens de même.

CHARMION.

Madame, si vous l'aimez en effet, je ne crois pas cette méthode propre à augmenter son amour.

CLEOPATRE.

Que veux-tu ? [illegible] moi-même !... que faut-il faire ?

CHARMION.

Céder en tout à ses volontés, & contraindre les vôtres.

CLEOPATRE.

C'est un moyen certain pour n'être pas longtems aimée.

CHARMION.

Gardez-vous de pousser votre amant trop loin. On n'est pas éloigné de haïr un objet qui se fait craindre.... Mais j'apperçois Antoine..

CLÉOPATRE & *sa suite*, ANTOINE.

CLEOPATRE.

Le chagrin me dévore, & mon corps succombe sous le poids de mes maux!...

ANTOINE, *à part.*

Comment oser l'entretenir de mon projet?...

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion... Je ne me soutiens plus*...

ANTOINE.

Ah, chere Reine, qu'avez-vous?

CLEOPATRE.

Seigneur... de grace éloignez-vous de moi...

ANTOINE.

Eh quoi, qu'ai-je donc fait?

CLEOPATRE.

Hélas; je le lis dans vos yeux!... Suivez, Seigneur, suivez les ordres de Fulvie. Partez, obéissez... je ne vous retiens plus... Ah pourquoi vous a-t-elle permis de venir jusqu'ici?... Partez, dis-je? Qu'il ne soit pas dit que Cléopatre vous y retienne: elle connoît trop les bornes de son pouvoir; Antoine vit sous d'autres loix.

ANTOINE.

Les Dieux me sont garants!...

* Elle feint de s'affoiblir.

CLEOPATRE.

Jamais Reine fut-elle plus lâchement trahie?..; Ah malheureuse, mille pressentimens affreux ne te l'annonçoient-ils pas?

ANTOINE.

Cléopatre!

CLEOPATRE.

N'invoque point les Dieux... Hélas, Fulvie eut-elle d'autres garants de ta foi? Ne l'as-tu point trahie?... Tu m'as séduit comme elle, & comme elle j'éprouve aujourd'hui la fausseté de tes sermens.

ANTOINE.

Daignez m'écouter!...

CLEOPATRE.

Parle donc sans détour; ne cherche point à colorer ta perfidie? Tu veux m'abandonner: je reçois tes adieux? tu peux partir. Quand tu m'aimois, un seul mot auroit suffi pour t'arrêter? Ton cœur n'est plus à moi, je te parlerois en vain... Perdons, perdons cette félicité éternelle, dont l'ardeur de nos feux flattoit nos cœurs attendris. Oublions pour jamais ces momens pleins de charmes, dont l'yvresse nous transportoit aux Cieux! Retombons sur la terre, puisque tu le veux; & que ce réveil soit affreux pour moi seule... Redeviens le plus fameux des guerriers: mais joins à ce titre celui du plus perfide des amans.

ANTOINE.

Dieux, que dites-vous, Madame?

CLEOPATRE.

Que ne puis-je te ressembler!

ANTOINE.

Ecoutez-moi, Madame. La voix de l'honneur,

l'extrême nécessité des affaires de l'Empire m'appellent pour un tems & m'arrachent d'auprès de vous : mais le cœur d'Antoine vous reste, & vous garantit son retour. La guerre civile renait de toutes parts, notre Italie en est déchirée; Sextus-Pompée est aux portes de Rome. L'égalité du pouvoir entre Rivaux puissans, engendra toujours la défiance, mere des factions. La haine des Romains, contre Pompée, parvenue au dernier période, se change maintenant en pitié. Le fils de ce proscrit, riche aujourd'hui des dépouilles de son pere, revendique les titres qui l'avoient illustré. Les mécontens du gouvernement actuel, favorisent ses projets ambitieux, grossissent son parti : leur nombre est formidable, tout fermente dans la république, tout tend à une révolution prochaine. Il est tems, Madame, il est tems qu'Antoine se réveille, ou l'empire est perdu !... Banissez donc vos craintes, & comptez d'autant plus sur le cœur de votre amant, que cette Fulvie que vous appréhendez, est morte.

CLEOPATRE.

Fulvie ... l'artifice est grossier... Pouvoit-elle mourir ?

ANTOINE.

Elle n'est plus. Prenez ceci, Madame*, & voyez à loisir toutes les affaires qu'elle m'avoit suscitées : La derniere est la plus funeste.. Voyez ici, & comment elle est morte.

CLEOPATRE.

Amant faux & trompeur ! où sont donc les pleurs que tu répands pour elle ? Ah c'est ainsi,

* Il lui présente des papiers.

ſans doute, c'eſt ainſi que Cléopatre ſera un jour regrettée par Antoine.

ANTOINE.

Terminons ces reproches, & daignez entendre mes projets, je les ſoumets à la cenſure de ce que j'aime. Je jure d'abord par l'aſtre bienfaiſant qui fertiliſe le limon du Nil, qu'Antoine part fidéle amant de ſa Cléopatre! & qu'il laiſſe dans ſes mains le ſort du monde, en la nommant arbitre de la guerre ou de la paix.

CLEOPATRE.

Je ne reſpire plus!... Charmion, coupe au plutôt mon lacet... Mais non, retire-toi... je me ſens mieux. Ma ſanté eſt auſſi variable que le cœur d'Antoine.

ANTOINE.

Divine Cléopatre! épargnez-moi, ſi vous m'aimez... Croyez que ma tendreſſe gémit des loix que la gloire m'impoſe.

CLEOPATRE.

En aurois-tu moins dit à ta Fulvie? Ah détourne les yeux, laiſſe couler les pleurs que ſa mort t'arrache, ou tâche de me perſuader que tu ne les répands que pour moi? Feins d'être pénétré du plus cruel déſeſpoir, & applaudis-toi enfin de m'avoir trompée.

ANTOINE.

Arrête, c'en eſt trop!.. & ma colere...

CLEOPATRE.

Acheve, Antoine?... Tu peux mieux faire encore; & ce tranſport paroît du moins ſincére.

ANTOINE.

Je jure par mon épée!...

CLEOPATRE, *ironiquement.*

Joins y ton bouclier... Tu te corriges, je le

vois? Poursuis, Poursuis, tu vas bientôt me convaincre!... N'admires-tu pas, Charmion, combien cette noble chaleur sied à mon Hercule Romain?

ANTOINE.

Madame? prenez garde! vous me mettez au point de vous quitter pour jamais.

CLEOPATRE.

Magnanime Seigneur? un mot... Nous allons donc nous separer? Non, ce n'est pas ce que je voulois dire... Nous nous sommes aimés tendrement.. Mais je me trompe encore, & vous en conviendrez... Que voulois-je donc dire?... Hélas ma mémoire ressemble à celle d'Antoine! J'ai tout oublié.

ANTOINE.

Ah, si la nonhcalance, & la volupté, n'étoient pas vos premieres sujettes, je vous prendrois pour elles.

CLEOPATRE, *pleurant.*

Mon cœur en cet instant ne les trouve que plus à charge!... Mais, Seigneur, pardonnez au trouble dans lequel vous me jettez!... pardonnez aux égaremens de ma tendresse: c'est une mort pour moi que de vous déplaire! ... La gloire vous appelle, soyez sourd à mes regrets; endurcissez votre cœur; que la pitié le trouve inaccessible, & partez sans remords... Emportez tous les vœux d'une tendre & malheureuse amante. Puisse le Ciel attacher la victoire à votre char, & vous couronner chaque jour de nouveaux laurier!...

ANTOINE.

Sortons, Madame. Nous rendons notre séparation trop douloureuse... Hélas, en fuyant de

ces lieux, si votre cœur me suit, celui d'Antoine ne vous demeure !

SCENE X.

Le Théâtre représente le Palais d'Octave à Rome.

OCTAVE, LEPIDE, *suite.*

OCTAVE.

Non, cher Lepide, & la suite vous en convaincra mieux encore: Octave n'a pas la foiblesse de haïr un Compétiteur vertueux. Voyez ce qu'on mande d'Alexandrie: il chasse, il pêche, il boit, & chacune de ses nuits est signalée par de nouveaux excès. On ignore enfin, s'il est plus homme que Cléopatre, ou si cette Reine est plus femme que lui. Son cœur yvre de voluptés, ne respire plus que par elles; les soins de l'Empire & de la gloire le trouvent insensible: à peine sçait il encore que nous sommes ses Collegues. Dans l'ébauche de ce portrait, reconnoissez Antoine, ou plutôt l'abrégé de toutes les foiblesses de l'humanité?

LEPIDE.

Vous m'étonnez, Seigneur. Mais je connois Antoine,

& quels que soient ses vices, ils n'obs-
t jamais l'éclat d e ses vertus. Il en est
de ce grand homme, comme des étoi-
: doivent leur splendeur qu'à l'obscu-
nuit. Vertueux par principes, mais
ıx par tempérament, Antoine ne se
ıt au plaisir, il s'y laisse entraîner. Il
en un mot, qu'aux Ennemis qu'il ne
battre.

OCTAVE.

tre trop indulgent, cher Lepide. Je
, puisque vous le voulez, qu'il nous
eu qu'Antoine soüille le sang des Pro-
qu'il paye un sourire, par le don d'un
; qu'il s'enyvre avec des Esclaves; &
: état, il se donne en spectacle aux Na-
ouez pourtant qu'un caractère qui n'eit
ili, par de pareils excès, est un être
:!) Mais excuserez-vous ce même An-
: se reposer sur nous du poids des af-
l'Empire, tandis qu'il dort dans le sein
lelle? de goûter les plaisirs, en nous
es peines? de se plonger, de s'énerver
rapule, tandis que nous veillons à la
pour nous & pour lui? . Pensez mieux,
pide; & si vous l'aimez encore, songez
tems de le confondre, & de lui faire
s torts. Puisqu'il veut être enfant, soyons
; & que l'austérité de nos reproches
: à son aveuglement!

N MESSAGER, *à Octave.*

ieur, tes ordres seront exécutés: cha-
ie t'apportera des nouvelles de ce qui se
dehors. Pompée est puissant en mer,
il ne soit aimé que de ceux qui crai-

gnoient César. Tous les mécontens se reti
dans ses ports, & l'on prétend qu'ils son
grand nombre.

OCTAVE.

Je ne m'attendois p s à moins. L'Hist
nous apprend, que celui en qui reside l'aut
suprême, & qui en avoit paru digne, a touj
consilié tous les suffrages du peuple. Ta
que celui qui ne la méritoit, ni par ses
tus, blessa toujours tous les regards...

II. MESSAGER.

Deux fameux Pirates, Ménas & Menécr
infestent les mers avec une flotte formid
on les trouve partout. Leurs ravages désol
font déserter les côtes de l'Italie, aucun
seau ne peut sortir du port sans être aussitô
qu'apperçu. Tout céde au grand nom de P
pée.

OCTAVE.

O Antoine! brise les nœuds qui te retien
Souviens-toi des murs de *Mutina*, où
avoit tué deux Consuls* tu eus encor la fa
à combattre! Quel guerrier endurci dan
plus grands travaux, quel mortel la brave
me toi? On ne pense qu'avec effroi aux
mens qui te soutinrent, ainsi que ton ar
Les fruits les plus sauvages flatoient alo
palais, aujourd'hui si délicat; & semblab
cerf affamé, (lorsque l'Hiver couvre la ter
neige & de frimats) les dépouille des arb
paroissent une pâture digne de ton appetit.
Alpes t'ont vû pousser encor plus loin la

* Hirtius & Pansa.

nce, & la fermeté; la seule vûë des extrémi-
s où tu fus réduit, fit perir de fraieur plus
un soldat de tes Legions. Héros d'autant
us grand, qu'à travers ces horreurs ton visa-
, dit-on, ne parut jamais un instant alteré!

LEPIDE.

Je ne puis que le plaindre.

OCTAVE.

Montrons-lui sa honte, & qu'elle le ramene
omptement à Rome. Il est tems que nous pa-
issions tous deux en campagne, & que nous
us rassemblions pour concerter nos projets.
otre indolence rend Pompée trop redouta-
e.

SCENE XI.

Le Théâtre représente le Palais de Cléopatre.

CLÉOPATRE est inquiéte du départ d'Antoine, qu'elle
pçonne d'être infidéle. Elle cherche à dissiper ses en-
is, en interrogeant l'Eunuque Mardian sur les idées
il peut avoir de l'amour. Ce Dialogue est un peu trop
llard pour la Langue Françoise, & n'est susceptible
ucuns adoucissemens raisonnables. La Reine finit par
retter de n'être plus au tems, où ses jeunes attraits en-
noient le cœur de Jules-César & de Pompée.



SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. ALEXAS *arrive.*

ALEXAS.

GLOIRE à ma Souveraine!

CLEOPATRE.

Ah, que tu ressembles peu à mon Antoine mais tu viens de sa part, comment se porte m Héros?

ALEXAS.

J'ai vû cette perle Orientale, qu'il vous voye, couverte mille fois de ses baisers... moindres discours sont gravés dans mon cœ

CLEOPATRE.

Fais-les donc au plutôt passer dans le mie

ALEXAS.

Ami, dit il, porte au plutôt ce trésor à m aimable Reine de la part de son fidéle Antoi en attendant qu'il orne son Thrône des dépou les de plus d'un Royaume. Dis-lui, que l'Ori entier doit l'appeller sa Reine... A ces mots monte un superbe Coursier, qui fier de port ce grand homme, pousse des hennissemens c empêchent son maître d'entendre ma répon

CLEOPATRE.

Antoine étoit-il gai? Etoit-il triste?

ALEXAS.

Ni l'un, ni l'autre.

CLEOPATRE.

Tant mieux, je l'aime dans cette disposition: Le voilà tel que je le veux. Ah Charmion, pése bien tout ceci... Il n'étoit pas mélancolique, de crainte d'attrister ceux qui venoient en foule lui rendre hommage. Il n'étoit pas gai, pour leur faire entrevoir qu'il laissoit en Egypte ce qu'il avoit de plus cher O cher Antoine! seul entre tous les hommes, la tristesse & la joie te siéent également!... As-tu rencontré mes Courriers.

ALEXAS.

Oui, Madame, j'en ai rencontré plus de vingt. Pourquoi donc en envoyer tant?

CLEOPATRE.

L'enfant qui naîtra le jour qu'Antoine n'aura point de message de moi, périra misérable... Charmion, vîte de l'encre & du papier? Sois le bien venu cher Alexas.. Q en dis-tu, Charmion, aimai-je autant Cesar?

CHARMION.

O brave César!

CLEOPATRE.

Que ton emphase te suffoque!.. Dis plutôt; brave Antoine.

CHARMION.

Magnanime César!

CLEOPATRE.

Par *Isis*, je te frappe, si tu oses encor' comparer César au Roi de tous les hommes?

CHARMION.

Eh, Madame, ce sont vos discours même que je repéte! Et jadis...

VARRIUS.

Seigneur, croyez-en un rapport dont je suis garant : Antoine marche à Rome ; & depuis son départ d'Egypte, il devroit y être arrivé.

POMPÉE.

J'entendrois plus volontiers toute autre nouvelle... Mais crois-tu, Ménas, qu'une guerre si peu intéressante pour Antoine l'ait arraché des bras de Cleopatre? je le crains plus lui seul, que les deux autres réunis!... Quoiqu'il en soit, mon espoir augmente, ainsi que mon courage ; & je n'augure que mieux de mon entreprise, puisquelle paroît assez importante à Antoine, pour lui faire sacrifier ses plaisirs à sa sûreté.

MENAS.

J'ai peine à croire qu'Antoine & Octave puissent s'accorder longtems. Fulvie a offensé Octave, elle lui a fait la guerre, le frere d'Antoine en a fait autant...

POMPÉE.

Je ne vois pas que ces petites querelles puissent en enfanter de plus grandes. S'ils ne nous avoient point en tête, peut-être romproient-ils ; mais leur peril commun ne paroît pas propre à augmenter leur division. Le Ciel sçait ce qu'il en sera. Mais si nous voulons vivre songeons à nous défendre..... Suis-moi Ménas.



SCENE I.

SCENE II.

La Scene est à Rome.

LEPIDE, ENOBARBUS.

LEPIDE.

Vous ferez l'action d'un vrai Citoyen, mon cher Enobarbus, en disposant Antoine à ne pas s'emporter contre Octave.

ENOBARBUS.

Je disposerai Antoine, à parler comme il le doit. Si Octave ose l'insulter, c'est Mars même qui lui répondra...

LEPIDE.

Des querelles particuliéres ne sont pas aujourd'hui de saison.

ENOBARBUS.

Toute saison est propre pour les matiéres qu'elle fait naître.

LEPIDE.

Sans doute : mais les moindres objets doivent céder aux plus grands.

ENOBARBUS.

Chacun d'eux ont leurs droits ; & les premiers.....

LEPIDE.

Vous vous emportez : de grace pacifions tout ceci. J'apperçois l'illustre Antoine.

VARRIUS.

Seigneur, croyez-en un rapport dont je suis garant : Antoine marche à Rome ; & depuis son départ d'Egypte, il devroit y être arrivé.

POMPÉE.

J'entendrois plus volontiers toute autre nouvelle... Mais crois-tu, Ménas, qu'une guerre si peu intéressante pour Antoine l'ait arraché des bras de Cleopatre? je le crains plus lui seul, que les deux autres réunis!... Quoiqu'il en soit, mon espoir augmente, ainsi que mon courage ; & je n'augure que mieux de mon entreprise, puisquelle paroît assez importante à Antoine, pour lui faire sacrifier ses plaisirs à sa sûreté.

MENAS.

J'ai peine à croire qu'Antoine & Octave puissent s'accorder longtems. Fulvie a offensé Octave, elle lui a fait la guerre, le frere d'Antoine en a fait autant...

POMPÉE.

Je ne vois pas que ces petites querelles puissent en enfanter de plus grandes. S'ils ne nous avoient point en tête, peut-être romproient-ils ; mais leur peril commun ne paroît pas propre à augmenter leur division. Le Ciel sçai ce qu'il en fera. Mais si nous voulons vivre songeons à nous défendre..... Suis-moi Ménas.



SCENE I.

SCENE II.

La Scene est à Rome.

LEPIDE, ENOBARBUS.

LEPIDE.

Vous ferez l'action d'un vrai Citoyen, mon cher Enobarbus, en disposant Antoine à ne pas s'emporter contre Octave.

ENOBARBUS.

Je disposerai Antoine, à parler comme il le doit. Si Octave ose l'insulter, c'est Mars même qui lui répondra...

LEPIDE.

Des querelles particuliéres ne sont pas aujourd'hui de saison.

ENOBARBUS.

Toute saison est propre pour les matiéres qu'elle fait naître.

LEPIDE.

Sans doute : mais les moindres objets doivent céder aux plus grands.

ENOBARBUS.

Chacun d'eux ont leurs droits ; & les premiers.....

LEPIDE.

Vous vous emportez : de grace pacifions tout ceci. J'apperçois l'illustre Antoine.

ENOBARBUS.

Et votre Octave le suit.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, ANTOINE & VENTIDIUS, OCTAVE, AGRIPPA & MECENAS.

LEPIDE.

NOBLES amis, l'objet qui nous rassemble est assez grand par lui-même pour écarter tous les autres. Oublions tous sujets de plaintes ? ou si nous en parlons, que ce soit sans aigreur : Nos blessures sont légeres, ne les déchirons point. Hâtez-vous donc, chers Collégues, de terminer ces pétits différends, dont la suite n'est jamais dangereuse que par la vivacité des reproches.

ANTOINE.

Lepide a raison ; & nos armées seroient-elles en presence, je parlerois de même.

OCTAVE.

Seigneur soyez le bien arrivé.

ANTOINE.

Je vous rends graces... * Vous vous plaignez, dit-

* Ils s'asséyent.

on, de certaines démarches de ma part, qu'on vous a mal rendues ?

OCTAVE.

Seigneur, on vous a mal instruit.

ANTOINE.

Que vous importoit mon séjour en Egypte ?

OCTAVE.

A moi, Seigneur ? en rien : pas plus que ma résidence à Rome n'avoit droit de vous inquiéter. Cependant, si votre absence vous avoit servi à troubler les Provinces que je gouverne, je pourrois avoir lieu de m'en plaindre.

ANTOINE.

En quoi donc, & comment les ai-je troublées ?

OCTAVE.

Je n'en juge, que par ce qui est arrivé. Votre femme, & votre frere, ont pris les armes contre moi ; & votre nom dont ils se sont servi, a pû faire présumer votre aveu.

ANTOINE.

Vous vous trompez, César : jamais mon frere ne m'a fait part de cette guerre. Vous le sçavez, & j'en suis instruit par ceux même qui ont combattu sous vous. Que dis-je ? Mon frere en vous attaquant, ne m'attaquoit-il pas ? Le même pouvoir qui le blessoit en vous, le blessoit-il moins en moi ? Votre cause n'étoit-elle pas la mienne ! Et mes lettres ne vous ont-elles pas déja satisfait sur ce point ?... Non, César si vous cherchez à rompre avec moi, ce prétexte est frivole.

OCTAVE.

Vous prétendez m'humilier, en vous justi-

ſiant ainſi. Mais vous réuſſiſſez mal à pallier vos torts.

ANTOINE.

Non, encor un coup, Céſar. Vous avez dû ſentir, & vous avez ſenti, qu'étant votre Collégue, la révolte de mon frere avoit dû me déplaire autant qu'à vous. Quant à ce qui touche ma femme, il me ſuffit de vous en ſouhaiter une pareille. Vous commandez au tiers de l'Univers: nous verrions quel empire vous auriez ſur elle.

ENOBARBUS.

Je voudrois que toutes les femmes lui reſſemblaſſent; nous n'irions pas ſeuls à la guerre.

ANTOINE.

Vous avez connu ſon génie auſſi inquiet qu'indomptable, & les raffinemens de ſa politique. Il m'en reſte, ainſi qu'à vous, d'aſſez douloureux ſouvenirs; & vous n'avez rien à m'imputer.

OCTAVE.

Quel cas avez-vous fait des lettres que je vous ai écrites à Alexandrie, & de mon Meſſager.

ANTOINE.

Il entra ſans être annoncé. J'avois régalé trois Souverains, & j'étois moins frais alors qu'au ſortir de mon lit: mais les excuſes que je lui fis le lendemain, ont dû le ſatisfaire. Un tel perſonnage n'eſt pas digne de figurer dans notre conteſtation. Achevons; & qu'il ſoit fuſtigé.

OCTAVE.

Vous avez violé votre ferment, & je défie que vous m'en accuſiez.

LEPIDE.

Doucement César ?...

ANTOINE.

Non, laissez-le dire : il s'agit de l'honneur. Parlez, César.

OCTAVE.

Vous deviez me défendre, vous l'avez refusé.

ANTOINE.

Dites plutôt ; que je l'ai négligé. Je l'avoue César ; Antoine alors n'étoit pas à lui-même ; il ne rougit pas de confesser sa foiblesse : il ne croit pas même blesser par là sa grandeur. Il est vrai que Fulvie, pour m'attirer hors de l'Egypte, vous a fait la guerre. J'ignorois ses motifs ; & je vous en fais des excuses, autant que mon honneur peut le permettre.

LEPIDE.

C'est parler en Héros.

MECENAS.

Oserois-je vous proposer de ne pas pousser cette explication plus loin, d'oublier le passé, & de songer au présent ?

LEPIDE.

C'est bien dit., Mecénas.

ENOBARBUS.

Ou si vous aimez mieux maintenant emprunter pour un tems l'amitié l'un de l'autre, vous pourrez après avoir battu Pompée, revenir à vos anciennes querelles· Vous en parlerez à votre aise, quand vous n'aurez que cela à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un Soldat, Enobarbus. Cesse de faire l'Orateur.

ENOBARBUS.

Toute vérité n'eſt pas bonne à dire. Vous avez pourtant raiſon.

ANTOINE.

Ce moment eſt ſérieux : Contenez-vous.

OCTAVE.

Je ne haïs pas ce qu'il dit, mais la façon dont il le dit : car il n'eſt pas poſſible que nous reſtions unis, en agiſſant auſſi différemment. Cependant, s'il ſe préſentoit un moyen capable de reſſerrer les nœuds de notre ancienne amitié, il n'en eſt point que je n'adoptaſſe.

AGRIPPA.

Oſerois-je parler ?

OCTAVE.

Parle, agrippa.

AGRIPPA.

Le noble Antoine eſt veuf... Octavie eſt aimable..... elle eſt votre ſœur...

OCTAVE.

Arrête, ami : ſi Cléopatre t'entendoit, qui te préſerveroit de ſa colere ?

ANTOINE.

Céſar, elle n'eſt point ma femme ? écoutons Agrippa.

AGRIPPA.

Pour cimenter à jamais votre union, pour vous rendre freres, & pour ſerrer les nœuds de votre amitié d'un lien indiſſoluble, il faut qu'Antoine épouſe Octavie, ſa beauté ne mérite pas moins qu'un ſi digne époux. Cet hymen ſeul peut étouffer le germe de la jalouſie & des petites défiances qui vous éloignent l'un de l'autre ; & tout ce qui forme aujourd'hui l'objet de vos conteſtations ne vous paroitra plus alors

digne d'être remarqué. Les fables qui nourissent vos soupçons, sont à vos yeux des vérités: les vérités alors vous paroîtront à peine vraisemblables. La tendresse d'Octavie partagée entre son époux & son frere, sera le sceau inaltérable de la leur.... Pardonnez, Seigneurs, une idée suggérée par mon zèle, & réfléchie depuis long-tems pour le bien de mes maîtres.

ANTOINE.

Peut-on sçavoir ce que César en pense?

CESAR.

Non, jusqu'à ce qu'il sçache l'impression que fait cette ouverture sur l'esprit d'Antoine.

ANTOINE.

Quels sont les pouvoirs d'Agrippa?

OCTAVE.

Il peut répondre d'Octave, comme Octave répond d'Octavie.

ANTOINE.

Le Ciel me garde de balancer un instant! recevez à la fois ma main & mes remercimens. Que cet heureux jour soit l'époque de notre amitié fraternelle, & l'augure de nos succès.

OCTAVE.

Recevez aussi ma main, avec la sœur la plus vertueuse & la plus chérie qui fût jamais. Rendez-la heureuse; & qu'elle unisse pour jamais nos Etats & nos cœurs.

LEPIDE.

Que le Ciel entende nos vœux!

ANTOINE.

Mon dessein n'étoit pas d'attaquer Pompée, à qui je dois depuis peu quelque reconnoissance. Mais

il suffit que je le remercie. Après cela, Seigneur, vous pouvez le défier de notre part.

LEPIDE.

Seigneurs, le tems nous presse. Il faut chercher Pompée, si vous voulez éviter qu'il ne nous prévienne.

ANTOINE.

Où est-il maintenant?

OCTAVE.

Vers le Cap de *Misène*.

ANTOINE.

Qu'elles sont ses forces de Terre?

OCTAVE.

Puissantes, & croissant de jour en jour. Mais il est maître obsolu de la Mer.

ANTOINE.

On le prétend ainsi. Je voudrois m'aboucher avec lui. Ne perdons point de tems, & terminons avant de partir l'alliance proposée.

OCTAVE.

J'y consens avec joye. Je vous invite même à voir ma sœur, & si vous le voulez nous irons de ce pas.

ANTOINE.

Cher Lepide, ne nous quittez point?

LEPIDE.

Quel obstacle pourroit m'empêcher de vous suivre?



SCENE IV.

ENOBARBUS, AGRIPPA, MECENAS.

Agrippa & Mécenas interrogent Enobarbus sur les amours d'Antoine & Cléopatre, & sur les plaisirs qu'ils ont goûté en Egypte.

ENOBARBUS.

Je veux vous raconter leur premiere entrevue sur les bords du Cydnus.

La galere qui portoit Cléopatre, ainsi qu'un trône brillant de pierreries, paroissoit brûler sur les eaux ; sa poupe étoit d'or massif & ses voiles teintes en pourpre, mais tellement parfumées, que les vents amoureux sembloient se plaire à les enfler. Des rames d'argent, au bruit d'un doux concert de flutes, frappoient l'onde en cadence ; & les flots enchantés s'empressoient, en se roulant l'un sur l'autre, de s'offrir à leur coups. Je ne vous peindrai point Cléopatre : ses charmes sont au-dessus de l'éloquence même. Couchée sur un lit de drap d'or, entouré d'un pavillon fait d'un riche tissu, elle offroit aux yeux cette *Venus* céleste, que l'imagination la plus vive ne peut peindre dans toute sa beauté, même en surpassant la nature. Une troupe d'enfans aimables, déguisés en amours & dignes de remplir ce leger & riant personnage, entouroit la Déesse. Leurs mains armées de differentes

especes d'éventails, en rafraîchissant ses joues délicates, sembloient les animer d'un nouvel éclat, que le plus ou le moins de chaleur faisoit varier à chaque instant.

AGRIPPA.

Oh, que va devenir Antoine?

ENOBARBUS.

Ses femmes, comme autant de Nereïdes & de Sirenes, compassoient leur mouvemens sur celui de ses yeux, & formoient un cortége enchanteur. Une d'elles, assise au gouvernail, dirigeoit la marche du vaisseau: dont les cordages de soye maniés par des mains aussi douces qu'adroites, ne laissoient qu'à peine entrevoir la manœuvre, tandis qu'un parfum délicieux exhalé du fond de la galere, embaumoit l'air & le rivage!.... Mais elle arrive & déja la ville est déserte; tout le Peuple est au Port: Antoine qui harranguoit alors, se trouve sans auditeurs, l'air même l'abandonne, & laisse un vuide dans la nature, pour courir admirer Cléopatre. *

AGRIPPA.

C'est un prodige que cette femme!

ENOBARBUS.

A son arrivée, Antoine l'envoie inviter à souper: maïs elle le supplie de venir plutôt

---

* . . . The air, Wich but fort vacancy
Had gone to gaze on Cléopatra too,
And Made a Gape in nature.

Croiroit-on que ce dernier trait n'est encor rendu que foiblement.

chez elle. Soudain le galant Antoine, dont jamais femme ne reçut un refus, razé dix fois, & dix fois parfumé, court à la fête; & laisse son cœur, pour prix d'un souper, où ses yeux seuls avoient eu part.

AGRIPPA.

C'est à-peu-près de cette façon qu'elle attrapa César.

MECENAS.

Pour à présent, je crois qu'Antoine la quittera.

ENOBARBUS.

Jamais. Il ne le veut, ni ne le peut: L'âge ne vieillit point une femme qui frappe toujours les yeux par de nouvelles graces. Les autres calment les désirs en les satisfaisant: celle-ci les irrite à force de les satisfaire. Tout en elle est beauté, tout en elle inspire l'amour: les vieillards & les prêtres mêmes, ne la voyent point impunément.

MECENAS.

Si la beauté, jointe à la sagesse & à la modestie, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie fera son bonheur.

AGRIPPA.

Allons. Je compte, cher Enobarbus, que vous daignerez loger chez moi pendant votre séjour à Rome?

ENOBARBUS.

J'y consens, Seigneur? & je vous en rends grace.



SCENE V.

OCTAVE, ANTOINE,

tenant chacun une main d'Octavie.

ANTOINE.

MADAME, les besoins de l'Empire me priveront quelquefois de votre présence.

OCTAVIE.

Tout ce tems sera consacré aux Dieux, à qui mes vœux ardens demanderont sans cesse votre heureux retour !

ANTOINE *à Octave.*

Bon soir, Seigneur... Chere Octavie ne jugez point d'Antoine sur ce qu'en dit la Renommée. Je me suis écarté, j'en conviens: mais l'avenir réparera mes fautes. Adieu, Madame.

OCTAVIE.

Bon soir, Seigneur.



SCENE VI.

ANTOINE, UN DEVIN.

ANTOINE.

EH bien, regrettes-tu l'Egypte?

LE DEVIN.

Puissai-je n'en être jamais sorti! & puisses-tu n'y jamais être entré.

ANTOINE.

Pourquoi donc?

LE DEVIN.

Je le sens, sans pouvoir l'exprimer: crois-moi, cependant, retournes-y au plutôt.

ANTOINE.

Dis-moi, je te prie, qui d'Octave ou d'Antoine, poussera plus loin sa fortune?

LE DEVIN.

Octave?.. Garde-toi de vivre auprès de lui. Le génie qui veille sur tes jours est noble, vaillant, grand, unique enfin: mais crains celui

Ton génie étonné tremble devant le sien *!

** Near him, thy Angel
Becomes a fear. . . .

Les grands hommes se rencontrent. Cette pensée se trouve mot à mot dans Racine.

d'Octave. Eloignes-toi, si tu veux te m
dans l'égalité.

ANTOINE.

Tais-toi, c'en est assez.

LE DEVIN.

Ne crains rien : je ne parle qu'à An
A tel jeu que tu puisses jouer avec Octa
sûr de perdre : aurois-tu l'avantage, la
est à lui. Tandis que ton soleil s'obscu
sien s'éleve... Crois-moi, dis-je ? écart
tu veux briller long-tems.

ANTOINE.

Va-t-en. Dis à Ventidius que je le
de*... Je veux qu'il marche contre les Pa
soit par regle, soit par hasard, cet hom
juste.

Les dez mêmes servent Octave, qu
joue contre lui ; & quel que soit mon a
toute autre espece de jeux, sa fortune l'e
Le meilleur lot est toujours le sien ; sa
même dans la disette, est meilleure
mienne, ses animaux, dans les combats p
vainquent toujours les miens... Retour
Egypte. J'ai assuré la paix de l'Empi
épousant Octavie : mais celle de mon c
pend de Cléopatre.... Viens, Ventidius
combattre les Parthes : ta commission
pédiée ! suis-moi : tu vas l'avoir.

---

* Le Devin sort.
** Ventidius paroît.



SCENE VII.

LEPIDE, MECENAS, AGRIPPA.

LEPIDE.

ARTEZ; que rien ne vous arrête davantage
ſez vos Généraux de vous ſuivre.

AGRIPPA.

eigneur, nous attendons uniquement qu'An-
ne ait pris congé d'Octavie.

LEPIDE.

e ne vous dis plus rien, juſqu'à ce que
ous ai vû tous les deux armés, & prêts à
ir.

MECENAS.

Cela ne tardera pas; & ſi je ne me trompe,
s arriverons encor avant vous au Cap de
ſine.

LEPIDE.

Votre route eſt la plus courte: mes affaires
retarderont en chemin, & vous gagnerez
x journées ſur moi.

AGRIPPA, & MECENAS.

Nous vous ſouhaitons bonne réuſſite.

LEPIDE.

Adieu.



SCENE VIII.

La Scene est à Alexandrie.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, MARDIAN.

CLEOPATRE.

QU'ON appelle mes instrumens? La Musique est une espece d'aliment pour les ames sensibles.

TOUS ENSEMBLE.

Hola, les Musiciens!

CLEOPATRE.

Non, je n'en veux plus... jouons plutôt au Billard. Viens Charmion.

CHARMION.

Mon bras est déja fatigué. Jouez plutôt avec Mardian.

CLEOPATRE.

Autant avec lui, qu'avec une femme!.. Veux-tu jouer?

MARDIAN.

Madame, j'y ferai de mon mieux.

CLEOPATRE.

La bonne volonté ne suffit pas toujours: il faut par quelque endroit mériter notre indulgence..... mais je ne suis pas maintenant d'humeur pacifique. Allons pêcher: qu'on apporte mes lignes, & que la symphonie placée dans l'éloignement, m'aide à surprendre le poisson.

Je

Je n'en prendrai pas un, que je ne m'imagine encor attraper Antoine.

CHARMION.

Je ris toujours du poisson salé que vous fientes attacher à son hameçon, par un Plongeur, lors de votre gageure, à qui pêcheroit le plus heureusement. Jamais surprise n'égala la sienne!

CLEOPATRE.

Ah, quel tems me rappelles-tu? Quel tems, grands Dieux! Je le raillai outre mesure pendant tout un jour...* mais voici des nouvelles d'Italie.

LE MESSAGER.

Ah, Madame!...

CLEOPATRE.

Ciel! Antoine est-il mort? Prends garde, malheureux, respecte les jours de ta Reine!.... S'il n'en est rien, si mon Antoine est heureux & content; prends tout cet or; & baise cette main que tant de Rois enchantés n'ont baisée qu'en tremblant.

LE MESSAGER.

Madame, il se porte bien.

CLEOPATRE.

Tien, prends encor ceci!.. Mais garde-toi de me tromper, ou tu périras de ma main.

LE MESSAGER.

Daignez m'entendre!....

---

* . . . And the Next Morn,
Ere the ninth hour, I drunk him to his bed:
Then put my tire, and mantles upon him, Whilst.
I Wore his Sword Philippan.

CLEOPATRE

J'y consens, parle... mais ta phisionomie est sombre?... Ah, si tes nouvelles sont bonnes, pourquoi cet air sinistre? Si elles sont mauvaises, d'où vient que semblable aux Furies, je ne vois point de Serpens sur ta tête?

LE MESSAGER.

Oserai-je parler?

CLEOPATRE.

Je suis tentée de t'immoler auparavant..: cependant si tu me dis qu'Antoine n'est point esclave, & qu'il est ami de César, je te couvre d'or & de fleurs.

LE MESSAGER.

Madame, Antoine se porte bien, & ne fut jamais plus uni avec César.

CLEOPATRE.

Ami, ta fortune est faite!

LE MESSAGER.

Mais...

CLEOPATRE.

Point de *Mais*: Je deteste ce mot, il altére sans cesse ce qui le précédoit. C'est presque toujours un éclair qui nous annonce la foudre... Dis-moi plutôt tout d'un coup & le bien & le mal. Antoine se porte bien, il est libre, il est ami de César, n'est il pas vrai?

LE MESSAGER.

Pour libre, non, Madame; je ne l'ai pas dit. Il vient d'épouser Octavie.

OPATRE.

onfonde*!... Sors d'ici mal-
pare-toi aux plus cruels suppli,

MESSAGER.

est-ce le Messager qui fait les

EOPATRE.

te donne une Province: c'est
essure. Demande encore tout
aire, tu l'auras.

MESSAGER.

ntoine est marié.

EOPATRE.

as que trop vécu**...

MESSAGER.

cez de fuir... Eh, de quoi suis-je

HARMION.

me, songez qu'il est inno-

LEOPATRE.

t est-il à l'abri du tonnere?...
erge l'Egypte, & que tout soit
noi!... Rappelle cet Esclave!
, qu'il ne craigne plus rien....
, encor un coup!

HARMION.

effrayé...

---

poignard.

CLEOPATRE.

Je ne le frapperai plus: c'eſt deſhonorer ma main.... Viens, * approche. C'eſt un malheur, ami, d'être porteur de mauvaiſes nouvelles. Les bonnes ne ſont jamais aſſez-tôt annoncées: mais les autres doivent être luës ſur le viſage du Meſſager. Il ſuffit de les faire ſentir.

LE MESSAGER.

J'ai rempli mon devoir.

CLEOPATRE.

Tu dis donc, qu'il eſt marié?.... Si tu dis encore *oui*, rien ne peut augmenter ma haine pour toi.

LE MESSAGER.

Il eſt marié, Madame.

CLEOPATRE.

Que la foudre t'anéantiſſe!... Quoi tu perſiſtes encor?

LE MESSAGER.

Faut-il mentir, Madame?

CLEOPATRE.

Ah, que ne l'as-tu fait?... Que ne m'apprenois-tu plutôt la perte de mon Royaume ... Sauve-toi, fuis perfide: fuſſes-tu plus charmant que *Narciſſe*, tu n'es qu'un monſtre à mes yeux'.. Il eſt marié?

LE MESSAGER.

Pardon, pardon, Madame!..

CLEOPATRE.

Il eſt marié?... Dieux!

---

* Le Meſſager rentre.

LE MESSAGER.

Que ne puis-je vous le cacher! mais vous voulez que je parle... Oui, Madame, Octavie est son épouse.

CLEOPATRE.

Va-t-en, traître, fuis mes regards.

CHARMION.

Daignez calmer votre fureur.

CLEOPATRE.

Eh je louois Antoine, aux dépens de César?.... Dieux, vous m'en punissez!... Je succombe... O Iras! O Charmion! ôtez-moi d'ici... Vôle, cher Alexas cherche le Messager. Qu'il te peigne Octavie, ses traits, son âge, ses inclinations. Informe-toi de tout: n'oublies rien, pas même la couleur de ses cheveux ; & songes que je t'attens avec impatience... Oublions pour jamais Antoine.... Mais non, ma Charmion: si son infidélité le rend odieux à mon esprit, mon cœur le trouve toujours aimable! veille sur Alexas : je brûle de connoître ma Rivale, Plains moi si tu le veux, mais ne me replique point....



SCENE IX.

Le Théâtre représente les Côtes d'Italie, près de Miséne.

POMPÉE & MENAS *entrent d'un côté, au son des Tambours & des Trompettes. De l'autre* ANTOINE, LEPIDE, ENOBARBUS, MECENAS, & AGRIPPA *paroissent, suivis de leur Armée.*

POMPE'E.

J'AI reçû vos ôtages, & vous avez les miens. Nous pouvons conférer avant le combat.

OCTAVE.

Cela me paroît convenable; c'est même dans cette vue que nous vous avons envoyé nos propositions par écrit. Si vous les avez bien pésées, la guerre est finie. Renvoyez vos soldats de Sicile, & n'exposez pas une jeunesse aussi brillante à un trépas prématuré.

POMPE'E.

C'est à vous trois que je m'adresse, uniques Sénateurs de ce vaste Univers, & seuls agen

des Dieux ! .... J'ignore pourquoi mon pere doit manquer de vengeurs, puisqu'il a des amis, & que je suis son fils; puisque César fut vengé aux Champs de *Philippes*; puisque le Grand Brutus y tomba. Quel sujet put armer le pâle Cassius ? Quel sujet força Brutus & tant de nobles Conjurés, à ensanglanter le Capitole, si ce n'est l'amour de la liberté, & la crainte de vivre sous les loix d'un seul homme ? C'est cette même crainte, c'est ce même désir de vengeance qui m'a fait construire une flotte dont le poids fait gémir l'Ocean, & qui doit me venger des perfides dont mon pere a éprouvé l'ingratitude.

OCTAVE, *à Antoine.*

C'est à vous à lui répondre.

ANTOINE.

Pompée, tes forces navales te mettent dans le cas de ne pas nous craindre sur mer : C'est là où nous voulons te parler. Tu n'aurois pas le même avantage sur terre.

POMPÉE.

J'en conviens : Vous m'avez tout ôté, jusqu'à la maison de mon pere ... mais gardez-là, si vous pouvez.

LEPIDE.

Parlons, je vous prie, des affaires présentes. Que dites-vous de nos propositions?

OCTAVE.

Voilà le point....

ANTOINE.

Qu'il s'agit non-seulement de discuter, mais sur lequel il faut prendre un parti solide.

OCTAVE.

Et considerer les suites funestes qu'entraîneroient vos refus.

POMPE'E.

Vous m'offrez la Sicile, & la Sardaigne, à condition que je purgerai la mer des Pirates qui l'infestent; & que je remetrai l'abondance dans Rome, au moyen du froment que j'y enverrai? .... A ce prix la paix est-elle faite?

TOUS LES TROIS.

Oui.

POMPE'E.

Eh bien j'accepte le Traité J'ai pourtant à me plaindre d'Antoine; & quoiqu'un bienfait reproché perde toujours son prix, il doit pourtant se souvenir de l'accueil que je fis à sa mere lorsque la guerre la força de chercher un azile dans mes provinces.

ANTOINE.

J'en suis instruit, Pompée; & j'allois vous en marquer ma vive reconnoissance.

POMPE'E.

Seigneur, donnez moi votre main... Je ne m'attendois pas à vous voir ici.

ANTOINE.

L'Orient a des charmes. Je vous rends pourtant graces d'avoir hâté mon retour. J'y gagne beaucoup maintenant.

OCTAVE, *à Pompée.*

Je vous trouve changé, Seigneur, depuis notre derniere entrevue?

POMPE'E.

L'infortune a pû changer mes traits, mais elle ne changera jamais mon cœur... puisque nous

nous sommes d'accord, allons écrire & sceller le traité.

OCTAVE.

C'est par où il faut commencer.

POMPE'E.

Il faut aussi que nous mangions ensemble, avant de nous quitter. Tirons au sort, lequel de nous commencera à donner le festin.

ANTOINE.

Ce sera moi, Pompée.

POMPE'E.

Non, Antoine, il faut tirer. Que vous importe ? Votre cuisine Egyptienne l'emportera toujours sur la nôtre. J'ai oui dire, que César s'en étoit bien trouvé ?

ANTOINE.

Vous n'avez oui que cela ?

POMPE'E.

Seigneur, je ne prétends point vous offenser.

ANTOINE.

Parlez, Seigneur : Je connois votre politesse.

POMPE'E.

Je sçais encore que certain Apollodore...

ENOBARBUS.

Silence là-dessus : la chose est vraie.

POMPE'E.

De quoi s'agit-il, je vous prie ?

ENOBARBUS.

De certaine Reine qu'il lui fit connoitre, n'est-il pas vrai ?...

POMPE'E.

Oh, je te reconnois toi !... Comment te portes-tu, brave Soldat ?

ENOBARBUS.

Bien ; & bientôt mieux, sans doute, pı vous allez tous vous régaler.

POMPE'E.

Reçois ma main : je t'ai toujours aiı n'enviai jamais que ta valeur dans le co

ENOBARBUS.

Et moi, quoique je ne vous aimasse ı j'ai toujours loué vos vertus, mais di: moins que je ne devois.

POMPE'E.

Conserve toujours ta franchise : elle ı autant qu'elle t'honore... Seigneurs, ı dans ma Galére ; je vous y invite tous

TOUS ENSEMBLE.

Guidez nous, Seigneur : nous vous vons.

POMPE'E.

Venez.

SCENE X.

ENOBARBUS, MENA

ILs se souviennent de s'être vûs à la guerre ; cun d'eux vante ses propres exploits, Ménas ſı Enobarbus sur terre. Tous les deux sont fâchés la Paix faite ; & sur-tout Ménas, qui prétend qu pée vient de perdre sa fortune. Ils parlent du ı d'Antoine avec Octavie ; & Ménas attribue cett à la politique, bien plus qu'à l'amour. Enobarbı son sentiment : il prévoit même le prochain retoı toine auprès de Cleopatre, & le ressentiment qu ne manquera pas d'en témoigner. Ménas invite ı bus à passer dans le Vaisseau de Pompée, où le ı est préparé.

SCENE XI.

La Scene est dans la Galére de Pompée

ON entend une symphonie. Des domestiques paroissent portant des Plats ; ils se moquent entr'eux de l'yvresse de leurs maîtres, & sur-tout de celle de Lepide, qui leur paroît plus complette.... Le son des Trompettes annonce l'arrivée de tous les Convives, sortant de table. Antoine s'entretient avec Lepide (qu'il taille) des débordemens du *Nil*, des Crocodiles, & des Piramides d'Egypte. Pompée fait apporter du vin ; on recommence à boire.

Pendant cette débauche, Ménas, qui est derriere Pompée, le prie de sortir un instant. Il est mal reçû d'abord. Il revient à la charge. Pompée se leve enfin.

POMPE'E.

... Eh bien parle, que veux-tu ?

MENAS.

Tu sçais que ma vie & ma fortune, ont toujours été à toi ? Tu connois mon zéle ?

POMPE'E.

Oui, j'en suis convaincu. Mais de quoi s'agit-il ?... Pardon, * Seigneurs ? je reviens, réjouissez-vous.

MENAS.

L'empire du Monde te tente-t'il ?

POMPE'E.

Que dis-tu ?

MENAS.

Veux-tu être Empereur ? je te le répéte.

POMPE'E.

Explique-toi.

* Aux Convives.

MENAS.

Consens-y seulement. Toute foible que te paroît cette main, c'est elle qui te couronne.

POMPE'E.

Ami, le vin t'a paru bon ?

MENAS.

Tu te trompes, Pompée : je te parle de sang froid ! .... Ose, & je vois en toi le Dieu de la terre .... L'Univers est à toi, te dis-je ? ose le prendre.

POMPE'E.

Que faut-il faire ?

MENAS.

Le sort te livre ces trois *Atlas* ; ces trois fameux Compétiteurs ; ils sont dans ton Vaisseau ....

POMPE'E.

Eh bien ?

MENAS.

Ce bras, d'un seul coup, en va couper le cable. Ils sont à ta merci ; tu es Empereur.

POMPE'E.

Ah, c'est ce qu'il falloit faire, & non pas me le dire. Ce coup eût fait ta gloire, si je l'eusse ignoré : tu m'en ravis le prix ! non, non, je rougirois de devoir ma grandeur à une perfidie, dont j'eusse été complice ; & la vertu me force à détester ton projet. N'en parlons plus ; gémis de ton indiscrétion : j'ai tout oublié. Malheureux ! va t'en boire.

MENAS.

Adieu donc, je te quitte .... Tu cherhois la fortune, elle s'offre à toi, tu la rejettes ? tu ne la reverras jamais

Pompée rejoint la compagnie. Lepide achéve de s'enyvrer. Enobarbus propose de danser les Bacchanales Egyptiennes. Ils se prennent tous par la main, & dansent en rond, tandis qu'un jeune homme chante ce couplet, dont on répéte le refrain.

Cher Bacchus, de ce festin;
Bannis le sombre chagrin;
Qu'il soit noyé dans le verre,
Chantons,
Rions,
Buvons;
Et si nous nous enyvrons;
Tournons comme la terre.

OCTAVE.

Seigneurs, que voulez-vous de plus? Bonsoir, Pompée. Allons, cher frere *, partons; nos affaires souffrent de cette débauche.... Mes amis, partons de grace: voyez en quel état nous sommes! Enobarbus même, le plus robuste de la troupe, est rendu; ma langue articule à peine ma pensée, & nous sommes tous changés de maniere à n'être pas reconnus... Faut-il vous en prier encore? Bonsoir, Seigneurs. Antoine, donnez-moi la main.

POMPÉE.

Je vais vous mettre à terre.... O Antoine! tu possedes la maison de mon pere?... mais nous sommes amis, n'y pensons plus: descends dans la chaloupe **...

* A Antoine.

** Ils s'embarquent, au son des trompettes.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

Le Théâtre représente un Cam
Ventidius arrive en triomph
On porte devant lui le corps
Pacorus, fils d'Orode, Ro
des Parthes.

VENTIDIUS. SILIUS.

VENTIDIUS.

RENDONS graces aux Dieux; enfin l'aigle R
maine
Ne trouve plus ici la victoire incertaine.
Parthes audacieux, vous voilà donc vaincus,
Et le sang de vos Rois vient de venger Crassus?
Cruel Orode, aprens, en voyant ma victime,
Que Rome a des vertus dignes de ton estime!
Qu'on découvre ce corps, regardez-le soldats:
Quand le cœur ne craint rien, tout est possible au br

SILIUS.

Noble Ventidius, tandis que ton épée
Fume encore de ce sang dont je la vois trempée,

Poursuis, si tu m'en crois, les restes dispersés
De ces vils ennemis par la crainte glacés :
Acheve ta victoire, entre dans la Médie ;
Ravage, soumets toi la Mésopotamie,
Au bout de l'Univers porte le nom Romain ;
Tout fuira devant toi, ton triomphe est certain.
Force Antoine lui-même, ébloui de ta gloire,
A respecter en toi l'Auteur de sa victoire !

VENTIDIUS.

Non, brave Sillius : ton zéle se méprend ;
On risque de déchoir, en se montrant trop grand.
Un sujet, quel qu'il soit, aux regards de son Maître,
S'il s'est trop signalé, paroît cesser de l'être ;
Il tombera demain, s'il s'éleve aujourd'hui :
Qui sert sous un Héros, doit l'être moins que lui.
Trop d'éclat en autrui nous étonne, & nous blesse :
La gloire a ses rivaux, ainsi que la tendresse,
Antoine, à sa valeur moins qu'à ses Généraux,
Doit, ainsi que César, ses lauriers les plus beaux :
L'univers retentit de leur vaste puissance ;
Mais, parla-t-on jamais de leur reconnoissance ?
Qu'attendre d'un bienfait qui ne peut s'acquitter ?
Pour recevoir beaucoup, il faut peu mériter,
Sur-tout auprès des Grands. Rappelle-toi l'histoire
D'un Héros que ces lieux ont vû couvert de gloire,
Du brave *Sossius*. Son bras en moins d'un mois
Avoit en vain rangé la Syrie à nos loix,
Tout célébroit en vain ce guerrier magnanime ;
Il étoit trop heureux, son bonheur fit son crime :
Antoine en fut jaloux, & *Sossius* n'est plus !
Héritier de son rang, moins que de ses vertus,

Tu ne me verras point, imitant son audace,
Pour égaler sa gloire, affronter sa disgrace.

SILIUS.

Mais Antoine du moins apprendra vos succès.
Ne peut-il pas, Seigneur, en craindre les effets,
Si d'un autre que vous ? . . .

VENTIDIUS.

Je préviens ses all
J'attribue à lui seul le bonheur de nos armes;
Au seul bruit de son nom, les Parthes indompté
Pour la premiere fois se sont vûs surmontés;
Et bravant désormais leurs haines impuissantes,
Je ramene à ses pieds ses troupes triomphantes,
Telle est ma lettre, ami.

SILIUS.

Seigneur, c'est tout p

VENTIDIUS.

C'est n'est qu'en prévoyant, qu'on remplit son d

Ventidius ajoute, qu'Antoine est à Ath & qu'il y marche. Il fait passer son arr travers le Théâtre.



SCENE II.

La Scene est à Rome.

AGRIPPA, *arrive d'un côté;* ENOBARBUS *de l'autre.*

AGRIPPA.

Les Triumvirs sont-ils séparés?

ENOBARBUS.

Le Traité est fait avec Pompée, qui vient de partir : les trois autres sont actuellement au Conseil. Octavie pleure, en quittant Rome; César est triste; & Lépide (à ce que dit Ménas) à la jaunisse, depuis le festin de Pompée.

AGRIPPA.

Le caractére de Lépide est bien estimable!

ENOBARBUS.

On ne peut trop le louer. A quel point n'aime-t-il pas César?

AGRIPPA.

Combien ne chérit-il pas Antoine?

ENOBARBUS.

César est à ses yeux le Dieu des hommes.

AGRIPPA.

Antoine est à ses yeux le Dieu de César.

ENOBARBUS.

César, dites-vous? Il n'a point de pareil.

AGRIPPA.

Et votre Antoine est un phénix !

ENOBARBUS.

Doucement : je sens votre ironie. N'allons pas plus loin. Laissons-là votre César

AGRIPPA.

Lépide, je vous jure, les chérit au-delà de toute expression.

ENOBARBUS.

Je sçais qu'il aime Antoine, mais il aime encore plus César... Le cœur, la langue, les signes, l'écriture, la musique, la poësie, ne peuvent sentir, exprimer, nombrer, décrire, chanter, déveloper toute l'étendue de son amitié pour Antoine. Mais quand il s'agit de César, à genoux profane ! à genoux, admirez le prodige !....

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ENOBARBUS.

Il les prône du moins *.... Adieu, je n'en dis pas davantage.

AGRIPPA.

Bon voyage, brave soldat.

---

* They are his Shards, and he their Beetle...
Comment rendre autrement cette expression en François ? Je l'ignore.



SCENE III.

ANTOINE. OCTAVE. LEPIDE. OCTAVIE.

ANTOINE.

SEIGNEUR, de grace, n'allez pas plus loin !

OCTAVE.

Seigneur, je vous confie un dépôt qui m'est aussi cher que moi-même : Usez-en bien si vous m'estimez.

Vous, ma sœur, vivez de maniere à ne point dementir les hautes idées que j'ai conçues de vous : vos vœux seront les miens, & ma tendresse vous en promet l'accomplissement. Regardez-la, cher Antoine, comme une médiatrice entre nous deux ; cherissez-la, comme une épouse digne de vous ; que vos sentimens pour elle soient à jamais le sceau de notre amitié. Songez enfin, que si l'un de nous manque à ce qu'il lui doit, cet hymen nous prépare des maux que nous n'eussions peut-être jamais éprouvés.

ANTOINE.

Cessez, Seigneur, de douter plus long-tems du cœur d'Antoine.

OCTAVE.

N'en parlons donc plus.

ANTOINE.

Veillez à votre gré sur ma conduite : elle ne justifiera jamais vos craintes . . . mais il est tems de partir. Adieu, Seigneur. Puisse le Ciel rendre toujours les cœurs des Romains conformes à vos désirs, & vous conserver ! . . . Partons, Madame.

OCTAVIE.

Adieu, ma chere sœur, adieu. Que tous les élemens te soient propices, & concourent à l'envi à ta conservation ! . . . Adieu.

OCTAVIE.

O cher, & noble frere !

ANTOINE.

L'aimable Printems est dans ses yeux ; & les larmes qu'elle répand font renaître l'amour ! . . . Console-toi, chere Octavie ! . . .

OCTAVIE, *à son frere.*

Seigneur, je vous recommande les intérêts de mon époux ; Et . . .

OCTAVE.

Et quoi encore, ma sœur ?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire tout bas . . . .

ANTOINE.

Ainsi que le duvet du Cigne, que les flots inconstans poussent d'un côté & ramenent de l'autre, sa langue se refuse à son cœur ; & son cœur agité ne peut délier sa langue ! . . .

ENOBARBUS.

Quoi, César pleureroit ?

AGRIPPA.

Il semble qu'une image sombre soit répandue sur son visage.

ENOBARBUS.

Ce seroit un pauvre homme!... *

AGRIPPA.

Pourquoi donc, Enobarbus? J'ai vû gémir Antoine, sur le corps de César. Je l'ai vû pleurer Brutus même, lorsqu'il le trouva mort aux Champs de *Philippes*,

ENOBARBUS.

Ces larmes n'étoient pas volontaires: il étoit sans doute enrhumé dans ce tems-là; & je te conseille de le penser ainsi, jusqu'à ce que tu m'ayes vû pleurer aussi.

OCTAVE.

Oui, ma chere Octavie, vous aurez bientôt de mes nouvelles. L'absence, ni le tems, ne vous effaceront jamais de ma mémoire.

ANTOINE.

Allons, Seigneur, il faut partir.

Ma tendresse pour elle luttera toujours contre la vôtre..., Que le Ciel veille sur vos jours! Adieu.

OCTAVE.

Adieu, soyez heureux!

LEPIDE.

Que le Ciel guide, & dirige vos pas!

OCTAVE, *embrassant Octavie.*

Adieu, ma sœur, adieu!... **

---

* He Were the Worse for that were he a horse; so is he being a man.

Cela n'est guéres susceptible de traduction.

** La Trompette sonne. Ils partent.

CLEOPATRE.

Elle étoit veuve ? .... Entends-tu Charmion ?

LE MESSAGER.

Et je lui crois au moins trente ans.

CLEOPATRE.

Te rappelles-tu les traits de son visage ?... Est-il rond ?

LE MESSAGER.

Jusqu'à l'excès.

CLEOPATRE.

Suivant la régle ordinaire, elle a donc peu d'esprit. Comment sont ses cheveux ?

LE MESSAGER.

Bruns.

CLEOPATRE.

Son front ?

LE MESSAGER.

Très-bas.

CLEOPATRE.

Tiens, prens cet or. Oublies mes premieres vivacités : tu es propre aux affaires. Je prétens t'employer. Prépare-toi à partir tout à l'heure. * Je suis fachée de l'avoir maltraité d'abord .... Eh bien, qu'en dis-tu ? dois-je craindre Octavie ?

CHARMION.

Vous, Madame ?

CLEOPAT

Ce Messager conno
jesté, n'est-il pas

* Le Me

CHARMION.

S'il les connoît, grands Dieux, après vous avoir servi si long-tems? ...

CLEOPATRE.

J'ai encore une question à lui faire ..... Amène-le-moi, lorsque j'écrirai. Je crois que out ira bien.

CHARMION.

Je vous le garantis, Madame.

SCENE V.

La Scene est à Athénes.

ANTOINE. OCTAVIE.

ANTOINE.

NON, ma chere Octavie, vous vous trompez : j'excuserois tout cela, & mille fois plus encore. Mais votre frere rallume la guerre contre Pompée; il a fait son Testament, il l'a rendu public, & ses discours m'ont insulté. Je sçais même, avec quelle froideur il a parlé de moi, lorsque mes actions auroient forcé tout autre à chanter mes louanges : sa haine se manifeste en toute occasion ; & le bien qu'on dit de moi, le désespére.

OCTAVIE.

...ent, gardez-vous de tout croire, ... tout également criminel! Si ... daignez songer à ma situa-

CLEOPATRE:

Elle étoit veuve ? .... Entends-tu Charmion ?

LE MESSAGER.

Et je lui crois au moins trente ans.

CLEOPATRE.

Te rappelles-tu les traits de son visage ?... Est-il rond ?

LE MESSAGER.

Jusqu'à l'excès.

CLEOPATRE.

Suivant la régle ordinaire, elle a donc peu d'esprit. Comment sont ses cheveux ?

LE MESSAGER.

Bruns.

CLEOPATRE.

Son front ?

LE MESSAGER.

Très-bas.

CLEOPATRE.

Tiens, prens cet or. Oublies mes premieres vivacités : tu es propre aux affaires. Je prétens t'employer. Prépare-toi à partir tout à l'heure. * Je suis fachée de l'avoir maltraité d'abord .... Eh bien, qu'en dis-tu ? dois-je craindre Octavie ?

CHARMION.

Vous, Madame ?

CLEOPATRE.

Ce Messager connoît la grandeur de la majesté, n'est-il pas vrai ?

---

* Le Messager sort.

CHARMION,

CHARMION.

S'il les connoît, grands Dieux, après vous avoir servi si long-tems?...

CLEOPATRE.

J'ai encore une question à lui faire..... Améne-le-moi, lorsque j'écrirai. Je crois que tout ira bien.

CHARMION.

Je vous le garantis, Madame.

SCENE V.

La Scene est à Athénes.

ANTOINE. OCTAVIE.

ANTOINE.

NON, ma chere Octavie, vous vous trompez : j'excuserois tout cela, & mille fois plus encore. Mais votre frere rallume la guerre contre Pompée; il a fait son Testament, il l'a rendu public, & ses discours m'ont insulté. Je sçais même, avec quelle froideur il a parlé de moi, lorsque mes actions auroient forcé tout autre à chanter mes louanges : sa haine se manifeste en toute occasion ; & le bien qu'on dit de moi, le désespére.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de tout croire, ou ne croyez pas tout également criminel! Si ce malheur arrivoit, daignez songer à ma situa-

tion ! hélas, pour qui ferois-je des vœux ? ou plutôt pour qui des deux n'en ferois-je pas? Les Dieux pourront-ils m'exaucer, lorsque priant avec ardeur pour mon Epoux, je ne pourrai m'empêcher de les implorer en même tems pour mon frere ?.... Est-il quelque milieu pour moi entre de si terribles extrémités?

ANTOINE.

Chere Octavie, c'est le penchant de votre cœur qui doit régler vos vœux. Songez seulement, que si je perds l'honneur, je n'ai plus rien à perdre, & que je cesse d'être digne de vous. Je consens cependant à ce que vous désirez : Partez, soyez arbitre entre César & moi, tandis que je vais faire des préparatifs de guerre capables de le faire trembler. Je vous laisse maîtresse de vos démarches, & votre tendresse m'assure de votre diligence.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur ! fassent les justes Dieux que je sois aujourd'hui l'instrument de votre réunion ! Puissai-je toujours empêcher que la puissance de l'un ne s'accroisse aux dépens de celle de l'autre ; & que le sang humain ne serve à cimenter le repos du monde. *

---

* ..... Wars t'wixtyon t'wain Would be as if the World Should Cleave, and that Slain men Should solder up the rift.

J'ai crû devoir tourner cette expression singuliérement hyperbolique, en un sentiment conforme au caractére d'Octavie, & à sa situation.

ANTOINE.

Quand l'Auteur de ces maux vous sera enfin mieux connu, je consens que vous le haissiez. L'un de nous deux est surement plus coupable que l'autre, & votre amitié ne sera pas toujours aveugle sur nos défauts.... Mais songez à votre départ. Choisissez votre suite. Ordonnez, commandez, disposez de tout.

SCENE VI.

ENOBARBUS. EROS.

Eros apprend à Enobarbus, qu'Octave a fait arrêter Lepide, sous prétexte que ce dernier entretenoit quelqu'intelligence avec Pompée qui a été défait. Il lui dit ensuite, qu'Antoine l'attend dans le jardin, où il se promène en plaignant le sort de Lepide.

SCENE VII.

La Scene est à Rome.

CESAR. AGRIPPA. MECENAS.

Aprenez, mes amis, tout ce qui vient de se passer à Alexandrie, au mépris de Rome, & de nos loix..... Figurez vous Antoine & Cléopatre, sur un trône d'or élevé dans la

place publique ! *Césarion*, nommé par eux fils de mon Pere, assis à leurs pieds, avec toute la pompe que la molesse & le luxe asiatique sont capables d'inventer ; & Cléopatre proclamée, par son indigne amant, Reine absolue d'Egypte, de Sirie, de Chypre & de Lydie !....

MECENAS.

Quoi, Seigneur, publiquement ?

CESAR.

A la vue de tout un Peuple. Ce n'est pas tout, apprens qu'il a osé nommer ses enfans Rois des Rois ; qu'il a donné la Médie, la Parthie, & l'Arménie, à son fils Alexandre, la Phénicie, la Cilicie à Ptolomée ; & que Cléopatre, sous l'habit de la Déesse *Iris*, présidoit à cette auguste Cérémonie. On prétend même (puis je le croire ?) qu'elle avoit déjà poussé l'impudence au point de donner plusieurs audiences sous cet habillement !

MECENAS.

Ah, Seigneur, que Rome en soit informée ?

AGRIPPA.

Cette insolence ramènera peut-être les esprits trop bien disposés en sa faveur.

CESAR.

Le peuple en est instruit. Il a pourtant reçû les plaintes d'Antoine.

AGRIPPA.

Qui donc accuse-t il ?

CESAR.

Moi : d'avoir vaincu Pompée, & de ne lui avoir point fait part de mes conquêtes, tandis qu'il m'avoit prêté quelques Vaisseaux délabrés ; de la déposition de Lepide ; & de ce que j'arrête ici tous ses revenus.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut au plûtôt lui repondre.

CESAR.

Cela est fait, son Messager est reparti. Je lui mande, que Lépide étoit devenu trop cruel, & que l'abus qu'il faisoit de son autorité m'a forcé de l'en dépouiller. J'accorde à Antoine une partie de mes conquêtes: mais je demande à partager celles qu'il a faites dans l'Arménie, & ailleurs.

MECENAS.

C'est à quoi il ne consentira jamais.

CESAR.

En ce cas je retracte mes offres.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. OCTAVIE, *& sa Suite.*

OCTAVIE.

BONJOUR, Seigneur, bonjour, mon illustre frere!

CESAR.

Ah, chere & triste sœur! te voilà donc répudiée? ... Cet affront étoit-il fait pour toi?

OCTAVIE.

Non, Seigneur; je n'ai point grace aux Dieux, de pareilles plaintes à former.

CESAR.

Quel est donc l'état où je te vois paroître?

& que viens-tu chercher ici ? . . . La sœur de César, l'épouse d'Antoine, auroit eu pour écuyers une armée entiére à sa suite ; les hennissemens des Chevaux eussent annoncé son arrivée longtems avant qu'elle parût ; les arbres, sur la route, au lieu de fruits eussent produit des hommes empressés de jouir de sa vûe ; & la poussiére excitée par le concours de tant de Peuples eût obscurci les Cieux : l'épouse d'Antoine, enfin arriveroit elle ici comme une inconnue ? auroit-elle cherché à éviter les honneurs que nous lui devons ? ou les marques de notre amitié lui seroient-elles indifférentes ? vînt-elle par terre ou par mer, doutoit-elle que son frere ne volât au-devant de ses pas, avec toute la joie & tout l'appareil digne d'une rencontre aussi auguste ?

OCTAVIE.

Seigneur, daignez m'entendre, & n'imputez la médiocrité de mon équipage qu'à ma volonté. J'ai sçu par mon époux, que vous vous prépariez à lui faire la guerre : je n'ai rien désiré que de me rendre promptement auprès de vous. Antoine me l'a permis.

CESAR.

Fort aisément sans doute . . . . Vous le gêniez, ma sœur. Le perfide n'attendoit que votre départ pour vous trahir.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de le croire ?

CESAR.

J'éclaire ses démarches, & je sçais tout. Ou croyez-vous qu'il soit maintenant ?

OCTAVIE.

Seigneur, Antoine eſt dans Athénes.

CESAR.

Non, trop crédule, & trop malheureuſe épouſe : Cléopatre l'enchaîne de nouveau ! c'eſt elle qui diſpoſe de ſa puiſſance, & qui l'engage à ſuſciter contre moi tous les Rois de la terre. Ceux de Libie, de Capadoce, de Paphlagonie, de Thrace, d'Arabie, de Pont, de Judée, de Commagéne, des Médes, & de Lycaonie, ont déja pris les armes, & ſeront bientôt imités par d'autres.

OCTAVIE.

Qu'entens-je, infortunée ? deux mortels me ſont chers, & tous deux ſe haiſſent !

CESAR.

Soyez ici la bien venue, ma ſœur. Vos lettres ont ſuſpendu notre rupture, juſqu'à ce que je fuſſe certain de votre ſort : tâchez de vous conſoler. Laiſſez au Ciel à décider ſur des événemens, dont la prudence humaine ne peut prévoir l'iſſue. N'aigriſſez point vos maux par des pleurs incapables de rien changer aux décrets du deſtin. Je vous revois ici avec plaiſir, & rien ne m'eſt ſi précieux que vous. Vous avez été trompée, les apparences vous ont ſéduite : mais le juſte Ciel arme pour vous venger un frere, & des amis redoutables. Conſolez-vous donc, ma ſœur, & croyez que votre retour me comble de joie.

AGRIPPA.

J'oſe la partager, Madame.

MECENAS.

Il n'eſt point de cœur dans Rome ; qui ne vous aime, & ne vous plaigne, le ſeul An-

toine, insensible à vos vertus, se livre à sa flâme adultére, & remet aux mains d'une femme perdue le pouvoir d'accabler ceux qu'il devroit aimer.

OCTAVIE.

Dieux! seroit-il possible...

CESAR.

Que ne puis-je en douter?... Allons, ma sœur; c'est à vos vertus à étonner l'Univers: vous m'en serez encore plus chere.

SCENE IX.

La Scene représente le Promontoire d'Actium.

CLEOPATRE. ENOBARBUS.

CLEOPATRE.

Tu me trouveras toujours en ton chemin; n'en doutes pas.

ENOBARBUS.

Et pourquoi donc, Madame?

CLEOPATRE.

Tu as prédit, que ma présence rendroit cette guerre malheureuse; & tu t'es opposé à ce que je suivisse Antoine.

ENOBARBUS.

Ai-je eu tort?

CLEOPATRE;

CLEOPATRE.

est-ce pas à moi qu'Octave a déclaré la
e ? pourquoi donc n'y serois-je pas en
nne ?

ENOBARBUS.

. . . . Votre présence ici ne peut que nuire
toine. Ce que vous prendrez sur son cœur,
tête, & sur son tems, devroit mainte-
être épargné, si vous aimiez sa gloire.
n'est déja que trop attaquée dans Rome,
hotin votre Eunuque, & vos femmes,
it pour les moteurs de cette guerre

CLEOPATRE.

risse Rome, & tous les calomniateurs!
Etats sont chargés d'une partie des frais
guerre, j'en suis Souveraine, & quoique
ie, je prétens remplir les devoirs d'un
. . . songe donc à te taire.

: supprime ici une premiere réponse d'Enobar-
dont la grossiereté n'est pas susceptible d'adou-
:ut.



SCENE X.

ANTOINE. CANIDIUS. CLEOPATRE. ENOBARBUS. *Suite*.

ANTOINE.

NON, Canidius, je ne puis concevoir qu'une Armée qui étoit à *Tarente*, & à *Brundusium*, ait sitôt traversé la mer Ionique, & soit arrivée à *Toryne*. Cette diligence me paroît incroyable .... Vous en avez sans doute oui parler, Madame?

CLEOPATRE.

La diligence n'étonne jamais que les paresseux.

ANTOINE.

Excellente repartie, & digne d'un Héros qui auroit à réveiller des ames indolentes! ... Eh bien, Canidius, c'est sur mer que nous combattrons?

CLEOPATRE.

Sans doute.

CANIDIUS.

Et pourquoi sur mer, Seigneur?

ANTOINE.

C'est ainsi que César m'a défié.

ENOBARBUS.

A quoi donc ce défi vous engage-t-il? Ne

lui avez-vous pas proposé auparavant un combat singulier ?

CANIDIUS.

Ne lui aviez-vous pas offert le champ de bataille à Pharsale, où César vainquit Pompée : il a rejetté vos propositions : que ne faites vous de même ?

ENOBARBUS.

Vos Vaisseaux sont mal équipés ; vos matelots sont lourds, peu faits à la mer, ou levés à la hâte. Ceux de César ont souvent combattu Pompée, & se sont aguerris ; ses vaisseaux sont légers, les vôtres sont pesants. Pourquoi donc, étant bien préparé à l'attaquer sur terre, préférez-vous aujourd'hui le combat naval ?

ANTOINE.

Je le veux.

ENOBARBUS.

Ah, Seigneur, songez donc que vous vous privez par là de l'espoir légitime que votre expérience dans la guerre, jointe à votre valeur, pouvoit faire naître dans l'ame de vos soldats ; que vous allez les indisposer contre vous ; & que César ne redoute rien tant que votre brave infanterie. Pouriez-vous démentir votre renommée, en renonçant ainsi à vos propres lumieres ? en quittant la voie la plus sûre, pour en choisir une autre que le hasard peut vous rendre funeste ?

ANTOINE.

Je combattrai sur mer.

CLEOPATRE.

Mes soixante Vaisseaux, valent bien ceux de César.

ANTOINE.

Il faut brûler le surplus de ma flotte, pour renforcer l'équipage de ceux-là, & attaquer Octave s'il ose approcher du Promontoire d'*Actium*. Au cas que ce projet manque, nous aurons notre revanche par terre .... * que veux-tu ?

LE MESSAGER.

Seigneur, la nouvelle est vraie ; César a pris *Toryne*.

ANTOINE.

César n'y peut être en personne, cela est impossible : cet Acte de vigueur me surprendroit... Canidius ? va commander, par terre, mes dix-neuf legions, & mes douze mille chevaux .... Allons nous embarquer. Hâtons-nous, belle *Thétis* * .... Mais, que veut ce Soldat ?

UN SOLDAT.

O noble Empereur ! garde-toi de combattre par mer : ne confies pas ta fortune à des planches pouries ? n'as-tu plus de confiance dans cette épée ? ces blessures te sont-elles inconnues ? laisse, laisse, nager les Egyptiens, & les Phéniciens : les Romains sont faits pour combattre & vaincre de pied ferme.

ANTOINE.

Partons, partons....

---

* Un Messager paroît.

* A Cleopatre.



SCENE XI.

CANIDIUS. LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

PAR *Hercule*, je crois pourtant n'avoir pas tort ?

CANIDIUS.

Tu parles en ſoldat : mais on ne connoît plus ici ce langage. Notre général obeit lui-même : c'eſt une femme, ami, qui nous commande.

LE SOLDAT.

C'eſt vous qui commandez à terre ?

CANIDIUS.

Oui. Marcus Octavius, Marcus Juſteius, Publicola, & Cœlius, ſont pour la mer... ne trouves-tu pas la diligence de Céſar étonnante ?

LE SOLDAT.

Tandis qu'il étoit encore dans Rome, ſes ſoldats en partoient avec une vîteſſe capable de mettre tous les eſpions en défaut.

CANIDIUS.

Sais-tu qui eſt ſon Lieutenant ?

LE SOLDAT.

On l'appele *Taurus*.

CANIDIUS.

Oh, je le connois.

UN MESSAGER.

Le Général demande Canidius ?

CANIDIUS.

Chaque minute, chaque instant amène maintenant du nouveau.

SCENE XII.

CÉSAR paroît à la tête de son Armée avec Taurus.

CESAR.

TAURUS?

TAURUS.

Seigneur.

CESAR.

N'agissez point par terre. Ne provoquez point l'ennemi, contenez vos soldats, jusqu'à ce que le combat Naval soit décidé.... Songez que notre sort dépend de l'exécution de mes Ordres.



SCENE XIII.

ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE.

PLAÇONS mes escadrons de ce côté de la montagne, vis-à-vis l'armée de César. Nous découvrirons, de là, le nombre de ses vaisseaux, & nous agirons en conséquence.

SCENE XIV.

Canidius traverse le Théâtre d'un côté avec son armée, & Taurus de l'autre. Dès qu'ils sont passés, on entend le bruit d'un Combat naval.

ENOBARBUS, *paroît.*

QUELLE horreur! quelle perfidie! ... je ne puis en voir davantage. Le lâche *Antonias*, l'indigne Amiral Egyptien, vient de tourner ses voiles, & fuit avec toute sa flotte! ....
Ai-je pû soutenir cette vûe? ...

SCARUS, *entre.*

Dieux & Déesses! troupe immortelle! ....

ENOBARBUS.

Qui cause ton transport ?

SCARUS.

L'univers est perdu pour Antoine ! plus de Royaumes, plus de Provinces ; cet instant nous ravit tout ! & l'aveuglement seul....

ENOBARBUS.

Arrête donc ? ... comment. ..-

SCARUS.

Tout est desesperé ! .... Au milieu du combat, lorsque l'avantage est égal de part & d'autre, que la fortune semble même vouloir pancher de notre côté, l'infâme Egyptienne (que le Ciel confonde !) fait hausser les voiles, prend la fuite, & cingle en haute mer

ENOBARBUS.

Hélas, mes yeux ont vû cet affreux spectacle.

SCARUS.

A peine Antoine, triste victime de cette Enchanteresse, s'apperçoit-il de son départ, que perdant à la fois tout sentiment d'honneur & de gloire, il quitte le combat & la suit à force de rames ! .... Jamais, ami, jamais nos yeux ne virent une action si basse & si honteuse : jamais l'expérience, la bravoure & l'honneur, ne se sont démentis à ce point !

ENOBARBUS.

Hélas ! ....

CANIDIUS.

Ainsi, tout est perdu sur mer. Si notre Général s'étoit souvenu de ce qu'il fut jadis, sans doute nous serions vainqueurs : mais l'exemple qu'il nous a donné, en fuyant, le deshonore plus que nous.

ENOBARBUS.

Quoi, vous fuyez aussi ? .... Ç'en est assez, adieu. ....

CANIDIUS.

Ils fuyent vers le *Peloponnése*.

SCARUS.

Ils le peuvent aisément. C'est donc là que j'attendrai l'évenement de tout ceci.

CANIDIUS.

Pour moi je vais me rendre à César, avec mes legions, & ma Cavalerie. Déja six Rois m'en ont donné l'exemple.

ENOBARBUS.

Et moi, malgré de noirs présentimens, je suivrai jusqu'au bout la fortune expirante d'Antoine.

SCENE XV.

ANTOINE. EROS.

Suite écartée.

ANTOINE.

PRENS garde, écoute, Eros ! la terre honteuse de me porter encore, frémit, & se dérobe dessous mes pas ! ... Interdit, isolé dans ce vaste Univers, tout maintenant y semble étranger pour moi ! ... Approchez, mes amis ? Il me reste un Vaisseau chargé d'or : je vous

le donne, partagez-le entre vous. Adieu, fuyez trouver César.

TOUS ENSEMBLE.

Nous ne fuirons jamais.

ANTOINE.

N'ai-je pas fui moi-même ? ne l'avez-vous pas appris de moi ? ah, partez, mes amis ! la nouvelle carriere que je prétens courir, n'exige plus votre présence ... Partez, dis-je ? mes trésors sont dans le port : allez vous en emparer ... Malheureux que je suis ! j'ai tout perdu, j'ai tout quitté, j'ai fui enfin ! pour qui ? pour un objet auquel je rougis même de penser ! l'imprudence a commencé ma perte; ma lâcheté l'a consommée. .. Sortez donc, mes amis : allez-vous soumettre au Vainqueur. Il me reste peut-être quelque crédit dans sa Cour, je ne veux l'employer, que pour vous ménager sa bienveillance. De grace, cachez-moi vos pleurs, & ne repliquez plus : ce parti est le seul que mon désespoir vous laisse. Qui peut s'abandonner soi-même, doit être abandonné de tous. Laissez-moi dis-je, ne seroit-ce que pour un instant ; je vous en prie !... Je vous en prie ? oui, oui, sans doute : n'ai-je pas perdu le droit de vous commander ? ... Vous me reverrez bientôt... *

---

* Il s'assied.



SCENE XVI.

ANTOINE. CLEOPATRE, *Soutenue par Charmion & Iras.*

TOUT le commencement de cette Scene consiste en Jeu de Théâtre. Cléopatre mourante, ou feignant de l'être, n'ose aborder Antoine abîmé dans la douleur. Elle n'ose céder aux instances d'Eros & de Charmion, qui la pressent de consoler Antoine, & de s'asseoir à côté de lui. Antoine absorbé dans ses réflexions, laisse échaper des mots entrecoupés, qui expriment son désespoir & sa honte. Cleopatre s'assied à quelques pas de lui, & tombe évanouie.

ANTOINE, *continue.*

Oui, Seigneur, je l'atteste : son épée, à la bataille de *Philippes*, n'a pas plus servi dans sa main, que dans celle d'un Comédien, tandis que la mienne frappoit le vieil & redoutable Cassius.... Que faisoit-il encor ? tandis que mes exploits désespéroient Brutus ? le lâche voltigeoit par tout, ainsi qu'un Aide de camp novice dans le métier de la guerre. Cependant juste Ciel !... Mais n'importe....

CLEOPATRE.

Hélas, secourez-moi !...

ERAS, *à Antoine.*

Ah, Seigneur, ayez pitié de la Reine.

IRAS, *à Cléopatre.*

Approchez-vous, Madame, parlez-lui. Son ame est accablée de douleur, & de confusion.

CLEOPATRE.

Allons donc. . . . Soutenez - moi. . . . Ah Dieux !

EROS.

Seigneur, levez la tête; la Reine approche: la mort est dans ses yeux : vous seul pouvez la rappeller à la vie.

ANTOINE.

J'ai fait gémir l'honneur . . . . J'ai fui ? Ciel quel opprobre !

EROS.

Seigneur, la Reine. . . .

ANTOINE.

Fatal Egypte ! à quoi m'as-tu réduit ? Je te crains même comme témoin de ma honte ; & mes regards n'envisagent plus rien, que ce que j'ai perdu !

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur, pardonnez ma foiblesse ! pouvois je croire que ma fuite eût occasionné la vôtre ?

ANTOINE.

Eh, doutois-tu que mon cœur ne fût attaché au rien ? pouvois-tu croire, que le mouvement qui entraînoit l'un n'eût pas entraîné l'autre ? ignorois-tu l'empire suprême que tu t'étois acquis sur moi ? ne sçavois-tu pas, que le Ciel même m'auroit envain empêché de te suivre ?

CLEOPATRE.

Pardon ! pardon, cher Antoine.

ANTOINE.

Quel est-il maintenant cet Antoine ? soumis à la puissance d'un enfant, d'un ennemi qu'il méprisoit; forcé de l'amuser par des négociations deshonorantes, quel personnage, quel

ıumiliant pour qui parloit en maître à la
: de ce vaste Univers !... Encor un coup,
is-tu combien j'étois ton esclave ! &
coup d'œil de ta part, donnoit la force,
toit à mon bras ?

CLEOPATRE.

me refuse pas le pardon que j'im-
....

ANTOINE.

: vois je, tu pleures ! ah ç'en est trop:
: que j'ai perdu vaut-il une seule de tes
! ... Tu daignes m'embrasser ? tout est
, je ne regrette rien .... Viens mon
.. J'ai député quelqu'un vers César. Est-
etour ? ... Je me sens appésanti. Allons
un coup, en attendant le repas.

ıne ! cherche ailleurs un mortel qui te craigne
tes coups sont affreux, & plus je te dédaigne.



SCENE XVII.

La Scene représente le Camp de César.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. THYREUS. *Suite.*

CESAR.

Qu'on fasse entrer l'Envoyé d'Antoine. Est-il connu de vous?

DOLABELLA.

C'est un Rhéteur. Jugez par l'Ambassadeur, de l'etat des affaires d'un Souverain qui n'a guéres voyoit tant de Rois empressés à porter ses ordres? . . . Mais le voilà.

CESAR, *à l'Envoyé.*

Approche, & parle.

L'ENVOYÉ.

Tel que je suis, tu vois l'Ambassadeur d'Antoine: les circonstances rendent quelquefois necessaires ceux que l'on prévoyoit les moins pouvoir nous être utiles.

CESAR.

A la bonne heure; remplis ta commission.

L'ENVOYÉ.

En te saluant, comme Arbitre de sa destinée, Antoine te demande qu'il lui soit permis de finir ses jours en Egypte; & si cette propo-

tion te déplaît, il se borne à vivre dans Athées en homme de condition privée: voilà toute a requête. Quand à Cléopatre, elle me charge e te reconnoitre pour son Souverain; & de 'assurer de son obéissance, en te suppliant de ui laisser l'héritage de ses Peres.

CESAR.

Dis à Antoine, que je n'ai rien à lui répondre. Quand à la Reine, assure-la de ma bienveillance, pourvû qu'elle chasse de ses Etats tous ceux dont la conduite peut m'être suspecte. A ces conditions, César sera toujours prêt à l'entendre.

L'ENVOYÉ.

Que la fortune soit toujours sur tes pas!

CESAR.

Qu'on le guide, à travers l'Armée * .... Thyréus, il est tems d'éprouver ton éloquence. Pars pour Alexandrie; il faut me gagner Cléopatre & me la détacher d'Antoine. Ecoute les propositions de cette Reine, consens à tout, promets tout en mon nom; ajoute même encor à ses demandes. Si l'abondance & la prospérité trouvent peu de femmes inébranlables, le besoin & l'adversité n'en trouverent jamais de fermes. C'est ici, Thyréus, que ton art doit triompher; & ma reconnoissance n'aura d'autres bornes que celles de tes désirs

THYREUS.

Seigneur, je vais vous obéir

---

* L'Envoyé sort.

CESAR.

Surtout observe Antoine dans son malheur; examine ses actions, étudie ses mouvemens, pénétre & lis s'il se peut dans son ame : vois en un mot ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir.

SCENE XVIII.

La Scene est à Alexandrie.

CLEOPATRE. ENOBARBUS. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

AH cher Enobarbus, que faut-il faire ?

ENOBARBUS.

Penser, & mourir.

CLEOPATRE.

Eh quoi, sommes-nous assez coupables pour être indignes de vivre ?

ENOBARBUS.

Non pas vous, mais Antoine, & tous ceux qui comme lui soumettent leur raison à leurs caprices. Vous avez fui, j'en conviens : l'image affreuse de la guerre, qui en effraye tant d'autres, vous a trouvé timide ; mais devoit-il vous imiter ? son amour devoit-il seulement balancer son devoir, lorsqu'une gloire immortelle, & la moitié du monde en étoient le prix ? devoit-il

voit-il abandonner son Armée, pour sui-
e. . . .

CLEOPATRE.

Arrête, je l'aperçois.

SCENE XIX.

es mêmes Acteurs. ANTOINE *& son Envoyé.*

ANTOINE.

VOILA donc sa reponse ?

L'ENVOYÉ.

Oui, Seigneur !

ANTOINE.

Ainsi la Reine aura sa grace, en me satisfiant ?

L'ENVOYÉ.

C'est-ce qu'il fait entendre.

ANTOINE.

Hâtez-vous donc, Madame. Envoyez ma tête à César, achetez sa faveur à ce prix : l'Empire de l'Orient vous est assuré.

CLEOPATRE.

Votre tête ? ah Seigneur ! . . .

ANTOINE.

Un jeune Conquérant a des droits sur tous s cœurs, & l'univers qui s'intéresse à ses ploits augure toujours bien de sa grandeur ture : c'est un compliment que vous lui de-

vez, Madame ?... Peu importe que sa monnoie soit frappée au coin d'un lâche; que ses vaisseaux & ses legions soient commandés par des généraux à qui il doit toute sa gloire: il est heureux, & c'est assez.... Quoiqu'il en soit, & malgré la différence qu'on peut trouver entre lui & moi, j'ose pourtant encor le defier en combat singulier. Venez, Madame, il aura bientôt mon Cartel. *

ENOBARBUS, *à part.*

Le beau projet! César puissant, César vainqueur renonçera à tous ses avantages, pour paroitre sur le Pré, vis-à-vis un Spadassin!.... Ceci me prouve bien, que les idées des hommes sont conformes à leur fortune, & que leurs sentimens intérieurs sont toujours dépendans des choses exterieures & accidentelles. Si tu révois, Antoine, je pourrois te le pardonner?... O César! tu es aussi vainqueur de sa raison

UN DOMESTIQUE.

Voici un Messager de César.

CLEOPATRE.

Quoi, avec si peu d'égards?.... Oh, mes femmes! c'est ainsi qu'on méprise la rose épanouie, dont on avoit chéri le bouton!.... qu'il entre.

ENOBARBUS, *à part.*

Mes scrupules commencent à se dissiper: quiconque s'entête à demeurer fidéle à un insensé, est encore plus insensé que lui... Cependant,

* Il sort.

celui dont la chûte d'un maître n'ébranle point le zele, n'est-il pas plus grand encor que le vainqueur de ce maître même ? le nom de l'un sera-t-il moins célébre que celui de l'autre.

SCENE XX.

Les mêmes Acteurs. THYREUS.

CLEOPATRE.

QUE veut César ?

THYREUS.

Vous l'apprendrez, en particulier

CLEOPATRE.

Point de secret ici : parle hardiment.

THYREUS.

Je les crois pourtant amis d'Antoine....

ENOBARBUS.

S'il en a aussi peu que César en a beaucoup, nous ne lui sommes pas fort utiles. Mais si César veut qu'Antoine soit le sien, nous le serons tous de César.

THYREUS.

Grande Reine ! César vous prie d'abord, de moins songer à votre situation présente, qu'à la sienne, & à ce qu'il peut faire pour vous.

CLEOPATRE.

Poursuivez... C'est penser noblement....

THYREUS.

Il sçait que l'amour, bien moins que la

crainte, a formé les nœuds qui vous attachent à Antoine.

CLEOPATRE, *à part.*

Qu'entens-je ?....

THYREUS.

Ainsi ce Héros vous trouve moins à blâmer, qu'à plaindre ; on n'a point à rougir d'un engagement forcé.

CLEOPATRE.

César comme les Dieux, lit dans les ames !... Non, Seigneur, Cléopatre n'a cedé qu'à la nécessité.

ENOBARBUS, *à part.*

Voilà du nouveau pour moi !... faisons-en part à Antoine, & sçachons-en la vérité. *

THYREUS.

N'aurai-je rien, Madame, à demander de votre part à un vainqueur qui préviendroit vos vœux, s'il étoit assez heureux pour les connoître ? les siens seroient comblés, si l'illustre Cléopatre vouloit disposer d'un Empire qu'il met à ses pieds ! mais qu'elle seroit sa joie, si j'avois à lui dire de votre part, que vous abandonnez Antoine ? & que, soumise au Conquerant du monde, vous méprisez désormais tout autre appui que le sien ?

CLEOPATRE.

Votre nom ?

THYREUS.

Thyreus.

CLEOPATRE.

Gracieux Messager !.... dites à votre maî-

---

* Il sort.

:re, que c'est à lui que je rends cet hommage * en attendant que je porte mon Diadême aux pieds de son trône, & qu'il daigne prononcer sur le sort de l'Egypte.

THYREUS.

C'est le parti le plus prudent, & le plus noble. Quand la sagesse & la fortune sont en concurrence, & que la premiere sçait connoître ses forces, l'evenement n'est point douteux... Daignez donc, dès-à-présent, recevoir l'hommage que je vous dois.

CLEOPATRE, *lui donnant sa main à baiser.*

Tenez... le pere de votre César a souvent medité des conquêtes en baisant cette main!

SCENE XXI.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE. ENOBARBUS.

ANTOINE.

Des faveurs? ... O Ciel, prête-moi ton tonnerre!... qui es-tu, malheureux?

THYREUS.

Celui qui exécute les ordres du plus grand des humains, & du plus digne d'être obéi.

---

* Elle lui baise la main.

ANTOINE.

Viens approche ... & toi vautour insatiable !* Je jure par le Ciel & par les enfers, que tu connoîtras enfin ce que peut Antoine ! cet Antoine dont la voix, plus que celle des Dieux faisoit tomber tous les Rois de la terre !... Quoi tu ne frémis point ? Ne suis-je plus Antoine ? qu'on arrache d'ici ce miserable... qu'il soit fustigé.

ENOBARBUS, *à part.*

Le Lionceau est moins redoutable, qu'un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Dieux immortels ! Fût-il le plus puissant des Tributaires de César, il suffiroit que je l'eusse trouvé baisant la main de cette.... (O Ciel ! comment puis-je à présent la nommer ?) Qu'il soit fustigé, dis-je ? qu'on l'ôte de mes yeux.

THYREUS.

Ah, Marc-d'Antoine !...

ANTOINE.

Qu'on l'entraîne, & qu'il soit ramené dès qu'il sera puni : j'ai un message à lui donner pour son César.... N'étois-tu pas assez decriée lorsque j'ai eu le malheur de te connoître ? Ah Dieux !... devois-je sacrifier mon repos, ma gloire, & la plus tendre des épouses, à une femme telle que toi ?

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur !

ANTOINE.

Tu nâquis coquette, & tu le fus toujours...

---

* A Cléopatre.

Malheur ! malheur à ceux dont les vices augmentent avec l'âge : familiarisés avec leurs foiblesses, ils cessent de les apercevoir ; & leur cœur endurci, par l'habitude du crime, rit des maux dont les autres gémissent.

CLEOPATRE.

O Dieux, qu'elles fureurs ! ...

ANTOINE.

N'as-tu pas aimé César? N'as-tu pas aimé Pompée, & tant d'autres que la renommée met au rang de tes favoris ? Tu connois la vertu : mais la cultivas-tu jamais ?

CLEOPATRE.

Hélas qu'ai-je donc fait ?

ANTOINE.

Un misérable, un esclave jouit à mes yeux de cette main, que les maîtres du monde ne baisoient jamais qu'avec transport ! ... Je vois trop tard ce que tu es, & ce que je suis * .... Eh bien est-il puni?

UN GARDE, *ramenant Thyréus.*

Oui, Seigneur.

ANTOINE, *à Thyréus.*

Si ton pere vit encore, il sera peut-être fâché d'avoir un fils de trop. Va, les Lauriers que tu viens de cueillir te rendent digne d'accompagner César à son triomphe ; & sur-tout n'oublie jamais le prix des faveurs de Cléopatre... Retourne à ton César : rends-lui compte de la reception que je t'ai faite, dis-lui, qu'il

---

* J'ai déja dit que j'adoucis, que je retranche même bien des figures qui ne seroient point supportables dans notre langue.

eſt enfin parvenu au point de m'irriter, depuis que ſon orgueil oublie ce que je fus, pour ne ſonger qu'à ce que je ſuis. Ajoute, que le malheur ſeul me rend ſi ſenſible ; & que je le mépriſerois encor, ſi j'étois moins infortuné. Si cette vérité l'offenſe, ſi le traitement que je t'ai fait l'inſulte, dis-lui que mon affranchi *Hipparque* eſt dans ſon camp, & que je l'abandonne à ſa vengeance. Ce ſera une conſolation pour toi. Adieu, va lui montrer tes plaies. *

CLEOPATRE.

Eh, bien votre fureur eſt-elle appaiſée ?

ANTOINE.

Ah, tout eſt contre moi : l'amour même me trahit ; ma chûte eſt prochaine !

CLEOPATRE.

C'eſt à moi de la retarder.

ANTOINE.

Tu pourras donc te réſoudre à flatter les vœux d'un enfant ?

CLEOPATRE.

Ciel ! Antoine me connoît-il ?

ANTOINE.

Je te connois pour une ingrate.

CLEOPATRE.

Moi, Seigneur ? S'il en eſt ainſi, que le Ciel me foudroye ! qu'il frappe auſſi mon cher Céſarion ! & que le *Nil* franchiſſant ſes barrieres, engloutiſſe à la fois l'Egypte, & ma mémoire !

---

* Thyréus ſort.

ANTOINE,

ANTOINE.

C'en est assez : j'attends César à Alexandrie ; c'est le terme de sa fortune, ou de la mienne. Nos forces terrestres n'ont point encore plié & plusieurs de nos vaisseaux sont en bon état. O mon courage ! qu'étois - tu devenu ? . . . Madame, si vous revoyez Antoine dans vos bras, vous le reverrez sanglant. C'est à mon épée à achever mon histoire : j'espere encor en elle.

CLEOPATRE.

Je reconnois Antoine. . .

ANTOINE.

Je vais joindre l'art à la force, & la ruse à la bravoure. Dans des tems plus heureux Antoine ne sçavoit que vaincre, & pardonner : périsse maintenant quiconque osera lui résister ! . . . . Allons, puisque cette nuit nous reste encore, passons-là dans la joie. Qu'on appelle tous mes Officiers ; que les plaisirs renaissent, & que l'Aurore seule ait droit de les interrompre.

CLEOPATRE.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance : je croyois le passer dans les pleurs ; mais puisque je trouve mon Antoine, il retrouvera sa Cléopatre. . . Qu'on mande tous les Officiers ?

ANTOINE.

Oui, je veux d'abord leur donner mes ordres, nous nous réjouirons ensuite . . . O mort ! tu chériras Antoine : son bras te prépare plus d'une illustre victime. *

* Ils sortent.

ENOBARBUS, *seul.*

Quels éclats. Le vrai courage ne tient jamais de la fureur; & c'est craindre tout bas, que de menacer si haut. Le cœur d'Antoine ne gagne maintenant qu'aux dépens de sa tête: ce n'est plus la raison qui dirige sa valeur... Il faut quitter un pareil Général.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Camp de César.

CESAR, AGRIPPA, MECENAS *à la tête de l'Armée.*

CESAR, *lisant une lettre.*

Il me traite d'enfant; il me menace, comme s'il avoit eu le pouvoir de me chasser d'Egypte; il m'outrage dans la personne de mon envoyé; il m'offre enfin un combat singulier?.. . Ah quand je voudrai quitter la vie, apprens que j'ai plus d'une voie à mourir; qu'il ne t'en reste qu'une, & que je ris de ta bravade!

MECENAS.

ar n'ignore pas, sans doute, qu'un grand e qui laisse éclater son désespoir, n'est n de sa fin. Profitez de son embarras; n'ait point de relâche : le sang froid l'a- ane; il est perdu.

CESAR.

noncez à nos vieux guerriers, que le So- laireta demain notre triomphe. Les dé- :s de l'armée d'Antoine suffiront pour le ttre ... Chargez-vous de ce soin; & que e se sente de notre abondance. Pauvre ne!...

---

a Scene est à Alexandrie.

TOINE. CLEOPATRE. NOBARBUS. CHAR- ION. IRAS. ALEXAS, *autres Officiers.*

ANTOINE.

SAR refuse donc le combat que je lui

ENOBARBUS.

, Seigneur, sans doute.

ANTOINE.

rquoi, sans doute,

ENOBARBUS.

Parce qu'étant vingt fois plus puissant & plus fortuné que vous, il croiroit risquer vingt contre un.

ANTOINE.

Eh bien, je l'attaque demain par mer, & par terre. Ma gloire expirante ne peut revivre que dans le sang!... Qu'on appelle mes domestiques.. * Mes amis, traitez-nous bien ce soir... Toi, donne-moi la main : j'ai toujours été content de ton zéle, tu m'as aussi servi fidélement, ainsi que toi, ainsi que lui. Vous avez eu des Rois pour compagnons, & je vous aime tous.

CLEOPATRE.

A quoi tend tout ceci ?

ENOBARBUS.

C'est une de ces fantaisies sinistres ; que la douleur inspire quelquefois.

ANTOINE.

Je t'estime aussi, toi... ** Puissai-je vous rendre un jour autant de services que j'en ai reçus de vous !

TOUS ENSEMBLE.

Ah, Seigneur !...

ANTOINE.

Fort bien, mes amis... Ne me négligez pas ce soir : oubliez que je suis malheureux, & traitez-nous comme si l'Empire du monde étoit encore à moi.

CLEOPATRE.

Quel est donc son dessein ?

---

* Aux Domestiques qui paroissent.

** A un autre Domestique.

ENOBARBUS.

De faire pleurer ses gens apparemment.

ANTOINE.

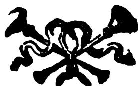
Je me recommande à vos soins. Ce sont peut-être les derniers que vous me rendrez; peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous que mon ombre. Recevez donc mes adieux, mes amis, puisqu'il peut arriver que vous ayez demain un autre maitre. Je ne vous chasse point, vous me servirez jusqu'à la mort: ainsi consolez-vous. Servez-moi encore ce soir; il ne s'agit que de deux heures: les Dieux vous en recompenseront.

ENOBARBUS.

A quoi pensez-vous, Seigneur? pourquoi les affliger ainsi?... Regardez comme ils pleurent, & comme je pleure moi-même! Voulez-vous nous transformer en femmes?

ANTOINE.

Hélas! ce n'étoit pas mon intention. Ces larmes me sont pourtant cheres... Cessez, mes amis: vous me croyez trop à plaindre; je ne prétendois que vous consoler, en vous invitant à passer cette nuit dans les plaisirs. Reprenez donc courage: j'espére bien de la journée de demain, & j'en attens plutôt la victoire, qu'une mort glorieuse... Allons nous mettre à table; chassons toute idée noire, & ne songeons qu'à vivre.



SCENE III.

La Scene représente un Corps de Garde, devant le palais d'Alexandrie.

On pose des sentinelles aux environs du Palais. Ces Soldats s'entretiennent entre eux de la Bataille qu'on doit donner le lendemain. On entend une symphonie guerriére, qui part de dessous le Théâtre. Les Soldats étonnés de ce prodige l'interprétent diversement. L'un d'eux dit, *que c'est Hercule qui abandonne Antoine, qu'il avoit aimé jusqu'alors*

SCENE IV.

La Scene représente le Palais de Cléopatre.

ANTOINE, CLEOPATRE, *Suite.*

ANTOINE.

Eros, donne-moi mon armure ? . . . Eros ? . . .

CLEOPATRE.

Dormez encor un peu.

ANTOINE.

Non ma chere... Vîte Eros, apporte mes armes?... Ah, te voilà. Allons dépêche: si la fortune m'est contraire aujourd'hui, c'est qu'elle sçait que je la brave.

CLEOPATRE.

Attens, Eros, je veux t'aider: je veux être aussi l'Ecuyer d'Antoine.... à quoi sert cette piéce?... Ah laissé, laisse je le vois... Non tu te trompes; attens, c'est là.... Oui c'est ainsi.

ANTOINE.

Voilà qui est bien... Qu'en dis-tu, cher Enobarbus?... Ne vas-tu point t'armer aussi?

ENOBARBUS.

J'y vais dans le moment.

CLEOPATRE.

Cette boucle n'est-elle pas bien attachée?

ANTOINE.

Tout au mieux! celui qui voudra la détacher, avant qu'il m'en prenne envie, affrontera une terrible tempête!... Que tu es maladroit Eros? ma Reine en sçait déja plus que toi! hâte-toi donc.... Ah chere ame, si tu pouvois être aujourd'hui témoin de mes exploits, si tu pouvois en juger, tu verrois un bon ouvrier.

Un Soldat entre, tout armé.

ANTOINE, *continue.*

Bonjour, ami: tu m'as l'air d'un Soldat au fait de son métier. Tu sçais que je l'aime; & tu vois que je m'y prépare de bon cœur?

LE SOLDAT.

Tu en trouveras plus de mille qui ont de-

vancé l'aurore, & qui l'attendent au Port. *

UN OFFICIER, *entre, avec des Soldats.*

La journée sera belle. Bon jour, Seigneur?

TOUS ENSEMBLE.

Bon jour, noble Général.

ANTOINE.

Bon jour, enfans! ... La matinée, ainsi qu'un jeune homme, dont le génie promet quelque chose, commence fort bien ... Allons, allons ... Donnez-moi cela? ... Par ici ... Bon. Adieu, Madame: en attendant mon sort, recevez toujours ce baiser d'un guerrier. Vous connoissez son cœur: la circonstance ne lui en permet pas davantage. Maintenant je suis tout à la gloire! ... Vous qui brûlez de combattre, venez, suivez mes pas, Courons à la victoire .... Adieu, Madame....

CHARMION.

Madame, passe-t-elle dans son appartement?

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion! ... J'augure bien de son ardeur. Plût au Ciel que César eût accepté le combat singulier! mon Antoine .... Hélas! ... Sortons.

* On entend le son des trompettes.



SCENE V.

Antoine traverse le Théâtre, au son des trompettes, accompagné d'Eros.
UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

QUE le Ciel rende ce jour fortuné, pour Antoine !

ANTOINE.

Ami si j'avois suivi le conseil que tu me donnas à *Actium*, nous n'aurions peut-être pas à combattre aujourd'hui

EROS.

Tous ces Rois, maintenant revoltés contre vous, seroient restés fidéles; & vous n'auriez pas perdu le brave Officier qui vient de vous quitter.

ANTOINE.

Quel est cet Officier?

EROS.

Celui que vous chérissiez le plus : Enobarbus enfin.

ANTOINE.

Que dis-tu ?

EROS.

Seigneur, il est allé joindre César.

LE SOLDAT.

Il n'a rien emporté. Ses coffres, son argent; tout est ici.

ANTOINE.

Tu crois qu'il m'abandonne ?

LE SOLDAT.

Seigneur, j'en suis certain.

ANTOINE.

Vôle Eros. Que son trésor, & tout ce qu'il laisse ici lui soit renvoyé; qu'on n'en retienne rien: je t'en charge. Ecris-lui de ma part; fais-lui mes adieux; remercie-le des services qu'il m'a rendus: je souscrirai la lettre. Dis-lui sur-tout, que je souhaite ardemment qu'il n'ait jamais de raisons plus fortes pour changer de Maître... Hélas, ma mauvaise fortune vient de corrompre la probité même!... Marche, Eros.

SCENE VI.

La Scène représente le Camp de César.

CESAR, AGRIPPA, DOLABELLA, ENOBARBUS.

CESAR.

AGRIPPA, marchez en avant; engagez le combat. Recommandez, qu'on épargne Antoine. Je veux l'avoir vivant.... L'instant approche où l'aimable Paix doit régner sur tout l'Univers....

UN MESSAGER.
Seigneur, Antoine approche
CESAR.
Agrippa, partez; chargez d'abord. Mettez en avant tous les déserteurs de l'Armée d'Antoine, pour qu'il épuise son premier feu sur lui-même.

SCENE VII.

ENOBARBUS *seul.*

ALEXAS, qu'Antoine avoit envoyé dans la Judée, loin de servir son maître, a dit-on, engagé Hérode à se ranger du parti de César; & quel est le salaire de ce perfide Eunuque? César l'a fait pendre! ... Canidius, & tous ceux qui ont abandonné Antoine, ont ici trouvé de l'emploi: mais de quel œil y sont-ils regardés? ... Ah, lache que je suis! j'ai quitté le meilleur des maîtres: je n'y survivrai point...
UN SOLDAT, *de César.*
Enobarbus? Antoine te renvoye ton bagage, & ton or, avec un compliment de sa part. Son Messager vient d'arriver au poste où j'étois de garde: il est actuellement dans ta tente, où il remet tes coffres.
ENOBARBUS.
Va-t'en, tu peux tout prendre.
LE SOLDAT.
Ne raille pas, quand je te dis la vérité. Tu ferois mieux de veiller à ce que le Messager

d'Antoine puisse traverser notre armée s
sulte. Je le ferois moi-même, si mon de
m'appelloit ailleurs.... avoue que la g
sité de ton ancien maître n'a d'égal qu
des Dieux ? *

ENOBARBUS *seul.*

J'avouerai bien plus : je suis un traît
O magnanime Antoine ! si malgré mon
titude tu me combles de biens, que n'
tu pas fait pour moi si j'eusse été fidé
bonté me perce le cœur ! ah, si l'amert
mes regrets ne suffit pas pour te veng
ingrat, c'est à mon bras à remplir ta va
ce !... Mais attens, j'espere tout de n
mords, & de mon désespoir.... Antoin
ciel, as-tu pû le penser ? ai-je pû le
moi-même ? Enobarbus combatroit
toi ?.... Non, mon maître ! non, mon
la caverne la plus obscure va me cach
regards des mortels. Courons y creuser u
beau, digne du plus méprisable des hu

---

* Le Soldat sort.



SCENE VIII.

La Scene est devant les murs d'Alexandrie.

On entend le bruit des tambours & des trompettes, César & Agrippa rappellent leurs troupes, qui se sont engagées trop avant. Antoine paroît ensuite avec Scarus, blessé. Eros vient leur apprendre, que l'ennemi est en fuite. Ils sortent pour le poursuivre...

ANTOINE, *revenant avec Scarus*, &c.

Ils sont battus, & repoussés jusque dans leurs retranchemens. Qu'un de vous se détache, & en porte la nouvelle à la Reine. Ce qui nous est échappé, ne verra pas demain le lever du soleil. Intrépides guerriers, recevez mes remercimens! chacun de vous sembloit moins combattre pour moi, que pour lui-même; chacun de vous offroit à mes yeux *un Hector*. Rentrez triomphans dans la Ville: vos femmes, vos amis, vous attendent la couronne à la main; leurs larmes s'apprêtent à laver vos blessures glorieuses: allez goûter la douceur de leurs embrassemens.... Toi, donne-moi la main *.... c'est à ma Déesse à m'acquiter envers toi. Viens jouir du plaisir d'être loué par une si belle bouche.

* A Scarus.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs, CLEOPATRE, &c.

ANTOINE.

VIENS lumiere du jour ! Viens, que tes embrassemens ajoutent encor à la gloire de mes armes : Viens t'élancer dans mes bras victorieux. Ne crains pas que mon armure souille tes charmes, ni qu'elle empêche tes caresses de pénétrer jusqu'à mon cœur ennyvré d'amour & de gloire.

CLEOPATRE.

O mon Héros ! Ce visage riant & tranquille, en sortant du combat, te rend encor plus digne de la victoire.

ANTOINE.

Charmante Reine ! César est vaincu. Tu vois que l'âge ne peut rien sur l'ame d'un guerrier; & qu'un bras animé par l'honneur, a bientôt retrouvé toute la vigueur de la jeunesse.... Regarde cet homme : * C'est à lui que nous devons tout. Qu'un baiser sur ta divine main, l'en récompense. Approche, vaillant Scarus ?.., Mars lui-même, conjuré contre les mortels, n'en eût pas aujourd'hui plus immolé que lui,

* Montrant Scarus.

CLEOPATRE.

Qu'il daigne recevoir de ma main une armure d'or, qui appartient à un grand Roi.

ANTOINE.

Il la mérite, & plus encor... donne-moi la main. Traversons la ville en triomphe... Que on Palais n'est-il assez vaste pour loger mon mée! Tous mes soldats souperoient ce soir ec moi. Nous passerions la nuit à table, jusqu'à ce que l'Aurore nous avertît de retourner combat...... Sonnez trompettes! Annoncez otre arrivée au Peuple: que tout applaudisse ux vainqueurs!

SCENE X.

a Scene est dans le Camp de César.

TROIS SENTINELLES.
ENOBARBUS.

I. SENTINELLE.

Si nous ne sommes pas relevés dans une ieure, il faut retourner au Corps de garde. La uit est belle; & nous devons, dit-on, combattre dès deux heures du matin?

II. SENTINELLE.

Cette journée n'a pas été bonne pour nous;

ENOBARBUS.

Ciel, sois témoin de mes remords.

II. SENT.

Quel est cet homme ?

I. SENT.

Tais-toi. Ecoutons-le.

ENOBARBUS.

Favorable Diane ! Si la mémoire des t[raî]tres doit à jamais être odieuse, souviens des regrets du malheureux Enobarbus.

I. SENT.

Enobarbus ?

ENOBARBUS.

Sombre Divinité, mere de la tristesse,
O nuit ! augmente encor la douleur qui me presse.
Verse, répands sur moi ces humides venins,
Exhales de la terre, & mortels aux humains :
Au sort le plus affreux le désespoir me livre,
Si tu peux m'affranchir du supplice de vivre !
De mon lâche forfait peins-moi toute l'horreur,
Et, que mon repentir serre & brise mon cœur ! *.
Plus noble mille fois que je ne suis infame,
Je sçai que mes remords pouroient toucher ton ame
L'excès de ta bonté m'en est sur garant,
Cher Maître ! mais mon crime en seroit-il moins gra
Ah, qu'aux yeux des Romains je sois toujours coupal
Si tu plains mon malheur, je suis moins misérable !

* . . . . . . TroW my h
Again the flint hardness of my fault
Wich, being dried with grief, will brak topowder

apre

Je sens seul, s'il se peut, que je péris pour toi,
Je frémis moins du nom que je laisse après moi ! ... -
Mais grace aux Dieux, la mort vient finir mon martyre ....
... Antoine ! ... C'est pour toi qu'Enobarbus expire ! * ...

I. SENTINELLE.

Il faudroit lui parler ?

II. SENT.

Ce qu'il dit peut être important pour César.

III. SENT.

Voyons .... Mais il dort ?

I. SENT.

Je le crois plutôt évanoui. Son discours n'annonçoit guére de disposition au sommeil.

II. SENT.

Voyons .... Il est ma foi mort ! ... ** Entens-tu ce bruit, qui reveille tristement les dormeurs ? ..... Portons cet homme au Corps-de-garde : il paroît être de quelque considération.

---

* Il meurt.

** On entend le son des tambours.



SCENE XI.

La Scene est entre les deux Camps.

ANTOINE *paroît avec Scarus & son Armée.*

ANTOINE.

Ils se disposent aujourd'hui à nous attaquer par mer : ils nous craignent par terre.

SCARUS.

Seigneur, on combattra des deux côtés.

ANTOINE.

Que ne puis-je aussi les combattre dans l'air & dans le feu ! Mais écoute : je garde mon Infanterie, qui occupe les Montagnes voisines de la Ville ; mes ordres sont donnés pour la mer, & la flotte vient de sortir du port. Avançons de ce côté pour voir son ordonnance, & pour juger de sa manœuvre.



SCENE XII.

CESAR paroît avec son Armée.

Si nous sommes plus foibles sur mer, nous serons plus forts sur terre, puisqu'il a mis ses meilleures troupes sur sa flotte. Marchez, amis ? Gagnons les Vallées, & tenons ferme.

On entend le bruit d'un combat Naval.

SCENE XIII.

ANTOINE. SCARUS.

ANTOINE.

Ils ne se sont pas joints encore. Je vais descendre du côté de ces Pins, d'où je pourrai tout observer. Je t'en dirai bientôt des nouvelles. *

SCARUS, *seul.*

On a, dit-on, trouvé des nids d'Hirondelles dans les voiles de Cléopatre ; & les augures épouvantés n'osent dire ce qu'ils en pensent !... Antoine est brave, mais il est abattu ; & la fortune chancelante, ne le sert plus que par caprices.

* Il sort.

SCENE XIV.

La Scene est dans le Palais d'Alexandrie.

ANTOINE, *seul.*

TOUT est perdu ! L'indigne Egyptienne m'a trahi ! J'ai vù ma flotte se rendre à César, & mes lâches soldats embrasser les siens.... Detestable Coquette ! Toi seule a pû me vendre au jeune Octave, tandis que je n'ai pris les armes que pour toi. Acheve de me débaucher mes troupes ; que tout m'abandonne : mon bras suffit pour te punir, & mon destin est accompli ! .. Soleil ! Je ne verrai donc plus tes rayons naissans ? Cet instant marque le terme de la fortune d'Antoine : cet instant la voit s'éloigner de moi pour jamais ! ..... Tout va changer comme elle ! ... Ces esclaves de ma grandeur, tous ces cœurs mercenaires, qui sembloient ne respirer que pour moi, deja volent en foule vers mon heureux Rival ! L'arbre qui les couvroit est frappé de la foudre : on le fuit, on cherche un autre ombrage ! ... O trahison ! Perfide Egyptienne ! Ces charmes enchanteurs, ces tendres caresses où mon cœur trouvoit le comble de la félicité, n'etoient donc qu'autant de pieges que tendoit ton adresse au plus credule des Amans ? Ton triomphe est complet, je suis perdu ! ... Viens Eros ? J'ai recours à toi....

SCENE XV.

ANTOINE. CLEOPATRE.

ANTOINE.

Ah malheureuse ! fuis !...

CLEOPATRE.

Dieux ! Est-ce-là, Seigneur, le langage de l'amour ?

ANTOINE.

Disparois, dis-je ? Ou tu vas recevoir ton salaire. Vis, pour orner le triomphe de César, pour servir de spectacle à la populace de Rome, & pour suivre le Char de ton Héros. Vis, pour montrer à l'Univers ce que ton sexe eut jamais de plus detestable ; & puisse ta présence exciter autant d'horreur que de curiosité, jusqu'à ce qu'Octavie défigure ce visage perfide, source fatale de ses malheurs, & de ma perte !... *Si la vie est un bien, tu as raison de te sauver. Peut-être ma rage t'eût-elle, d'un seul coup, épargné mille morts .... Viens donc, Eros, entens mes cris ? ... la robe de *Nessus* est sur mon corps .... O Hercule ! O mon Pere ! inspire-moi tes fureurs. Que mes mains (à ton exemple) soient seules dignes de terminer mes tourmens & ma vie .... Mais il faut que

* Cléopatre sort.

l'enchanteresse meure auparavant : elle m'a vendu ; je suis victime de son orgueil, & de son inconstance . . . Elle mourra. Eros, où es-tu ? . . .

SCENE XVI.

CLEOPATRE. CHARMION, IRAS MARDIAN.

CLEOPATRE.

SECOURREZ moi, mes femmes ? jamais Aiax ne fut si furieux, ni le fameux Sanglier de Thessalie plus redoutable !

CHARMION.

Venez vous enfermer dans les tombeaux des Ptolomées, & faites-lui dire que vous êtes morte. Dans l'état où vous réduit le sort, ceci peut à peine passer pour un mensonge.

CLEOPATRE.

Je suivrai ton conseil . . . Mardian, vas lui dire que je me suis donné la mort, & que j'expire en prononçant son nom. Je laisse à ton éloquence le soin d'exciter sa pitié. Cours & reviens m'apprendre ce qu'aura produit cette nouvelle . . . sauvons-nous dans les tombeaux.



SCENE XVII.

ANTOINE. EROS.

ANTOINE.

Ami, tu me regardes encor ?...

EROS.

N'êtes-vous pas mon maître ?

ANTOINE.

N'as-tu pas quelquefois crû voir, dans les Nuages, la figure d'un Dragon, d'une Fumée; d'un Sanglier, ou d'un Lion ? des Forteresses garnies de Tours, des Rochers prêts à tomber, des Fontaines, des Promontoires, & tant d'autres de ces êtres fantastiques, qui semblent menacer le monde ?

EROS.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

N'en as-tu pas vû qui ressemblassent à de superbes chevaux, & dont la forme se détruisoit en un clin d'œil ?

EROS.

C'est la vérité.

ANTOINE.

Eh bien, mon cher Eros, ton maître est maintenant un de ces êtres. Je suis encore Antoine, mais je n'en ai pû conserver la ressemblance aux yeux des hommes !... c'est pour l'Egypte seule que j'ai entrepris cette guerre;

La Reine dont je croyois posséder le cœur; comme je lui avois abandonné le mien (don funeste qui m'en a fait perdre un million d'autres!) la Reine, dis-je, me trahissoit en faveur de César, & m'a rendu la proye de mon plus cruel ennemi!... Mais que vois-je? tu pleures?... ah, cesse de t'affliger : ne nous reste-t'il pas un moyen de mettre fin à tous nos maux?... tiens... * Mais quoi, la perfide ne m'a pas seulement laissé mon épée?

* Il cherche son épée.

SCENE XVIII.

ANTOINE. EROS. MARDIAN.

ANTOINE, *continue en voulant sortir.*

Tu périras ingrate! & ma fureur mortelle...

MARDIAN.

Arrête, Antoine?... Apprens qu'elle te fut fidelle;

ANTOINE

Traître, fuis mes regards ou crains le même sort?...

MARDIAN.

Elle étoit innocente, & ne craint plus la mort.
Si d'un amour constant, tel étoit le salaire,
La Reine a déja fait ce que tu prétens faire.
Elle n'attend de toi ni pitié, ni pardon;
Et son dernier soupir a prononcé ton nom!

ANTOINE.

ANTOINE.

Elle est morte ?

MARDIAN.

Oui, Seigneur ! . . .

ANTOINE.

Ma triste destinée,
Par ce seul mot, Eros, est enfin terminée !
Tu peux me désarmer . . . . Et toi * bénis les Dieux
D'être sorti vivant de ces funestes lieux
Puis . . . ** par mille transports mon ame déchirée,
A l'horreur de ce coup n'étoit pas préparée ! . . .
Coupe, *** romps ces liens qui pressent trop un cœur.
Accablé de remords, de rage, & de douleur :
Brise tout, s'il le faut ; cette armure sterile,
Désormais pour Antoine est un meuble inutile . . . .
Je l'illustrai jadis . . . . J'étois Romain alors ! . . .
Qui suis-je maintenant ? . . . Eros, laisse-moi, sors ;
Mais ne t'écarte point . . . . **** je te suivrai, chere ombre !
Ton Amant t'atteindra sur le rivage sombre :
Son sanglant repentir, ses soupçons détestés,
Ses larmes, calmeront tes mânes irrités.
Puis-je vivre sans toi ? . . . . rampant dans la Poussiere,
Qui guideroit mes pas ? j'ai perdu ma lumiere !
J'ai perdu le seul bien qui me fût précieux ;
Et l'ame de ma vie étoit tout en tes yeux !

---

* A Mardian.

** Mardian sort.

*** à Eros qui le désarme

**** Eros sort.

Ah, mourons pour revivre encor... daigne m'attendre!...
Que Pluton voye en nous le couple le plus tendre,
Qui du noir acheron ait traversé les flots;
Du riant Elizée étonnons les Héros;
Et que, de nos amours, l'éternelle mémoire,
D'Enée & de Didon fasse oublier l'histoire!
Viens, Eros? viens?....

EROS, *rentre.*

Seigneur?...

ANTOINE.

Approche cher ami.
Tu vois jusqu'à quel point ton maître est avili!
Cet Antoine, jadis idole de la terre,
Dont la voix enfantoit & la paix & la guerre,
Dont le glaive en trois parts divisa l'univers:
Ce colosse abattu, dégradé jusqu'à l'ame,
N'ose même imiter l'exemple d'une femme?
Et comme elle, aujourd'hui, ne peut dire au vainqueur,
Je te crains peu; moi seule ai pû vaincre mon cœur!..
Antoine est-il moins grand, moins homme, qu'une Reine!...
Tu fus esclave, Eros, & j'ai brisé ta chaîne:
Mais tu sçais à quel prix? tu promis, tu juras
De garder à ton maître & ton cœur, & ton bras?
Les tems sont arrivés, * Eros; tiens ta promesse.
L'état où tu me vois, le péril qui me presse,
Ton intérêt, mes vœux, l'injustice du sort,

---

* Do it, for the time is come.

Ma gloire, ton devoir, tout demande ma mort;
Et je l'attens de toi.

EROS.

Moi Seigneur? que la foudre
Frappe plutôt Eros, & le réduise en poudre!
Moi Seigneur? moi grands Dieux! je percerois ce sein,
Que le Parthe, & César attaquerent en vain?....
Non... non, mon maître!...

ANTOINE.

Ainsi me voilà donc esclave;
Et tu veux voir Antoine, ornant le char d'Octave,
Dans Rome, au Capitole, en triomphe traîné,
Maudire mille fois le malheur d'être né?....
Tu le veux donc, Eros?

EROS.

Dieux!...

ANTOINE.

Cette affreuse image,
En indignant ton cœur, ranime ton courage...
Ta pâleur se dissipe... ami le tems est cher:
Octave va paroître, achéve, prens ce fer: *
Assure d'un seul coup mon repos, & ta gloire;
Et ravis à César le fruit de sa victoire.
Je te l'ordonne; frape, ou tu n'es qu'un ingrat

EROS, *à part.*

Ma main se souilleroit d'un si noir attentat!...

ANTOINE.

Frape?...

---

* Il parle de l'épée d'Eros.

EROS.

Détournez donc cet auguste visage,
Dont les traits respectés glacent trop mon courage..*
Vous le voulez?...

ANTOINE.

Achéve, & bannis ta terreur.

EROS.

Ciel....

ANTOINE.

Perce?...

EROS, *se perçant lui-même.*

Adieu mon maître! adieu mon Empereur!...

ANTOINE.

Qu'attens-tu?... Dieux, que vois-je, esclave?... tu fidele,
J'admire, en soupirant, ton courage & ton zele!
Je cherchois à mourir, je l'apprendrai de toi...
Mais ta mort est encor un opprobre pour moi!
Antoine étoit-il né pour être crû timide?
Ah lâche! pour mourir te falloit-il un guide?
La vie est-elle un bien que tu crains de quitter?
La mort est-elle un mal que tu crains d'affronter?
Non non, c'est le seul bien que ton malheur te laisse.
Imite ton esclave, imite ta maîtresse;
Et cédant à ton sort, que César sçache enfin
Qu'Antoine, en périssant, fut encor Romain*...

---

* Antoine se retourne.

* Il se frappe.

Antoine s'impatiente de ne pas mourir. Il appelle sa garde, à qui il ordonne de l'achever; Ils le refusent tous. Diomede arrive, qui lui apprend que Cléopatre n'est pas morte, & qu'elle n'avoit fait courir ce bruit que pour se mettre à l'abri du couroux d'Antoine, jusqu'à ce qu'elle eut pû justifier qu'elle étoit innocente. C'est elle qui envoyoit Diomede, mais trop tard, pour prévenir le malheur qu'elle pressentoit. Antoine se fait porter dans les tombeaux auprès de Cléopatre, & veut avoir la consolation de mourir sous les yeux de sa maitresse.

SCENE XIX.

Le Théâtre change, & représente les Tombeaux des Ptolomées.

CLEOPATRE. CHARMION & IRAS *paroissent au haut d'une Tribune.*

CLEOPATRE.

NON, Charmion : jamais ta Reine ne sortira d'ici ! J'y jouis de toute ma douleur ; le sort n'y peut augmenter mes maux, & je dé-

daigne toute espece de consolation.... Te voilá Diomede ? ... Ah, mon Antoine seroit-il mort ?

DIOMEDE.

Il vit encor, Madame; mais il traîne la mort après lui!... Tournez les yeux de ce côté: Sa garde l'apporte en ces lieux.

CLEOPATRE, *appércevant Antoine.*

Soleil, consume le globe qui contient tes feux! ... Que les plus épaisses ténébres obscurcissent la surface de l'Univers! ... O Antoine! O cher Antoine! ... Aide-moi, Charmion? Iras, amis, venez m'aider à l'attirer jusqu'à moi ?

ANTOINE.

Ce n'est pas la valeur de César, amis qui a surmonté Antoine ... C'est Antoine, qui triomphe de lui-même...

CLEOPATRE.

Sans doute. Antoine seul pouvoit vaincre Antoine ! . . . Mais Dieux ! pourquoi faut-il que mes yeux en soient témoins ?

ANTOINE.

Je suis mourant, Madame; & mes lévres déja froides n'attendent que les vôtres, pour recevoir mon dernier soupir ... Hâtez-vous, descendez .... la mort me presse, & je combats en vain contre elle!

CLEOPATRE.

O le plus tendre des Amans! O le meilleur des hommes! Pardonne-moi mes craintes : je redoute César, je crains ses fers. Voudrois-tu

voir ta Cléopatre soumise à ton Vainqueur ? Voudrois-tu la voir esclave ? Ah, tant que les poignards, les poisons, les serpens, ne cesseront pas d'être les fidéles ministres de la mort, ta Reine se croira toujours en sureté. Ta modeste Octavie n'augmentera point sa gloire, en affectant de regarder ton amante d'un œil méprisant, ou glacé... Mais viens, cher Antoine ; nous t'attirerons jusqu'ici... Ma tendresse augmentera mes forces : mes femmes m'aideront... Assistez-nous, mes amis ?

ANTOINE.

Hâtez-vous, ou j'expire !...

CLEOPATRE, *tirant Antoine en haut.*

Ah le poids nous accable, & nous entraîne ! Que ne suis-je Junon ? Mercure t'auroit déja placé à côté de Jupiter !... Faut-il que nos souhaits nous trahissent toujours ? ... Courage, il vient... il monte... grace au Ciel, le voilà ! grace au Ciel je l'embrasse !... Meurs maintenant, où le plaisir te faisoit revivre ?... Que mes levres n'ont elles encor le même pouvoir !

TOUS ENSEMBLE.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

J'expire, chere Reine !... Fais-moi donner une goute de vin.... Je voudrois parler...

CLEOPATRE.

Non. Laissez-moi plutôt insulter la fortune perfide, & défier ses plus noires fureurs.

ANTOINE.

Un mot, aimable Cléopatre ?.... Votre gloire, & votre sureté dépendent de César... Envoyez vers lui... Ah !....

CLEOPATRE.

Ma gloire, & ma sureté, peuvent-elles s'accorder ensemble ?

ANTOINE.

Oui. Mais gardez-vous de tous les amis de César... Ne croyez que Proculeius, ne vous fiez qu'à lui.

CLEOPATRE.

Je ne me fierai qu'à mon bras ... Tout ce qui approche de César m'est suspect.

ANTOINE.

Quel terrible revers de fortune ! . . . Ma mort approche... Gardez vous de la pleurer. Cherchez votre consolation dans le souvenir de mon bonheur, & de nos plaisirs passés. Songez que votre Antoine fut autrefois le plus puissant des hommes, & peut-être le plus noble . . . Si vous mourez, mourez en Reine ; & n'allez pas lâchement porter mon Casque à mon égal . . . Un Romain vaincu par un Romain, doit toujours l'etre vaillament... Mais... c'en est fait . . . Je meurs... Adieu Madame ! . . . *

CLEOPATRE.

Digne Héros ! . . . Devois-tu mourir ? . . ? Tu ne m'aimois donc plus ? & ce monde, sans

---

* Il expire.

toi, peut-il avoir pour moi des charmes ?... O mes femmes ! Regardez ? L'ornement, la gloire de la terre se dissipe comme un nuage !... Antoine ? Cher Antoine ? La guirlande de Bellone est fanée ! Le Pole des guerriers est abbatu ! Tout est maintenant de niveau sur la terre ; & le Soleil ne voit plus rien de remarquable !... *

CHARMION.

O malheureuse Reine !

IRAS.

Je crois qu'elle expire aussi...** Ah Madame !... Ah grande Reine !...

CLEOPATRE.

Tous ces titres me sont maintenant odieux...? La condition d'une simple bergere, assujettie aux plus rudes travaux, est tout ce que mon cœur envie !... Ce monde à mes regards, parut long-tems préférable à l'Olympe. Il n'est plus rien pour moi, depuis que mon soleil est éclipsé ! Injustes Dieux, reprenez mon Sceptre ? Je le méprise ; notre bonheur n'est que fumée, notre vertu que vanité, notre valeur qu'yvresse ... Est-ce un crime, en ce cas, de préférer la mort ? ... Allons mes femmes ? Allons ... Sortons de notre accablement ? Notre Héros n'est plus : songeons à ce que nous lui devons. Mourons ensuite en Romaine ; & que la Parque s'enorgueillisse d'une si noble

* Elle tombe évanouie.

** Elles s'empressent à la secourir.

proie .:.. Emportons ces froids & précieux restes du plus grand des humains ; & songeons que nous n'avons d'autres armes contre l'infamie, que notre courage.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Camp de César.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. MECENAS. GALLUS, *Suite.*

CESAR.

DOLABELLA, allez trouver Antoine ? dites-lui qu'il se rende. Dites-lui, qu'en l'état où il est, tous les délais sont inutiles.

DOLABELLA.

Seigneur, vous serez obéi. *

* Il sort.

DERCETAS, entre, portant l'épée d'Antoine.

Que veut dire cette épée ? Qui es-tu, pour oser ainsi paroître à mes yeux ?

DERCETAS.

On m'appelle Dercetas : J'étois au service d'Antoine, le meilleur de tous les maîtres. Tant qu'il vécut, mon cœur, mon bras, ma vie furent à lui : ses ennemis étoient les miens. Si je te plais aux mêmes conditions, je suis à toi, César ? Au cas contraire, je t'apporte ma tête.

CESAR.

Qu'entens-je ? Que dis-tu ?

DERCETAS.

Je dis, Qu'Antoine est mort.

CESAR.

Dieux ! ... La chute d'un si grand homme a dû faire plus de bruit ... La terre en auroit dû frémir.

DERCETAS.

Il est mort ; non par justice, non par trahison, mais par vertu, par grandeur d'ame, en un mot de sa main. Tu vois son épée, que je viens d'arracher de sa blessure : elle est encore teinte de son sang !

CESAR.

O, mes tristes amis, quel spectacle ! Le Ciel est sans doute irrité contre moi ... Cette nouvelle doit consterner tous les Rois de la terre ! ... *

---

* Il pleure.

AGRIPPA.

C'est ainsi que la nature nous force souvent à regretter ceux dont nous avions poursuivi la perte avec le plus d'ardeur!

MECENAS.

Helas, ses vertus égaloient ses défauts!

AGRIPPA.

Jamais mortel ne fut doué d'une plus grande ame . . Mais vous voulez, grands Dieux, que l'humanité soit toujours caractérisée par quelque foiblesse! . . . Cesar est attendri.

MECENAS.

Peut-il s'empêcher de se reconnoître, dans un pareil miroir?

CESAR.

O Antoine! c'est moi qui t'ai poussé jusque-là . . . Mais ne nous détruisons-nous pas nous-mêmes, par notre intempérance? . . . J'étois peut-être né pour être l'instrument de ta ruine: L'Univers n'étoit pas assez grand pour nous deux! . . . La douleur que je ressens n'en est pas moins sincere. Tu fus mon rival, & mon compétiteur dans les sentiers de la gloire: Mais je regrette en toi, mon compagnon d'armes, mon frere, & mon ami; je regrette en toi, ce grand cœur, cette vertu sublime à qui je dois la mienne! Cette noble candeur, qui te faisoit respecter de tes ennemis mêmes, & les forçoit enfin à t'aimer! . . . . Pourquoi faut-il que le sort nous ait fait naître égaux, en nous donnant des cœurs qui n'en pouvoient souffrir? . . . Ecoutez, mes amis? . . . Mais

cet homme paroît être pressé. Remettons ce que j'avois à vous dire, à un tems plus convenable.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. UN EGYPTIEN.

CESAR.

QUI es-tu ?

L'EGYPTIEN.

Un pauvre Egyptien. La Reine, ma maîtresse, confinée dans le seul azile qui lui reste (son tombeau) demande si César a décidé de son sort?

CESAR.

Dis-lui qu'elle peut se rassurer. Elle sçaura bientôt, par un des miens, toute la considération que j'ai pour elle, & les propositions honorables que j'ai à lui faire. César ne peut cesser d'être généreux. *

CESAR.

Approchez, Proculeius ? Dites-lui, qu'elle ne craigne point l'esclavage ; & donnez-lui toutes les consolations que son état exige. Prévénez le désespoir qui pourroit s'emparer d'elle, & me priver du plus bel ornement de

* L'Egyptien sort.

mon triomphe. Allez, & revenez aussitôt m'apprendre sa situation. Vous, Gallus, suivez-le... Mes amis, venez maintenant dans ma Tente, où vous verrez les raisons qui m'ont entraîné dans cette guerre, & tout ce que j'ai fait pour la prévenir. Suivez-moi : vous verrez tout, & vous en jugerez.

SCÈNE III.

Le Théâtre représente les Tombeaux.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. MARDIAN, & SELEUCUS *au haut d'un balcon.*

CLEOPATRE.

MA douleur cesse d'être insuportable : & j'envie moins le bonheur de César. Il n'est plus à mes yeux que l'agent, ou l'esclave de la fortune. Je vois plus de grandeur dans une action volontaire, qui termine toutes les autres, qui met l'homme au dessus de tout évenement, & qui donne des entraves au sort même. C'est s'élever au-dessus de l'humanité ; c'est conquerir le repos qu'elle nous refuse ;

tandis que César (ainsi que le dernier des mendians) reste assujetti aux misères attachés à son être.

SCENE. IV.

Les mêmes Acteurs. PROCULEIUS.

PROCULEIUS.

CESAR salue la Reine d'Egypte, & n'a d'autre désir que de lui accorder toutes les demandes qu'elle pourra lui faire.

CLEOPATRE.

Quel est ton nom ?

PROCULEIUS.

Proculeius.

CLEOPATRE.

Antoine m'a dit, que je pouvois me fier à toi : Mais on peut se fier à tout le monde, quand on ne craint plus d'être trompé. Si ton maitre veut voir une Reine supliante, dis-lui que la majesté du trône ne me permet pas de lui demander moins qu'un Royaume. Il a conquis l'Egypte : S'il la donne à mon fils, c'est mon bien que César lui rendra, & ma reconnoissance sera proportionné au présent.

PROCULEIUS.

Consolez-vous, Madame, esperez tout; César est magnanime. Livrez, avec confiance,

vos intérêts à mon maître ; laissez-lui le soin de votre sort, & comptez sur sa générosité. Chargez-moi seulement de votre hommage, il y sera sensible ; & vous trouverez un vainqueur plus prompt à accorder, que vous ne l'êtes à demander.

CLEOPATRE.

Dis-lui, que la fortune m'a rendu sa vassale, & que je lui rends ce que je lui dois. Tu vois que je me fais à la dépendence ? . . . Je te dirai même, que je ne serois pas fâchée de le voir en personne.

PROCULEIUS.

Je vais l'en informer, Madame. Tâchez de vous tranquiliser ; & soyez sûre, que celui qui causa vos malheurs en est sincerement touché. . .

Ici Gallus, qui a escaladé les Tombeaux, paroit à une fenêtre, avec des soldats.

GALLUS *à Proculeius.*

Vous voyez qu'elle est prise de ce côté ? . . .

PROCULEIUS.

Gardez-la bien, jusqu'à ce que César vienne.

IRAS.

Ah, Madame ! ah, ma Reine ! . . .

CHARMION.

Illustre Cléopatre, Vous êtes perduë !

CLEOPATRE, *tirant un poignard.*

Non, ce secours me reste . . .

PROCULEIUS, *la désarme.*

Arrêtez, Madame ! Vous n'êtes point trahie ; on ne cherche qu'à vous secourir. *

---

* Le tombeau est forcé.

CLEOPATRE,

CLEOPATRE.

Quoi, la mort même m'est interdite ?

PROCULEIUS.

Ne trompez pas l'espoir de César, en vous soustrayant à ses bontés. Ne lui enviez pas une gloire, dont votre mort seule peut le priver.

CLEOPATRE.

O mort ! Pourquoi me fuis-tu ? Une Reine est-elle moins digne de tes coups, que mille malheureux que tu frapes à chaque instant ?

PROCULEIUS.

Daignez calmer vos craintes !

CLEOPATRE.

Non, toute la puissance de ton César ne peut rien contre qui cherche la mort. L'ame a mille moyens de détruire sa prison : je les employerai tous. Qu'il n'espére pas de voir Cléopatre en bute aux regards dédaigneux d'Octavie & de toute sa Cour, servir de spectacle aux Romains, & d'ornement à son triomphe. Le suplice le plus affreux me paroît préférable !

PROCULEIUS.

Ah, Madame, la terreur grossit les objets à vos yeux : Elle vous peint César avec des couleurs qui lui sont injurieuses... Mais j'apperçois Dolabella qui vient m'appeller de sa part. Que dirai-je à César, Madame ! que lui demanderai-je pour vous ?

CLEOPATRE.

La mort.

SCENE V.

CLEOPATRE, *& sa Suite*

DOLABELLA.

DOLABELLA arrive, & veut engager Cléopat se livrer à la clémence de César. Elle lui raconte rêve qu'elle prétend avoir fait, & dont Antoine l'objet. Dolabella touché de l'état déplorable de Reine, s'attendrit, & lui avoue que César a résolu d mener en triomphe à Rome.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. CESAR, GA LUS, MECENAS, PR CULEIUS, *suite de César.*

CESAR.

LAQUELLE est la Reine d'Egypte ?

DOLABELLA.

Madame, voilà l'Empereur... *

CESAR.

Non, Madame, non : de grace, levez-vo

* Cléopatre se jette à ses pieds.

CLEOPATRE.

Seigneur, j'accomplis la volonté des Dieux : dois cet hommage à mon Seigneur, & à on Maître.

CESAR.

Madame, n'aigrissez point vos maux. Les jets de plaintes que vous m'avez donnés 'ont été sensibles : mais votre état présent e les fait oublier.

CLEOPATRE:

Ce n'est pas au Conquérant du Monde que prétens justifier mes fautes ; je sens que iurois peine à y réussir. Il connoît mes foibles, je ne les nierai point : mon sexe me ementiroit.

CESAR.

Madame, vous me verrez toujours plus disosé à les excuser qu'à les aggraver. Si vous itrez dans mes vûes (qui vous sont plus favorables, que vous n'avez pû l'espérer) Cléoitre s'applaudira peut-être bientôt du changeent de la fortune. Mais si vous me forcez à :venir sevére, vous vous priverez, ainsi que os enfans, de tout ce que je me proposois de ire pour votre maison. Songez-y, Madame, recevez mes adieux.

CLEOPATRE.

Ainsi que l'Univers, je dois vous obéir : les vaincus n'ont plus de volonté ; & je vous reonnois pour mon Souverain.

CESAR.

J'espére que vous m'informerez de tout ce ui vous touche ? . . .

CLEOPATRE.

Seigneur, voilà l'état de mes richesses. Il est exact : rien n'y est obmis.... Où est Seleucus ?

SELEUCUS.

Madame, me voici.

CLEOPATRE.

Seigneur, c'est mon Trésorier, & vous pouvez l'interroger .... Parle, Seleucus ? l'état est-il fidéle ? ai-je rien détourné ? dis hardiment la vérité ?

SELEUCUS.

J'aimerois mieux perdre la voix, que d'affirmer le contraire de ce que je sçai !

CLEOPATRE.

Qu'oses tu dire ? ai - je caché la moindre chose ?

SELEUCUS.

Assez pour parvenir au but que vous nous avez fait connoître ....

CESAR.

Ne rougissez pas, Cléopatre : j'approuve tout ce que vous avez fait.

CLEOPATRE.

O César ! regarde, envisage le malheur des humains, abandonnés de la fortune ? ma grandeur passée est maintenant la tienne : si nous changions d'état, mon sort seroit le tien ! l'ingratitude de ce misérable met le comble à mes maux . . . Vil Esclave ! plus faux cent fois que n'est l'amour intéressé ! es-tu donc assez lâche

ur me trahir ? ah, dusses-tu avoir des aîles, n'éviteras point ma vengeance !

CESAR.

Souffrez, Madame, que je vous prie . . . .

CLEOPATRE.

Est-il un plus sanglant affront ? . . . quoi, ndis que vous daignez oublier votre granur, en visitant une infortunée, je verrai le auvais cœur de mon propre domestique cherier à augmenter le poids de ma disgrace ! . . . est vrai, Seigneur, j'ose vous avouer que ii réservé quelques effets de peu d'Importnce. J'avoue encor, que j'avois destiné pour ivie, & pour Octavie, quelques bijoux d'un us grand prix : je me flattois, hélas, de les ndre sensibles à mon sort ! . . . ô Dieux ! me rois-je attendu à la trahison d'un monstre ıe j'ai nourri ? Ce trait me précipite encor ı-delà de ma chûte ! . . de grace laissez-moi ? ai trop à rougir de vous avoir pour témoin : mon abaissement ; & je crains que mon :éfespoir . . . . Seigneur, si vous connoissez ıumanité, daignez compâtir à mes maux !

CESAR.

Pardonnez-le, Madame.

CLEOPATRE.

Que les Grands sont à plaindre dans l'ad:rsité ! . . . .

CESAR.

Consolez-vous, Madame. Ce que vous avez éclaré, & ce que vous avez caché, tout est à ous, & je n'y prétens rien. Disposez-en sui-

vant vos desirs : César ne sçait que conquérir & donner. Banissez toute idée funeste : votre sort, sous mes loix, dépendra toujours de vos vœux. Reprenez le repos, & croyez que la pitié vient de vous donner un ami. Adieu, Madame.

CLEOPATRE.

Adieu, Seigneur; adieu mon maître :

CESAR.

Je regrette ce titre ... Adieu, Madame.

SCENE VII.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

Il me flatte, il me trompe : je connois trop ses desseins ..... Ecoute Charmion * ? ...

IRAS.

Terminez, Terminez, Madame. Le Soleil est couché pour nous : rentrons dans les ténébres.

CLEOPATRE, *à Charmion.*

Encor un mot ? . . . Voilà tout ... vîte; dépêche-toi.

* Elle lui parle bas.

SCENE VIII.

CLEOPATRE. IRAS. DOLABELLA.

DOLABELLA.

CONFORMEMENT à ma promesse, à vos ordres, & à mon amitié qui m'engage à les remplir, sçachez que le départ de César est arrêté ; qu'il doit prendre sa route par la Syrie ; & que, dans trois jours, il vous envoie à Rome avec vos enfans. Profitez de l'avis, Madame : j'ai satisfait à mes engagemens ; je me retire.

CLEOPATRE.

Généreux Dolabella ! comment puis-je m'acquitter envers vous ?

DOLABELLA.

Je suis trop heureux de vous avoir servi. Adieu, Madame, je dois me rendre auprès de César.



SCENE IX.

CLEOPATRE, IRAS, &c.

La Reine anime le courage d'Iras, en lui faisant une nouvelle peinture des horreurs de la captivité. Iras préfere la mort. C'étoit le but où tendoit Cléopatre ... Charmion rentre. Cléopatre leur ordonne de l'habiller en Reine, & de la parer avec autant de soin que s'il s'agissoit d'une nouvelle entre-vue avec Antoine, sur les Rives du *Cydnus*. Un Paysan lui apporte un panier de Figues. Dès qu'elle sçait que les Aspics sont cachées sous le fruit. Elle interroge le Paysan sur les effets de la piqûre de cet Insecte. Il répond à toutes ses questions par des railleries & des quolibets grossierement ridicules, dont le résultat est, que la morsure de l'aspic fait mourir sans douleur. On congédie le Paysan ... Dès que Cléopatre est habillée, elle ordonne à Iras de lui apporter les Aspics: ....

CLEOPATRE.

Ç'en est donc fait! ... Le jus délicieux des vignes d'Egypte ne mouillera plus mes levres délicates .... Hâte-toi, dépêche, chere Iras? je crois entendre Antoine, qui me reproche ma lenteur : je crois le voir applaudir à mon courage. Le bonheur de César ne lui paroît plus une injustice du sort : Antoine sçait, que la fortune précéde toujours le couroux des Dieux .... Cher époux, je laisse à la terre tout ce qui met obstacle à notre réunion. Achéve, Iras? ... Oui c'est ainsi .... as-tu fait? viens, jouis de la derniere chaleur de mes levres, ... adieu Charmion .... Iras, adieu

pour

er jamais ! ... l'aspic est-il posé ? ... * Quoi tombes ? Ah, si la mort n'est pas plus douareuse, doit-on tant la redouter ? pauvre as ! le monde ne méritoit pas de recevoir ses ieux ** ... Cependant son courage fait tort mien ? ... si elle rencontre Antoine, avant oi, le premier baiser sera pour elle ; & c'est seul bien que j'envierois aux Dieux ? .... iens, secourable insecte ; viens, de ta dent gue, couper la trâme de ma vie. Que la core aigrisse ton venin, & trompe l'espoir de orgueilleux César *** ...

Cléopatre impatiente de mourir, prend l'autre aspic u'elle applique à son bras. Elle expire bientôt après. harmion déplore la déstinée de la Reine. Des Gardes nfoncent les portes. Charmion imite l'exemple de sa laîtresse, & meurt comme elle. Dolabella arrive, & it que César va voir avec douleur son pressentiment onfirmé.

---

* Iras, qui s'est fait piquer avant sa Maîtresse tombe.

** Iras meurt.

*** Elle applique le Serpent.

SCENE X.

CESAR, & *toute sa suite.*

Il s'informe de la façon dont Cléopatre est morte. Il loue le courage de cette Reine, en plaignant son malheur. Il ordonne qu'elle soit enterrée avec Antoine ; & veut que son Armée prenne les armes, pour honorer ses illustres funerailles.

ANALYSES,

OU

SOMMAIRES

DES

TRAGEDIES,

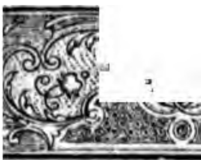
OU

PIECES HISTORIQUES,

DE

SHAKESPEARE,

NON TRADUITES.



LA VIE
ET
LA MORT,
DE
AN-SANS-TERRE,
ROI D'ANGLETERRE.

PR E S la mort de Richard *Cœur de Lion*, , d'Angleterre, & de Geoffroy Plantage. Duc de Bretague, Jean-sans-Terre, leur , s'étoit emparé de tous leurs Etats. Ar. fils de Godefroy, guidé par Constance sa e, implore l'assistance de Philippe Au- e, Roi de France : ce qui occasionne une re entre les François & les Anglois. Les : Armées sont prêtes à en venir aux mains, les murs d'Angers, lorsque le Maire de : Ville propose, du haut de la muraille un mmodement aux deux Rois. Blanche, cesse d'Espagne, niéce de Jean, & qui se re dans son Armée, est donnée en mariage

à Louis Dauphin de France, auquel Jean céde l'Anjou, la Touraine, le Maine, & le Poitou. La Paix se fait à ces conditions, aux dépens du jeune Artus, à qui le Roi Jean promet de céder le Duché de Bretagne. Le Cardinal Pandolphe, Legat du Pape *, arrive en France, & menace Jean des censures de l'Eglise, s'il ne cesse de persécuter l'Archevêque de Contorbery. L'obstination de Jean irrite le Légat, qui enfin l'excommunie. Il somme même le Roi Philippe, de renoncer à l'alliance de ce Monarque, & de le forcer par les armes de se soumettre au S. Siége. Philippe balance longtems, mais enfin attendri par les larmes de Constance, ébranlé par les menaces du Legat, & par les instances du Dauphin, il se déclare contre Jean. La bataille se donne; Philippe est battu, Artus est fait prisonnier, & Jean le confie à Hubert, Seigneur Anglois, pour le conduire en Angleterre, où il doit bientôt le suivre. Philippe excité par le Legat, & par Constance, se détermine à envoyer le Dauphin en Angleterre, pour attaquer Jean, avec une Armée considérable. Hubert, que son Maître avoit chargé de faire périr Artus, se laisse attendrir par les pleurs de ce jeune Prince, à qui il alloit faire brûler les yeux avec un fer chaud. Il le fait cacher dans un endroit secret de la prison, & va dire à Jean qu'Artus est mort. Cet attentat irrite les Seigneurs Anglois contre le Roi, qui apprend en même tems l'arrivé du Dauphin & de son Armée en

* Innocent III.

Angleterre. Jean se repent alors d'avoir fait mourir Artus, il accable Hubert de reproches *. Hubert désabuse le Roi, & lui avoue la supercherie qu'il lui a faite. Le Roi pénétré de joie, charge Hubert d'annoncer aux Seigneurs de sa Cour, qu'Artus est vivant. Mais tandis que tout ceci se passe, le jeune Artus ennuyé de sa captivité, & craignant la cruauté de Jean, prend le parti de se précipiter du haut en bas des murs de la prison, & se tue. Le hazard conduit les Seigneurs mécontens de ce côté, & leur fait rencontrer le corps de cet infortuné Prince, dans le moment qu'Hubert vient de leur dire, de la part du Roi qu'Artus n'est pas mort. Les Seigneurs détestent le Tyran, insultent Hubert, qui atteste en vain son innocence, & vont se joindre au Dauphin. Bientôt le Roi pressé de tous côtés, prend le parti, pour sauver sa Couronne, de la remettre entre les mains du Légat, qui la lui rend, pour ne la tenir à l'avenir que du S. Siége. A ces conditions, Pandolphe promet d'engager le Dauphin à retourner en France. Il se rend en effet dans le Camp de ce Prince, qu'il ne trouve pas disposé à lui obéir. Mais un renfort de Troupes que Louis attendoit, ayant été submergé par la tempête, ce Prince attaque les Anglois à forces inégales. Au moment du combat, le Roi Jean tombe malade, & se retire dans l'Abbaye de *Swinstead* où il est empoisonné par un Moine. Les Anglois se réunis-

* Cette Scene a quelque ressemblance avec celle d'Hermione & Oreste.

ſent après ſa mort contre le Dauphin, & le forcent à retourner en France.

Le ſujet de cette Piéce embraſſe environ ſeize années. On y voit, comme dans toutes les Piéces de Shakeſpeare, des Scenes intéreſſantes, telles que celle du Légat, avec Jean, Philippe & Louis de Conſtance (dont le caractere peut être comparé à celui de Marguerite d'Anjou) avec ſon fils, avec les Rois de France, & d'Angleterre, & avec le Comte de Saliſbury; du Roi Jean avec Hubert, au ſujet de la mort d'Artus; & de ce même Hubert avec le jeune Prince qu'il eſt chargé de faire aveugler, & dont les larmes l'attendriſſent.



LA VIE ET LA MORT, DE *RICHARD SECOND*, ROI D'ANGLETERRE.

Le jeune & voluptueux Richard, uniquement sensible au plaisir, & guidé par d'avides favoris, supporte impatiemment les remontrances des Ducs d'York, & de Lancastre, ses Oncles. Henry Hereford, Comte de Bolinbroke, fils du Duc de Lancastre, accuse Mowbray, Duc de Norfolk, de haute trahison; & cette querelle doit être vuidée par un combat, en *champclos*. Au moment du combat, Richard, qui soupçonne la fidélité de l'un & l'autre Champion, les arrête, & les exile tous deux, Mowbray à perpétuité, & Bolinbroke pour six ans. Le vieux Duc de Lancastre ne survit pas longtems à la disgrace de son fils; & le Roi, que la Guerre appelle en Irlande, & qui n'a point d'argent, s'empare de toute sa succession. Bolinbroke, furieux, part de Bretagne avec trois

mille hommes, arrive en Angleterre, & se voit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le Duc d'York, toujours fidéle au Roi, va trouver Bolinbroke dans son Camp, & lui fait les reproches les plus amers. Mais Bolinbroke lui fait entendre, qu'il ne vient que pour reclamer ses titres & ses biens qui lui ont été injustement ravis; & l'appaise d'autant plus aisément, que le Duc d'York a été pris au dépourvu, & n'a point de Troupes. Le Roi Richard revient d'Irlande, & se voit tellement abandonné de ses sujets, qu'il est obligé de se renfermer dans un Château avec le Comte d'Aumerle fils du Duc d'York, & un petit nombre de Seigneurs. Bolinbroke arrive, & demande une conférence avec le Roi, dans le Château. Richard, qui n'est point en état de résister, en fait ouvrir les portes. Bolinbroke le fait conduire à Londres, où il convoque le Parlement, qui dépose Richard. Ce malheureux Prince est amené au Parlement, où il résigne sa Couronne au Vainqueur, après avoir été forcé de lire tous les chefs d'accusations que le Duc de Northumberland, & la Nation, portoient contre lui, & contre ses favoris. Il sort de là, pour aller à la Tour de Londres, d'où il est transferé au Château de Pomfret. Cependant l'Abbé de Westminster, l'Evêque de Carlisle, & le Comte d'Aumerle lui restent toujours attachés, & forment le projet de faire périr Bolinbroke, proclamé Roi sous le nom d'Henri IV. Mais la conspiration est découverte par le Duc d'York, qui sans examiner les droits du nouveau Roi, croit lui devoir être fidéle, & court accuser Aumerle son propre fils. Au-

ıerle, accompagné de ſa mere, ſe jette aux ieds de Henri, qui lui accorde ſon pardon, & it exécuter les complices. Rien ne trouble lus la félicité de Henri, que les diſſipations, : la mauvaiſe conduite de ſon propre fils, u'il n'a pas vû depuis 3 mois, & la crainte e quelque nouvelle conjuration. Il s'explique un peu trop ouvertement, ſur cette deriere inquiétude, en préſence d'Exton, Seineur Anglois qui lui eſt attaché, & qui pour narquer ſon zéle au nouveau Roi, court à 'omfret, poignarde le Roi Richard, le met lans un cercueil, & l'apporte aux pieds de Ienri. Ce Prince effrayé de ce ſpectacle, acable l'aſſaſſin d'imprécations, l'exile à perétuité de l'Angleterre, & fait vœu d'aller exier dans la Terre Sainte le crime dont, ſans e ſçavoir, il a été la cauſe.

Le ſujet de cette piéce enveloppe environ leux années *. Tout y eſt en action, comme lans les autres de notre Auteur, ce qui proluit ici pluſieurs belles Scènes. Celle du Comıat en *champ clos*, prémedité entre Bolinbroke k Mowbray, eſt d'autant plus ſinguliere, que outes les cérémonies de ces anciens combats ſont exactement obſervées. Celle du vieux)uc de Lancaſtre mourant, & donnant des :onſeils à Richard, qui les reçoit mal, eſt vive k patétique. Celle du Duc d'York, lorſqu'il 'a trouver Bolinbroke dans ſon Camp, pour ui reprocher ſa révolte; toutes celles du Roi

* Depuis 1398, juſqu'à la fin de 1400.

détrôné, ou prêt à l'être, avec son vainqueur; & sur tout la Scene des adieux de ce Monarque & de son épouse, *Isabelle de France*, où de grandes beautés.

HENRI IV. ROI D'ANGLETERRE,

PREMIERE PARTIE.

Ce Monarque se préparoit à accomplir son vœu, en partant pour la Terre Sainte: mais il apprend que Mortimer, qu'il avoit envoyé contre *Owen Glendower* chef des Rebelles de la Province de Galles, à été défait. Cette nouvelle l'inquiéte, parce qu'il soupçonnoit deja Mortimer d'infidelité, & qu'il le croit capable d'avoir été d'intelligence avec *Glendower*. Il apprend d'un autre côté, que *Henri Perci*, nommé *Hot-Spur*, son Général contre les Rebelles d'Ecosse, a défait le Comte de Duglas qui les commandoit: mais que Percy enflé de sa victoire, ne prétend pas que le Roi dispose des Prisonniers qu'il a fait, parmi lesquels le fils de Duglas même se trouve. Le Roi irrité s'en plaint à Northumberland, & à Vorcestre, l'un pere, & l'autre oncle de Percy. Ce dernier arrive, & nie d'avoir refusé les prisonniers au Roi: il exige seulement que le prix de leur rançon serve à racheter Mortimer son

Beau-frere, prisonnier de *Glendower*. Le Roi déja prévenu contre Mortimer (qu'il sçait que Richard avoit désigné pour son successeur) déclare qu'il ne le rachetera jamais; il s'emporte même contre Vorcestre, Northumberland, & Percy; & sort, en les menaçant de toute sa colere, si on ne lui remet au plutôt les prisonniers Ecossois. Percy est outré de l'ingratitude du Roi: son pere & son oncle ne le sont pas moins. Ils projettent de le détrôner, & de mettre la couronne sur la tête de Mortimer. Ils exhortent Percy à renvoyer tous ses prisonniers sans rançon, & sur-tout le fils du Comte de Duglas, que la reconnoissance attachera à leur parti. Ils comptent y attirer l'Archevêque d'York, Mortimer, les Gallois, & *Glendower*, chez qui ils assignent le rendez-vous général des Rebelles.

Henri, Prince de Galles, fils aîné du Roi, paroît accompagné d'un vieux débauché nommé *Sir Jean Falstaf*, & de quatre ou cinq autres scelerats de même espéce. la Scene est alors dans quelque taverne, & sur le grand chemin, où ils s'exercent à dévaliser les voyageurs. A travers ces excès, qui produisent de tems en tems des Scenes comiques, à cause du caractère singulier de Falstaf, le jeune Prince laisse entrevoir que ce genre de vie ne lui plaira pas long-tems, & que les seuls égaremens de la jeunesse ont pû l'y entraîner. Le Roi, qui gémit des désordres de son fils, le fait appeller, & employe tout ce que la tendresse paternelle peut inspirer pour le ramener à la vertu. Il lui fait part de la conjuration prête à éclater contre sa couronne, & parvient

enfin à l'ébranler, & à exciter son émulation, en lui faisant un tableau de la gloire de Percy, capable de faire rougir le jeune Prince de l'indigne oisiveté dans laquelle il a vécu jusqu'alors. On vient annoncer au Roi que les Rebelles, & les Ecossois joints à eux, doivent arriver au premier jour à *Shrewsbury*. Henri n'en paroît point émû, parce qu'il est sûr, par les dispositions qu'il a faites, de les prévenir. En effet, son armée se trouve forte de trente mille hommes, avant que celle des Rebelles soit assemblée au jour indiqué. Cependant Percy, & Duglas, dont les forces se trouvent fort inférieures à celles du Roi, veulent tenter la bataille, malgré les remontrances de Vorcestre. On convient d'un pourparler avant le combat, où Vorcestre paroît de la part des Rebelles Après beaucoup de reproches de part & d'autre, le Prince de Galles, propose (pour épargner le sang) de terminer la querelle par un combat singulier entre Percy & lui, à la tête des deux armées. Le Roi consent au cartel; mais Vorcestre qui se défie des promesses du Monarque, revient dire à Percy que le Roi ne peut entendre aucune proposition, & se prépare à l'attaquer. La bataille se donne. Le Prince de Galles sauve son pere, que Duglas alloit tuer; & ce trait sert à convaincre le Roi que son fils l'aime, & ne désire point sa mort, comme on avoit voulu l'en assurer. Percy paroît ensuite cherchant le Prince, qui vole à lui, l'attaque, & le tue. Cet exploit décide du gain de la bataille. Vorcestre est pris, & envoyé au supplice; Duglas, en fuyant avec le reste des Rebelles, tombe de cheval,

ſe rend au Prince de Galles qui demande grace au Roi, & l'obtient. Henri marche c ſes enfans, pour recueillir le fruit de ſa toire, en ſoumettant Glendower, & le reſte mécontens.

:l paroît que l'intérêt que fait naître cette ce, dont l'action n'excede pas la durée de mois *, tombe principalement ſur Henri nce de Galles, qui, avec les mœurs les plus angées, fait toujours des actions qui anncent un grand homme. Ce caractère de nri eſt dans la vérité hiſtorique, & parfaitent peint. Ceux de Glendower, & de Percy, nblent avoir été inventés pour offrir aux ıx les différentes nuances dont la valeur eſt ceptible ; Glendower eſt un Don-Quichot-, Percy un Grenadier, le Prince de Galles Héros. Les deux ſeules femmes qui ſoient ıs la Piéce, y figurent peu. Lady Mortimer i eſt Galloiſe ne ſçait pas un mot d'Anois, & Mortimer n'entend pas le Gallois. dy-Percy ne paroît que pour dire adieu à ı mari, qui n'eſt ſenſible qu'à la gloire. Les enes comiques, qui occupent plus d'un tiers la Piéce, ne pourroient être rendues en Frans ſans perdre ce que leur ſel a de piquant ; es ſont d'ailleurs très-licencieuſes. *Falſtaf*, i en eſt le Héros, eſt un perſonnage qu'on peut définir, & dont le caractere unique, ur le ridicule, nous retrace à la fois le Domphet d'Armenie de *Scaron*, le Capitan de *ſmareſts*, & le Sancho-Pança de *Cervantes*.

* Depuis Septembre 1402, juſqu'en Juillet 1403.

HENRI IV. ROI D'ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

NORTHUMBERLAND, pere, de Percy, apprend la défaite des Rebelles, & la mort de son fils. La douleur & le désespoir l'animent. Il forme une nouvelle ligue contre le Roi, avec l'Archevêque d'York, & plusieurs autres Seigneurs. Son épouse, & la veuve de Percy, font de vains efforts pour le détourner d'une entreprise si dangereuse. Le Roi Henri, averti de ce nouvel orage, assemble une armée qu'il envoye contre les Rebelles, sous les ordres de son fils Jean de Lancastre. Northumberland qui n'a pû rassembler le corps de troupes qu'il avoit promis à l'Archevêque d'York, se réfugie en Ecosse ; ce qui force les Rebelles à se prêter aux voyes d'accommodement que le Prince Jean leur fait proposer. La conférence se tient entre les deux Armées. Le Prince accorde aux Rebelles toutes leurs demandes, à condition que leur Armée soit licentiée sur le champ. l'Archevêque y consent, & la Paix se fait *le verre à la main*. Mais à peine les Révoltés sont-ils dispersés, que le Prince Jean fait arrêter l'Archevêque, Hastings, & Mowbray, leurs Chefs, qu'il envoye en prison. Le

Roi Henri, depuis peu tombé malade, apprend cette nouvelle, & en meme tems celle de la defaite de Northumberland, qui arrivoit d'Ecosse avec un gros corps de troupes : la joie qu'il en ressent augmente sa maladie. Il se fait mettre au lit : ordonne que sa couronne soit posée à côte de lui, sur un coussin, & que personne n'entre dans son appartement, sans etre appellé. Le Prince de Galles, dont la conduite n'a pas été plus reguliére que ci-devant, apprend l'état où est son pere, & s'introduit dans son appartement. Il croit le Roi mort, & sort en emportant la couronne. Henri s'éveille, & demande qui l'a ôtée d'auprès de lui. On lui dit, que le Prince de Galles seul est entre. Le Roi l'envoye chercher, par le Comte de Warwick, & déplore le malheur des peres à qui le Ciel a donné des enfans ingrats. Warwick revient avec le Prince, qu'il a trouvé fondant en larmes. Il se jette aux pieds du lit de son pere, qui fait sortir tous les Courtisans; & qui lui reproche l'avidité avec laquelle il s'est emparé de sa Couronne avant sa mort. Henri, aussi bon Roi que pere tendre, plaint le sort de l'Angleterre, qui va être assujettie aux caprices d'un nouveau maître, qu'il regarde comme indigne de régner ; & donne à son fils tous les conseils qu'il croit capables de pouvoir préserver ce Prince des malheurs qui le menacent. Le Prince de Galles, pénétré d'une doulcur sincére, s'excuse d'avoir emporté la couronne dont il se sent digne, & dont il craignoit que le Roi n'eût disposé en faveur d'un autre, qui avoit peut-être hâté le trépas d'un pere qu'il chérit, & dont il pro-

longeroit les jours aux dépens des siens propres. Il déteste les égaremens de sa jeunesse, & se propose de surprendre ses futurs sujets par des vertus opposées à tous les vices qu'on lui a reprochés jusqu'alors. Henri, touché jusqu'aux larmes du repentir de son fils, l'embrasse, & le déclare Héritier de son Sceptre, en laissant entrevoir des remords sur la maniere dont il l'a acquis. Il lui conseille de publier une Croisade après sa mort, pour éloigner tous les mutins qui pourroient troubler la tranquillité de ses Etats. Après cette longue & interessante conversation, le Roi fait entrer tous les Seigneurs de sa Cour. Il demande le nom de l'appartement où il est actuellement. Warwick répond, qu'on l'appelle *Jerusalem. Grace au Ciel*, replique le Roi, *c'est ici que je dois mourir, & non pas dans la Palestine, comme je l'avois crû, sur la foi d'une prédiction qui m'a jadis été faite !* ... Il meurt effectivement peu d'instans après, & le Prince de Galles lui succéde. Tous ceux, qui avoient été attachés au Roi défunt, craignent tout de ce nouveau Monarque ; ses freres mêmes ne se croyent pas en sûreté : mais il les rassure, par des marques d'amitié aussi vives que sincéres, Le Chef de la Justice (qui l'a autrefois fait mettre en prison, à cause que le Prince l'avoit frappé sur le Tribunal) ne paroît devant lui qu'en tremblant. Henri V. se plaît d'abord à redoubler son épouvante, par des reproches & des menaces. Ce Magistrat se rassure, & soutient avec dignité, qu'il n'a fait que son devoir. Le Roi l'embrasse, loue sa fermeté, & le confirme dans sa charge.

Falstaf,

Falstaf, & ses compagnons, qui ont encor joué un grand rolle dans cette Piéce, & qui croyent que le nouveau Roi est toujours le même s'empressent de venir à sa Cour jouir de ses bienfaits. Falstaf les fait ranger sur le passage de Henri, qu'on va couronner, & se met à leur tête. Il aborde ce Monarque qui feint d'abord de ne le pas reconnoitre. Mais Falstaf, poussant plus loin son indiscrette familiarité, le Roi (après lui avoir réproché tous ses vices & ceux de ses compagnons) les bannit de Londres, sous peine de mort; & leur assigne de quoi vivre, jusqu'à ce qu'il apprenne que leur conduite soit devenue digne de plus grands bienfaits.

Cette Piéce comprend les neuf dernieres années de la vie du Roi Henri IV. Les trois premiers Actes en sont peu interressans. On trouve de beaux morceaux dans les deux autres, tels que la conférence de l'Archevêque d'York & des autres Seigneurs revoltés avec le Prince Jean, la conversation du Prince de Galles avec son Pere mourant, & la Scene du nouveau Roi avec ses freres & le Chef de la Justice. Ces Scenes sont dignes de Shakespeare : le reste n'est que l'Histoire mise en action, & versifiée ; & le comique répandu dans les Scenes de Falstaf & de ses compagnons n'amuse les Anglois, qu'à cause de la part qu'ils prennent à tout ce qui touche le Roi Henri V. qu'ils regardent, avec raison, comme le plus grand Roi qu'ils ayent eu. On auroit peine à faire sentir dans une traduction,

& encor moins dans un extrait, ce que ces Scenes ont de réjouissant pour la Nation Angloise.

LA VIE DE HENRI V.

SHAKESPEARE s'est plû, dans cette Piece, à faire un tableau flatteur pour sa Nation des Exploits de Henri, Vainqueur des François à la bataille d'Azincourt *, & des malheurs de la France. On juge bien que tout y doit être outré; & que, pour faire sa cour à la populace Angloise, l'Auteur a crû ne pouvoir mieux décorer son Héros, qu'en exagérant autant la gloire du vainqueur que la disgrace des Vaincus. Ce Poëme finit par le mariage de Henri, avec Catherine fille de Charles VI en faveur duquel le Monarque François deshérite son propre fils, & reconnoît son gendre pour héritier du Royaume de France.

Ce sujet est traité historiquement, comme les précédens Mais Shakespeare a voulu le rendre plus pompeux, en y introduisant une espèce de *Chœur*, qui paroît à la fin de chaque Acte, pour apprendre aux spectateurs ce qui

* En 1415.

se passe dans l'intervalle d'un Acte à l'autre, & pour faire des réflexions à la louange des Anglois. Le portrait de Henri est beau, ses sentimens sont généreux, sa bravoure extrême. Au moment de s'embarquer pour la conquête de la France, on lui remet des lettres de trois Seigneurs Anglois, qui avoient reçu de l'argent de l'ennemi pour l'assassiner ce jour même. Un autre Anglois est arrêté en même tems, pour avoir mal parlé du Roi. Henri consulte son Conseil, & sur-tout les trois Seigneurs perfides, sur l'envie qu'il a de faire grace à ce malheureux. Ils s'y opposent fortement, en lui représentant combien l'attentat de ce particulier est punissable, & les conséquences dangereuses, que peut entraîner, au commencement d'un régne, un acte de clemence si déplacé. Le Roi feint de se rendre à ces remontrances. Un instant après, ils demandent à Henri leurs *commissions*, pour la guerre de France. Il leur donne les lettres interceptées, contenant le détail de la preuve de leur trahison. Ils tombent à ses pieds pénétrés de surprise & de crainte. *Vous venez* dit le Roi, *de prononcer votre propre sentence.... Allez à la mort*, &c.

Les compagnons du fameux *Falstaf*, mort depuis peu dans son exil, suivent l'armée en France, & donnent encor ici matière à plusieurs Scenes comiques. On y voit Catherine de France, essayant d'apprendre l'Anglois d'une de ses femmes. Cette Scene est en François de ce tems, & contient des choses plus que gaillardes, ainsi que celle de sa premiere entrevue avec Henri son futur époux. Le mô-

nologue de Henri *, dont l'Armée est réduite aux dernieres extrêmités de la misére, & que les François vont attaquer, contient une leçon admirable pour les Rois. C'est dommage qu'elle ne soit pas mieux placée.

HENRI VI. ROI D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.

HENRI V. vient de mourir. ** Le Dauphin de France, aidé de la Pucelle, & de Dunois, est couronné à Rheims, sous le nom de Charles VII. defait Talbot, fait lever le Siége d'Orléans, & reconquit la moitié de son Royaume. Ces nouvelles arrivent à Londres, pendant l'enterrement de Henri V. qui fait l'ouverture de cette Tragédie. Le Duc de Bedford, oncle du jeune Henri VI & Regent de France, jette ses habillemens de deuil, & part sur le champ pour aller secourir Salisbury, qui commandoit en son absence. Le Duc de Glocestre protecteur du Royaume d'Angleterre, & le Cardinal de Beauford aussi oncle du jeune Roi, restent à Londres. Ce

* Au quatrieme Acte.

** En 1422.

Cardinal ambitieux, & fâché de n'avoir point sa part au Gouvernement pendant la minorité de son neveu, s'empare de la Tour de Londres, & projette de se faire craindre. Mais il en est bientôt chassé par le Duc de Glocestre. Un autre orage encor plus funeste s'éleve en Angleterre. Richard Plantagenet, descendant de *Lyonel* Duc de Clarence troisieme fils du Roi Edouard III. est insulté dans un jardin de Londres, par le Duc de Sommerset. Richard cueille une Rose blanche; & invite les témoins de la querelle qui voudront être de son parti, à en faire autant. Sommerset en cueille une rouge, & ses partisans l'imitent: ce qui donne naissance aux deux fameuses Factions d'York, & de Lancastre, qui sous le nom de la *Rose rouge*, & de la *Rose blanche*, ont fait couler tant de sang en Angleterre. Richard soutenu par le Comte de Warwick, se fait réhabiliter en Parlement, & rentre dans tous les biens & prérogatives de la maison d'York, que son pere avoit perdus avec la tête, sous le regne précédent. Il va trouver le vieux Mortimer, chef de sa famille, detenu depuis nombre d'années à la Tour de Londres. Ce vieillard instruit Richard des droits de la maison d'Yorck à la Couronne d'Angleterre; & meurt en exhortant son neveu à les soutenir, & à le venger. Glocestre méne Henri VI. en France, & le fait couronner à Paris. Le Duc de Bourgogne gagné par la Pucelle d'Orléans, quitte les Anglois, & joint ses troupes à celles du Roi Charles VII. Bedfort meurt devant Rouen, Salisbury devant Orléans; le nouveau Duc d'York est

nommé Régent de France, & Sommerset a ordre de se joindre à lui pour y continuer la guerre. Richard s'aplaudit de sa nouvelle dignité, quoique piqué d'avoir vû le Roi arborer la Rose blanche. A peine Henri VI. est-il retourné en Angleterre, que Talbot meurt avec son fils devant Bordeaux, par la faute de Sommerset que Richard Duc d'York avoit envoyé pour les secourir. La mésintelligence de ces deux Seigneurs, & la bravoure de Charles VII. achève bientôt la deroute générale des Anglois en France. Le Pape envoie un Légat à Henri VI. pour l'exhorter à rendre la paix à la France, & le Comte d'Armagnac offre, à ce prix, sa fille en mariage à Henri. Mais pendant ces négociations, le Duc d'York rassemble ses troupes, gagne une bataille sur les François, & prend la Pucelle prisonniere. Marguerite d'Anjou, fille de René Roi de Naples, qui etoit dans l'Armée de France, est aussi prise dans la déroute par le Duc de Suffolk ami de Sommerset. Suffolk devient amoureux d'elle. Mais comme il est déja marié, il forme le dessein de la donner pour femme au *bon* Henri VI. espérant tout dans la suite de la reconnoissance de cette Princesse. Le Roi d'Angleterre épris des charmes de Marguerite, dont Suffolk lui fait un portrait séduisant, rompt son mariage avec la Princesse d'Armagnac, accorde la paix à Charles VII. malgré les representations du Duc de Glocestre, & nomme Suffolk pour aller chercher la fille de René. La Pucelle, prisonniere, est amenée devant ses Juges, & condamnée au feu comme sorciere.

Cette Piéce contient tout ce qui s'est passé de plus remarquable en Angleterre, & en France, pendant le cours de trente années. Elle est pleine de singularités, de tableaux, d'actions, de caractéres, & d'absurdités. Les portraits du fameux Talbot, du foible Henri VI. du prudent & fidéle Glocestre, de l'orgueilleux Beauford, & du brave Duc d'York, y sont pleins de vie & de vérité. Ceux des François, comme on doit s'y attendre, y sont par tout défigures. Celui de la Pucelle est peint des plus noires couleurs : ses mœurs sont aussi détestables que son caractére, & le diable seul a la gloire de tout ce qu'elle fait de bien.

On y lit avec plaisir la Scene de l'enterrement de Henri V & l'éloge de ce grand Roi par les Ducs de Bedford, & de Glocestre ; celle de la Pucelle & du Dauphin de France, à leur premiere entrevue ; du Duc de Glocestre avec le Cardinal son frere, lorsqu'il le fait chasser de la Tour de Londres ; & celle de Talbot avec la Comtesse d'Auvergne, qui sous prétexte de galanterie, avoit attiré ce guerrier dans son Château pour le faire prisonnier. La conversation du vieux Mortimer, avec Richard Plantagenet son neveu, respire le pathétique le plus noble & le plus attendrissant. La mort de Talbot, & de son fils, est peinte avec toute la force & la vivacité dont le pinceau de Shakespeare étoit susceptible. * Le Politique & galant Suffolk, annonce ici tout ce qu'il fera dans la suite ; & Marguerite d'An-

* Elle est traduite, avec beaucoup d'élégance, dans les Lettres de *M. l'Abbé le Blanc.*

jou laisse entrevoir le germe de la passion qu'elle a été accusée d'avoir eu pour lui. Il ne faut pas oublier la Scene où Shakespeare introduit la Pucelle, environné de malins esprits prêts à l'abandonner, au moment de la bataille où elle a été prise ; ni celle, où prête à périr, elle renie son pere qui vient pour l'embrasser, & pour demander la grace de cette héroïne.

HENRI VI.

SECONDE PARTIE.

MARGUERITE d'Anjou, conduite par Suffolk, arrive en Angleterre. Le Roi charmé de sa beauté l'épouse, quoique ce mariage lui fasse perdre les Provinces d'Anjou, & du Maine. Le Duc de Glocestre, qui ignoroit cette clause du traité, en marque sa surprise & son chagrin : Salisbury, Warwick, & le Duc d'Yorck, n'en sont pas plus contens. Mais le Cardinal de Beauford, toujours aigri contre Glocestre, leur insinue que ce dernier ne condamne cette alliance, que parce qu'elle le prive de l'espoir du Thrône auquel il aspiroit. Il se ligue avec Suffolk, Sommerset, & Buckingham, pour forcer Glocestre à abdiquer sa qualité de Protecteur du Royaume. Le Duc d'York se ligue d'un autre côté, avec Salisbury, & Warwick, pour s'opposer aux projets ambitieux du Cardinal de Suffolk, & de Sommerset.

Sommerset. Le but du Duc d'York, en fomentant tous ces troubles, est de détruire ses ennemis, les uns par les autres, & de profiter de leur ruine pour s'ouvrir un chemin au Thrône. La Reine, dirigée par Suffolk qu'elle aime, blessée d'ailleurs de la puissance de Glocestre, & de l'orgueil de sa femme, entre dans le complot des ennemis du Protecteur; il ne s'agit plus que de lui trouver des crimes. On l'accuse d'abord sans succès devant le Roi, qui le chérit & qui connoît sa probité : mais on parvient enfin à le rendre suspect aux yeux du timide Henri. Un Ecclésiastique, dont la Duchesse de Glocestre se servoit, pour consulter une Magicienne qui lui promettoit le Trône, est gagné par les Ennemis de Glocestre. On la surprend dans l'instant même qu'elle assiste à des conjurations magiques, qu'elle fait faire, pour s'instruire du sort du Roi. La Duchesse est condamnée à faire publiquement amende honorable dans les rues de Londres, & ses complices au feu. L'infortuné Glocestre est accusé de toutes parts; & le Roi, après lui avoir ôté le *Protectorat*, le livre à la garde du Cardinal de Beauford, & de Suffolk, qui le font étrangler secrétement. Au bruit de cette mort, le Peuple de Londres se révolte, & demande la tête de Suffolk. Henri sincérement touché du sort de son Oncle, exile le meurtrier, malgré les larmes & les supplications de la Reine. On apprend en même tems que les Irlandois se sont révoltés; & le Duc d'York est choisi pour marcher contre eux. Ce Prince embrasse avidement cette occasion de faire valoir ses droits sur le Trône d'An-

gleterre. Il essaye d'abord ce que peut le nom de *Mortimer* sur l'esprit des Anglois, en suscitant un imposteur, qui sous ce nom, fait soulever la Province de *Kent*, & porte la terreur jusque dans Londres. Richard leve alors l'étendart de la révolte, revient en Angleterre avec son Armée, & défait celle du Roi à la bataille de S. Albans.

J'ai cru devoir dégager l'intrigue de cette Piéce de toutes les Scenes Episodiques qui l'auroient embrouillée. Je vais maintenant dire un mot des principales.

Marguerite d'Anjou fait ici un très-grand rôle. Cette Reine ambitieuse pénétre d'un coup d'œil le caractére mol & pusillanime de son mari, qu'elle étoit incapable de regner par lui-même : elle se propose de regner sous son nom, en perdant successivement tous ceux qui se sont emparés de l'autorité Royale, qu'elle ne veut partager qu'avec Suffolk. Les Scenes entre ces deux Amans, & sur-tout celle de leurs adieux, quand Suffolk est exilé, sont pleines de force & de tendresse. La mort de ce favori a quelque chose de singulierement tragique, & produit une Scene intéressante. Il s'étoit déguisé pour éviter la fureur de la populace Angloise, en allant s'embarquer pour passer en France. Il rencontre en mer des Pirates qui le ramenent en Angleterre, & qui le condamnent à la mort pour avoir causé celle du Duc de Glocestre, & troublé le repos du Royaume en abusant du foible que la Reine avoit pour lui. Suffolk, à qui on avoit prédit qu'il ne périroit que par *l'Eau*, menace &

brave les Pirates ; mais il reconnoit parmi eux un de ses anciens Domestiques, nommé *Water*. * Ce nom le frappe, & l'épouvante ; il se soumet, il prie, il promet : mais en vain. Water le tue, & envoye sa tête à la Reine. Le sort du Cardinal de Beauford n'est pas plus heureux : il meurt sur le Théâtre, en présence du Roi & de sa Cour, dans l'horreur du désespoir & des remords. Ainsi périssent les Meurtriers de Glocestre. L'Episode de *Jack Cade*, Paysan du Comté de Kent, qui sous le nom de *Jean Mortimer* a fait soulever cette Province, offre pourtant des objets *tragiquement* comiques. Ce scélérat, suivi d'une troupe de Manans aussi ignorans que lui, a juré la perte non-seulement des Sçavans, mais de tous ceux qui sçavent lire. Il n'en tombe pas un sous leur main, qui ne soit égorgé sur le champ. Mylord Stafford, & son frere, que le Roi avoit envoyés contr'eux, sont accablés par ces furieux, qui portent le fer & la flâme jusques dans Londres. Le Roi forcé de fuir avec sa Cour, est obligé de traiter avec *Cade* dont cette démarche redouble l'insolence. Henri est enfin réduit à offrir une amnistie générale aux rebelles qui rentreront dans leur devoir. Ce dernier remède réussit. Cade est abandonné, & est tué par un Gentilhomme nommé *Iden*.

---

* Water, veut dire de *l'Eau*.



HENRI VI

TROISIEME PARTIE.

CETTE Piéce est traduite dans le premier volume de cet Ouvrage, ainsi que celle de *Richard III.* qui en est la suite historique, & qu'on trouve à la tête du second volume.

HENRI VIII.

ENTRE la Tragédie de Richard III. & celle-ci, il n'y a d'autre intervalle que celui du régne de Henri VII, qui comme on l'a vû, * a pacifié tous les troubles d'Angleterre, & réuni les deux *roses*, par son mariage avec la Princesse Elisabeth, fille d'Edouard VI.

Henri VIII. paisible possesseur du trône; paroît ici gouverné par le Cardinal de Volsey, ministre superbe sous qui tout tremble, & généralement détesté par les Seigneurs Anglois. Le Duc de Buckingham, fils de celui qui a été décapité sous Richard III. ose laisser transpirer sa haine contre Volsey. Ce Ministre

* A la fin de la Tragédie de Richard III.

aussi vindicatif que pénétrant, prévient son ennemi, le fait accuser par de faux témoins, & lui fait perdre la tête sur un échafaut. La Reine (Catherine d'Arragon) qui s'intéressoit pour ce Seigneur, accuse le Cardinal de concussion. L'aveuglement du Roi sauve son Ministre, qui pour se vanger jette des scrupules dans l'ame de Henri, sur son mariage avec cette Princesse, qui étoit Veuve, lorsqu'il l'épousa, du Prince Artus son frere. Le Cardinal donne une fête, dans laquelle *Anne de Boulen* paroît, pour la premiere fois, aux yeux du Roi, qui en devient éperdument amoureux. Volsey se sert de cette passion pour achever de perdre la Reine, & pour résoudre Henri à faire rompre son mariage avec Catherine. L'intention de ce ministre n'est pourtant pas que le Roi épouse Anne de Boulen: c'est sur la sœur du Roi de France qu'il a jetté les yeux, pour se vanger en même tems de l'Empereur Charles-Quint, qui lui a refusé l'Archevêché de Tolede. Le Cardinal Campége, Légat du Pape, arrive; & l'affaire du Divorce est entamée. Volsey qui craint que Henri n'épouse Anne de Boulen, avant que sa négociation en France soit achevée, est d'intelligence avec Campége pour allonger les procédures. Quelques lettres interceptées instruisent le Roi des menées secrettes de son Ministre, & l'indisposent contre lui. Les Seigneurs Anglois, à qui le Cardinal est odieux, s'apperçoivent du déclin de sa faveur, & s'unissent pour hâter sa chûte. Mais le hazard l'acheve. Volsey, à qui le Roi avoit demandé certai .s papiers, se trompe, & remet à ce Prince un

tre des richesses immenses qu'il a accumulées pendant le cours de son Ministére. Cette découverte occasionne la disgrace de Volsey, que le Roi chasse de la Cour, après avoir confisqué tous ses biens. * Crammer remplace ce Ministre, prononce la sentence du divorce **, & le Roi épouse Anne de Boulen. Mais Gardiner, Evêque de Winchester, ennemi de Crammer, forme une ligue contre ce dernier, sous laquelle il est prêt à succomber, lorsque le Roi convaincu par ses propres yeux de l'innocence de ce Prélat, & de la passion des Juges, le sauve de leurs persécutions, & leur ordonne de le respecter à l'avenir. La Piéce finit par le Baptême de la Princesse Elisabeth, dont la Reine vient d'accoucher, & dont le Roi veut que Crammer soit le Parein.

Il y a de belles Scenes dans cette Piéce, & beaucoup de Spectacle. La mort de Buckingham, ainsi que celle du Cardinal disgracié, sont traitées dans le grand Patétique. Le Concile, pour la dissolution du mariage du Roi, se tient sur le Théâtre, avec toute la pompe dont une pareille assemblée peut-être susceptible. Les Chœurs célestes chantent & dansent au trépas de Catherine d'Arragon, qui meurt de douleur. Toute la Cour d'Angleterre passe processionnellement à travers le Théâtre, pour le couronnement de la nouvelle épouse de Henri ; & le Baptême d'Elisabeth occasionne

* Archevêque de Cantorbery.

** En 1534.

une autre cérémonie, qui n'est pas moins éclatante. Le vieil Archevêque Crammer, prend l'enfant dans ses bras, & dans un entousiasme Prophétique, annonce à l'Angleterre toute la gloire qu'elle répandra un jour sur la Nation Britannique.

On prétend, que Shakespeare n'a pas médiocrement fait sa Cour à la Reine Elisabeth, lorsqu'il fit jouer cette Piéce devant elle; & qu'elle ne fut pas ingrate envers l'Auteur.

LE ROI LEAR,

TRAGEDIE.

LEAR, Roi des anciens Bretons, a trois filles, Gonerille, Regane, & Cordelia. Les deux aînées sont mariées, l'une au Duc d'Albanie, l'autre au Duc de Cornouaille : Cordelia est recherchée par le Roi de France, & par le Duc de Bourgogne, tous deux en personnes à la Cour de Lear. Le vieux Monarque, dont l'âge a affoibli l'esprit, projette d'abdiquer sa couronne. Il appelle ses filles, qu'il interroge sur la tendresse & le respect qu'elles ressentent pour lui. Gonerille, & Regane, aussi flatteuses que politiques, épuisent toutes les expressions pour convaincre leur Pere de la vivacité de leurs sentimens. Le Roi, dans un transport de joye, leur donne à chacune un tiers de son Royaume. Il s'adresse ensuite à Cordelia,

dont le caractére noble & sincere ne peut se plier aux basses flatteries dont elle vient d'être témoin. Lear, qui ne juge que par les apparences, croit être moins aimé de Cordelia que de ses autres filles. Il s'irrite d'autant plus contre elle, que les autres redoublent leurs caresses ; & cédant aux mouvemens de sa colere, il deshérite cette jeune Princesse, & partage le reste de ses Etats entre ses deux aînées. Les deux Amans de Cordelia paroissent alors ; & le Roi l'offre à celui qui voudra la prendre, avec sa malédiction. Le Duc de Bourgogne, dont la recherche étoit intéressée, se retire: Le Roi de France, plus généreux, reçoit Cordelia des mains de Lear avec transport, l'épouse, & l'emmene dans ses Etats

L'ingratitude des sœurs de Cordelia, envers leur pere, ne tarde guére à éclater. Chacune d'elles devoit alternativement défrayer ce Prince dans leur Cour, pendant un mois, avec cent Cavaliers qui lui restoient attachés. Gonerille s'acquite si mal de cette obligation, que Lear sent bientôt toute l'étendue de la faute qu'il a faite. L'explication qu'il a là-dessus avec elle, ne sert qu'à dévoiler toute la méchanceté du caractére de sa fille. Ce malheureux pere la quitte, en l'acablant de reproches, & se met en route pour aller chez Regane, dont il se flatte d'être tendrement aimé. Lear arrive dans cette nouvelle Cour, qu'il trouve déserte. Gonerille qui n'avoit agi que d'intelligence avec sa sœur, lui avoit envoyé un courrier, pour l'avertir de la prochaine arrivée de son pere : surquoi Regane & son mari étoient partis sur le champ pour le

nté de Glocestre. Lear les suit, & y arrive
squ'en même-tems qu'eux. L'accueil qu'il
oit de Regane, les outrages qu'on fait aux
iciers qui le suivent, & l'arrivée subite de
urieuse Gonerille, achevent d'accabler cet
rtuné Monarque. Il sort de ce château, en
adissant ses enfans, qui défendent au Comte
Glocestre de le laisser rentrer; quoiqu'un
ge épouvantable se soit élevé depuis la
ie du Roi, à qui les environs du château
peuvent offrir aucun abri. Ce dernier trait
ihumanité, qui force ce bon vieillard à se
igier dans une tanniere, après avoir essuyé
g tems toute la fureur de la tempête, le
érre au point de lui faire perdre le reste
raison que la caducité de l'âge lui avoit
sé. Parmi les Seigneurs qui l'accompagnent
qui le consolent, on voit le Comte de Kent
uisé. Le Roi l'avoit banni à perpétuité de
Etats, pour avoir osé prendre le parti de
rdelia contre les sœurs de cette Princesse.
sujet fidéle n'a pû se rendre à abandonner
maître : il a même donné avis à Cordelia
malheurs de son illustre pere ; & cette
ne, pénétrée de tendresse & de douleur,
ngagé le Roi son époux à porter la guerre
Angleterre, pour vanger Lear, & le tirer
ppression. Le Comte de Glocestre qui en
instruit, & qui découvre en même-tems,
les Ducs d'Albanie & de Cornouaille ont
olu la mort de leur beau-pere, se détermine
sauver, en le faisant partir pour *Douvre*,
le Roi de France vient de débarquer avec
rdelia & son armée. Mais le Comte de Glo-
re est trahi par Edmond, son fils bâtard,

dont le caracté
plier aux basses
témoin. Lear,
rences, croit êtr
de ses autres fille
tre elle, que les
ses; & cédant a
il deshérite cette
le reste de ses Eta
deux Amans de C
le Roi l'offre à ce
avec sa malédictio
dont la recherche
Le Roi de Fran
Cordelia des m
l'épouse, & l'e

L'ingratitu
leur pere, r
d'elles deve
ce dans le
cent Cav
nerille
que Le
faute
sus
mé
he
r

.e écr
& ses E
: mais s
Edgar, fils lé
accomodé avec so
pénétre dans le R
Françoises; & sa
pere, n'épargne rien
amener à la vie, & à
Regane, donnent le co
armée à Edmond, qui
si complette, que le Roi
faits prisonniers. Regane
choisit Edmond pour son
banie, à qui Edgard dég
que Gonerille avoit écrit

pose à ce mariage. Il accuse Edmond de haute trahison, & déclare que s'il ne se présente aucun Champion pour soutenir la vérité de cette accusation, il la soutiendra lui-même. Edmond accepte le défi; la trompette sonne, la lice est ouverte; il paroît un Chevalier armé. Gonerille, tremblante pour son amant, veut s'opposer à ce combat : son mari la fait taire, en lui montrant la lettre fatale qu'elle a écrite; elle se sauve épouvantée. Edmond vaincu, avoue tous ses crimes, & demande le nom de son adversaire : il reconnoît Edgar, ce frere dont il avoit causé tous les malheurs. Un autre évenement augmente la surprise de l'assemblée : Gonerille se poignarde, & déclare en mourant que la jalousie l'a porté a empoisonner Regane, qui expire un instant après elle. Le Duc d'Albanie admire la justice céleste. Edmond se convertit, & prie le Duc d'Albanie d'envoyer au plutôt au château chercher le Roi, & Cordelia, dans la crainte que les ordres funestes qu'il a donnés ne soient exécutés. Mais ç'en étoit fait; & le vieux Roi arrive en *rugissant* sur le Théâtre, avec le corps mort de Cordelia dans ses bras. Edmond sort, & va se tuer; le Duc d'Albanie remet tous ses Etats au Roi Lear, qui meurt peu de momens après; & le fidéle Comte de Kent ne survit point à son maître.

Cette Piéce est peut-être à la fois le chef-d'œuvre du génie, & de l'extravagance. C'est un contraste perpétuel, de grandeur & de bassesse, de patétique & de frivolités, de sublime & de ridicule. Le caractére du Roi Lear, à

n'en juger que par ses actions telles qu'on vient de les rapporter, doit paroître peu intéressant : un vieillard entêté, injuste envers sa fille, ingrat envers le plus zélé de ses sujets, victime d'une prédilection stupide pour deux enfans indignes de sa tendresse, & rassemblant tous les défauts de l'enfance avec ceux de la vieillesse la plus décrépite, semble devoir être un objet plus digne de mépris que de pitié fondée. Cependant ce même personnage n'arrive presque jamais sur la scene, sans arracher des larmes au spectateur le moins sensible. L'excès de son malheur, l'amertume de son repentir, ses transports partant du sein de la nature, tout enfin jusqu'à sa démence, remue, intéresse, attendrit Le mépris, l'indignation même qu'on avoit d'abord conçûs pour lui, se dissipent par degré à proportion que sa misere augmente : on se souvient qu'il est homme, & malheureux ! Les vertus de Cordelia opposées aux vices de ses sœurs, l'innocente candeur d'Edgard vis-à-vis les noirceurs d'Edmond, le noble désintéressement du Duc d'Albanie releve par l'avidité féroce de son beau-frere, les infortunes méritées de Glocestre, & la vérité injustement persécutée du Comte de Kent, sont autant de tableaux qui semblent peints par la nature même, & dont la réflexion seule peut dévoiler tout l'art. Mais si cette vive peinture des vertus & des vices de l'humanité a attiré à Shakespeare les éloges de son siécle, la juste délicatesse du nôtre ne peut lui pardonner les indécences dont ces mêmes tableaux se trouvent souvent surchargés, ni la fidélité servile avec laquelle il s'at-

e à peindre également ce qui peut plaire,
e qui doit révolter. Le goût n'est pas de
les siécles : plaignons Shakespeare de n'a-
pas vêcu dans le nôtre !

[TUS ANDRONICUS,

TRAGEDIE.

ETTE piéce est peut-être la plus sanglan-
& la plus épouvantable qui ait jamais paru
aucun Théâtre. C'est principalement cet
rage que j'avois en vue, quand j'ai dit,
*u'il est telle Tragédie de Shakespeare, dont
lecture seule est capable de faire frémir
mme le plus ferme.* Je l'ai éprouvé moi-
ne, quoique plus familiarisé qu'un autre
c les atrocités de la scene Angloise. On
ra bientôt si j'avois tort.

La Scene s'ouvre devant le Capitole, où
Sénateurs & les Tribuns Romains sont as-
iblés pour l'Election d'un Empereur. Les
x fils de l'Empereur défunt, Saturninus,
Bassianus, ont chacun une Armée pour ap-
er leur prétention au trône. Le Sénat est
barrassé, & prend le parti de proposer un
siéme candidat chéri du peuple par ses ver-
, & par ses exploits. C'est Titus Androni-
, Vainqueur des Gots, & qu'on attend à

Dans le Discours sur le Théâtre Anglois.

tout moment avec son Armée victorieuse. Ce nom calme les séditieux, & en impose aux deux Princes, qui renvoient leurs soldats. Titus arrive avec toute la pompe d'un Triomphateur, trainant apres son char Tamora Reine des Gots, & ses trois fils enchaînés. La marche est fermée par un cercueil, qui renferme le corps d'un des fils de Titus tué dans cette guerre. Ce Héros s'arrête vis-à-vis le tombeau de vingt autres de ses fils qu'il a également perdus au service de la République. Il ordonne, pour appaiser leurs Mânes, que l'ainé des Princes Gots soit immolé sur ce même tombeau. Tamora prie, & supplie en vain : Titus est infléxible ; ses fils s'emparent de celui de la Reine, & vont l'égorger derriere le Théâtre.. Elle jure de ne plus vivre que pour tirer une vangeance affreuse de Titus, & des siens. Après cette lugubre cérémonie, le Sénat procéde à l'Election de l'Empereur. Titus obtient tous les suffrages : mais il ne s'en sert que pour nommer à l'Empire Saturninus, fils aîné du dernier Empereur. Ce Prince sensible à cette générosité, croit ne pouvoir mieux la reconnoître qu'en épousant Lavinie, fille de Titus ; & Titus pénétré de reconnoissance, remet au nouvel Empereur tous les prisonniers Gots.

La beauté de Tamora frappe Saturninus, qui lui rend la liberté ainsi qu'aux deux Princes ses fils. Bassianus frere de l'Empereur, amoureux de Lavinie qui lui avoit été promise, profite d'un moment où il voit Saturninus s'attendrir auprès de Tamora, pour réclamer son amante, qu'il enleve avec l'assis.

r n'est encore connu que d'elle, &
s femmes de l'Impératrice, il poignar-
Nourice, & se defait de même de l'au-
oin. Il sauve son fils, par ce moyen,
e en sa place celui d'un Muletier, &
Rome avec son enfant.
npereur apprend alors que Lucius ar-
Rome, à la tête d'une armée formidable.
nce en est épouvanté : mais Tamora le
, & lui promet d'appaiser la fureur du
Titus. Elle se rend en effet chez ce Gé-
dont elle croit que la douleur a abso-
aliéné l'esprit. Il feint de se rendre
positions qu'elle lui fait d'un racco-
ent avec l'Empereur, qui doit dit-elle
soir-même souper chez Titus, & ré-
s les maux qu'il lui a fait. Elle le fait
r, en même-tems, à appeller à cette
fils Lucius arrivé le jour-même devant
itus consent à tout, à condition que
isse chez lui les deux Princes Gots
npagnent, pour lui tenir compagnie
qu'elle revienne. A peine est elle
Titus appelle sa fille & ses do-
fait lier les deux Princes, & les
paroît avec quelques officiers
le More Aaron, qu'ils ont
. & à qui ils ont fait avouer
mpereur entre ensuite avec
r : on se met à table; Ti-
même; & Lavinie voilée
la sale Titus demande
ce qu'il pense de l'action
a sa fille pour l'arracher
étoit préparée ? . . . Il a

mande leur grace, Lavinie paroît à ses yeux dans l'état affreux où l'ont mise les deux Princes Gots. Qu'on se peigne les transports de ce malheureux pere, interrogeant sa fille qui ne peut lui répondre, & voyant deux de ses fils prêts à périr par la main d'un boureau! Aaron arrive alors qui lui annonce, de la part de l'Empereur, que ce Prince fait grace à ses fils, si Titus veut lui envoyer une de ses mains. Titus écarte son frere, & son fils Lucius, qui s'offrent eux-mêmes pour victimes au ressentiment de l'Empereur, & présente sa main à Aaron qui la lui coupe. Ce tendre pere croit à ce prix avoir sauvé ses fils: mais un Messager de l'Empereur vient lui apporter leurs têtes dans un bassin. Son désespoir est alors au-dessus de toute expression: il sort, en ordonnant à Lucius, le seul fils qui lui reste, de se sauver de Rome, & d'aller lever une armée chez les Gots. Lavinie, qui brûle d'être vangée de l'outrage qu'elle a reçu, en fait connoître les auteurs à son pere, en écrivant avec la bouche leur nom sur le sable: nouveau surcroît de douleur pour le malheureux Titus.

Cependant Tamora, qui étoit déja enceinte, accouche d'un Négre qu'elle envoye secrettement à Aaron avec ordre de le faire périr. Ce scélerat se trouve sensible au sentiment de la nature, & s'obstine malgré les menaces des deux Princes Gots à vouloir conserver les jours de son fils. Mais l'honneur de l'Impératrice, sa sureté, & la leur exigeant ce sacrifice, le More demande à la Nourice qui lui a apporté l'enfant, quels sont les témoins de l'accouchement de Tamora; & apprenant que

ce secret n'est encore connu que d'elle, & d'une des femmes de l'Impératrice, il poignarde cette Nourice, & se défait de même de l'autre témoin. Il sauve son fils, par ce moyen, substitue en sa place celui d'un Muletier, & fuit de Rome avec son enfant.

L'Empereur apprend alors que Lucius arrive à Rome, à la tête d'une armée formidable. Ce Prince en est épouvanté : mais Tamora le rassure, & lui promet d'appaiser la fureur du vieux Titus. Elle se rend en effet chez ce Général, dont elle croit que la douleur a absolument aliéné l'esprit. Il feint de se rendre aux propositions qu'elle lui fait d'un raccommodement avec l'Empereur, qui doit dit-elle venir le soir-même souper chez Titus, & réparer tous les maux qu'il lui a fait. Elle le fait consentir, en même-tems, à appeller à cette fête son fils Lucius arrivé le jour-même devant Rome. Titus consent à tout, à condition que Tamora laisse chez lui les deux Princes Gots qui l'accompagnent, pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle revienne. A peine est-elle sortie, que Titus appelle sa fille & ses domestiques, fait lier les deux Princes, & les égorge. Lucius paroît avec quelques officiers de son armée, & le More Aaron, qu'ils ont arrêté dans sa fuite, & à qui ils ont fait avouer tous ses crimes. L'Empereur entre ensuite avec Tamora, & sa Cour : on se met à table ; Titus sert les plats lui-même ; & Lavinie voilée se tient au fond de la sale Titus demande alors à l'Empereur, ce qu'il pense de l'action de *Virginius*, qui tua sa fille pour l'arracher à la honte qui lui étoit préparée ? . . . *Il a*

bien fait de l'immoler (répond Saturninus) *la présence d'une fille deshonorée, est un supplice pour un pere.* Meurs donc, ma chere Lavinie, replique Titus en la poignardant, & que ta honte meure avec toi ! ... Cé Spectacle fait frémir tous les convives ; & l'Empereur demande à Titus la cause de cette action cruelle. Titus lui dévoile l'horrible attentat des deux Princes Gots, dont il vient de leur faire manger les membres dans un pâté ; & finit cet affreuse histoire, en poignardant l'Impératrice. L'Empereur vange la mort de sa femme en tuant Titus, & Lucius vange son pere en poignardant l'Empereur. Aaron est livré aux plus cruels supplices, & la piéce finit par la nomination de Lucius au Trône Impérial.

Si cette Tragédie est de Shakespeare (plusieurs Auteurs en doutent, & je serois assez de leur avis) ne peut-on pas présumer que cet Auteur ne l'a composée que dans la vûe de surpasser tout ce que l'antiquité historique, ou fabuleuse, nous raconte des Terée & Philomele, des Atrée & Thieste, des Diomedes, & des Buziris ? Si tel étoit son but, il n'a sans doute que trop bien réussi ; & je déclare avec franchise, que j'aurois très-volontiers passé sous silence ce sinistre ouvrage, si l'engagement où je me trouve de rendre compte de tous les Poëmes de cet Auteur, avoit pû me le permettre. Mais on est aussi curieux des foiblesses des grands hommes, que de leurs vertus : les unes nous consolent, les autres excitent notre émulation.

CORIOLAN,

TRAGEDIE.

Ce sujet est trop connu, pour exiger un long détail. Quiconque a lû l'Histoire Romaine, sçait que Coriolan, vainqueur des Volsques, victime de la jalousie des Tribuns, & de la haine du peuple de Rome, a été obligé de chercher un azile chez ces mêmes Volsques qu'il avoit vaincus tant de fois; que prêt à triompher de Rome & de ses ennemis, il s'est laissé toucher par les pleurs de sa femme & de sa mere; & que les Volsques irrités contre ce Héros, l'ont fait périr.

Shakespeare ne s'est point écarté de la vérité historique dans cette Tragédie, dont il a pris le sujet dans Plutarque. Ainsi je ne rendrai compte que des détails qui m'ont paru dignes d'exciter la curiosité. Le caractére noble, infléxible, & même un peu féroce de Coriolan, est peut-être un de ceux que Shakespeare a le mieux frappé. On admire le Héros, on plaint son entêtement à ne jamais céder au peuple, on gémit de sa chûte. La simplicité des mœurs Romaines, dans ces premiers tems de la République, est par-tout dessinée de main de maître, & prouve que le Poëte avoit non-seulement lû les Auteurs La-

tins, mais encore qu'il les avoit étudiés à fond. Les ſcenes de Coriolan, avec ſa mere, & avec ſon épouſe, ſont pleines de ſentimens de tendreſſe & de grandeur : On ne peut lire ſans émotion celle où ces deux femmes vont ſe jetter aux pieds de Coriolan, pour lui demander le ſalut de Rome, en lui préſentant ſon fils : c'eſt le chef d'œuvre de la Rhétorique de Shakeſpeare ; & la piéce ſemble n'avoir été faite que pour donner lieu au Poëte de peindre cette ſituation, la plus théâtrale que l'Hiſtoire & la Fable puiſſe fournir, mais dont les antécédens & les ſuites ſont peu ſuſceptibles de cette chaleur intéreſſante, qui fait l'ame des bonnes Tragédies.

TROILUS,

ET

CRESSIDA.

TRAGEDIE.

C'EST de cette Tragédie que M. Pope entend parler lorſqu'il dit, *qu'il paroît, par une des piéces de notre Auteur, qu'il avoit lû Darès-Phrygius.* Je crois qu'il auroit pû ajouter, que cette même piéce prouve que Shakeſpeare avoit encore mieux lû Homére. En

effet, à la réserve des noms des personnages, & de quelques faits particuliers qu'il a pris dans Darés Phrygius, tous les caractéres des Héros Grecs, & Troyens, leurs actions & leurs discours sont presquè exactement copiés d'après Homére. Agamemnon, Nestor, Ulysse, Achille, Hector, Paris, & Thersite même sont ici présentés comme dans l'Iliade ; & je n'y trouve rien de différent, que ce qu'il a plû à Schakespeare de retrancher de leurs caractéres, ou d'y ajouter, pour rendre sa Tragédie plus propre à flater le goût des Anglois.

Quant à l'intrigue principale, qui sont les amours de Troilus & de Cressida, elle est toute de l'invention de Shakespeare : il est même probable qu'il ne l'a imaginée que pour avoir lieu d'amener sur la scene tous les Héros immortalisés par Homere, & cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que ces grands personnages, qui ne sont occupés que de la guerre de Troyes, n'entrent pour rien dans les intérêts particuliers des deux amans qui sont censés faire le sujet de cette Tragédie. Ajoutez a ceci, que les amours de Troilus & & de Cressida n'occupent pas la sixiéme partie de la piéce ; qu'on les perd souvent de vûe pendant des actes entiers ; & que sans le titre du Poëme, qui les rappelle à la mémoire du Lecteur, on ne songeroit pas plus à eux qu'aux autres personnages épisodiques dont cette piéce est remplie. Deux mots de leur intrigue feront juger si l'intérêt que ces Amans font naître peut être bien vif

Cressida, fille de Calchas, prisonniere dans Troye, inspire de l'amour à Troilus fils de

Priam. Ce jeune Prince gagne Pandarus, oncle de sa maitresse, qu'il trouve disposé à le servir. Cressida, qui n'est pas cruelle, consent à recevoir Troilus chez Pandarus. Les deux amans sont bientôt d'accord : l'oncle se retire, & les voilà heureux. Mais leur félicité n'est pas longue ; Calchas obtient l'échange de sa fille, contre un prisonnier Troyen. Cressida retourne dans le Camp des Grecs, sous la conduite de Diomede, qui devient amoureux d'elle, & qui parvient bientôt à la rendre infidelle a Troilus. Une Tréve, entre les Troyens & les Grecs, fournit à Troilus l'occasion de passer une nuit dans le Camp de ces derniers, & de se convaincre par ses yeux de la perfidie de Cressida. Il s'en vange sur son Rival, qu'il combat ; & sur Pandarus, qu'il chasse pour jamais de sa présence.

Thersite, & Pandarus, jettent beaucoup de comique dans cette piéce. Le premier, toujours lâche, envieux, cynique, accable tous les Grecs de l'amertume de ses brocards ; l'autre, stupidemment malin, rejouit les Troyens par des naivetés, qui décélent (autant qu'il le croit à propos pour ses intérêts) tout ce que son caractére complaisant est capable de faire pour les plaisirs de son prochain.

Je ne sçai à quel propos Shakespeare fait ici périr Hector par une trahison d'Achille, qui publie ensuite dans le Camp des Grecs que ce guerrier est mort de sa main, tandis qu'il l'a fait accabler par les Myrmidons. C'étoit apparemment pour réchauffer la gloire du Héros Troyen. Au reste on trouve ici, comme dans

toutes les piéces de Shakespeare, des morceaux amusans, & des scenes surprenantes: mais c'est celle de toutes ses Tragédies qui m'a le moins intéressé.

ROMEO, & JULLIETTE.

TRAGEDIE.

DEUX des plus illustres maisons de Verone, celle des Montaigus, & celle des Capulets, étoient ennemies depuis long-tems. Les Chefs de ces deux familles n'ont qu'un enfant chacun, Montaigus un garçon nommé Romeo, Capulet une fille appellée Juliette, promise par son pere au Comte Paris Seigneur Veronois. Une fête que le vieux Capulet donne chez lui dans le carnaval, procure à Romeo l'occasion de s'introduire masqué, avec quelques amis, dans la maison de l'ennemi de sa famille. Il voit Juliette, dont il devient amoureux. Il lui déclare la passion qu'il ressent pour elle, & s'apperçoit que cette jeune beauté n'y sera pas insensible. Une seconde entrevue acheve de rendre ces deux Amans enchantés l'un de l'autre au point de chercher à s'unir pour jamais ensemble, malgré la haine implacable qui anime leurs parens. Romeo gagne un Religieux, nommé *Frere Laurent*; Juliette, sous, prétexte d'aller à confesse, se rend à son Couvent, où elle

trouve Romeo ; & le Frere Laurent les marie. Les deux Amans se separent alors, après avoir pris des mesures pour se voir le soir. Mais une rencontre fatale que fait Romeo, le jette dans le plus grand embarras. Quelques amis de sa maison viennent de se battre avec des Partisans de celle des Capulets : Mercutio, parent du Prince de Verone même, a été tué par Thibalde, cousin de Juliette. A cette vûe, Romeo transporté de colere cherche Thibalde, l'attaque, & vange dans son sang la mort de Mercutio. Le bruit de ce combat parvient jusqu'au Prince de Verone, qui banit Romeo de ses Etats ; & cette nouvelle plonge Juliette dans le dernier désespoir. Romeo, refugié chez le Frere Laurent, n'est pas dans un état plus tranquile : l'idée de son banissement l'accable, & il se croit hai de Juliette depuis qu'il a eu le malheur de tuer Thibalde. L'arrivée de la nourice de Juliette, qui lui apprend qu'on veut le voir avant qu'il parte de Veronne, lui apporte quelque consolation. Dès le soir-même, il s'introduit dans la maison de Capulet, au moyen d'une échelle de corde ; & après avoir passé la nuit avec Juliette, il part pour Mantoue, qu'il a choisi pour le le lieu de son exil. Cependant le vieux Capulet fixe le jour du mariage de sa fille avec le Comte Paris, & ordonne à Juliette de s'y préparer. Elle a en vain recours aux larmes, & aux supplications les plus vives : le pere est infléxible, il faut obéir. Dans cette extrémité, Juliette a recours au Frere Laurent. Ce Religieux, qui craint aussi pour lui-même, se détermine à tout risquer. Il lui donne

donne une liqueur, dont l'effet sera de lui glacer les sens au point de la faire croire morte; & dès qu'on l'aura inhumée dans le tombeau de sa famille, il se propose de l'en aller retirer, avec l'aide de Romeo, à qui il va écrire de se rendre sur le champ *incognito* dans Verone. Juliette, charmée de l'espoir de revoir son cher Romeo, & de se sauver de Verone avec lui, consent à tout: la drogue est prise, on la croit morte, on la pleure, on l'enterre.

Romeo apprend la nouvelle de cette mort, dès le jour même par un de ses domestiques qui arrive à Mantoue. Il se munit d'un poison violent, & part pour Verone, dans l'intention d'aller mourir sur le tombeau de son épouse. Le frere Laurent qui ne le voit point arriver au Couvent, & qui juge qu'il est tems de retirer Juliette du séjour de la mort, se rend la nuit dans l'Eglise. D'un autre côté, le Comte Paris désespéré du trépas de Juliette qu'il aimoit, a trouvé le secret de s'y introduire aussi, dans la seule vûe d'aller couvrir le tombeau de sa maitresse de larmes & de fleurs. Mais à peine y est-il arrivé, qu'un flambeau qu'il voit venir de loin, le force à se cacher. Ce sont deux hommes, qui travaillent avec ardeur à ouvrir le tombeau de Juliette, & dans l'un desquels il croit reconnoître Romeo. Frappé de ce spectacle, & se rappellant tout à coup la haine inveterée des deux familles, il croit que Romeo vient insulter aux cendres des Capulets. L'amour & la vangeance animent Paris; il fond l'épée à la main sur Romeo, qui se met en défense,

& blesse l'assaillant d'un coup mortel. Paris mourant, demande à son vainqueur la satisfaction d'expirer sur le tombeau de Juliette: ce que l'autre qui le reconnoît alors, lui accorde en gémissant. Romeo acheve d'ouvrir le monument ; & après avoir épuisé tout ce que la douleur & le désespoir ont de plus énergique, avale le poison qu'il avoit apporté de Mantoue, & meurt sur le corps de Juliette, qu'il tient embrassé. Le frere Laurent vient enfin, & frémit à la vûe de ce spectacle déplorable. Il rappelle Juliette à la vie, qui voyant son mari mort à côté d'elle, se saisit d'un poignard, & se tue. Les gardes de l'Eglise arrivent, attirés par le bruit : ils arrêtent le domestique de Romeo, & le frere Laurent. On envoye éveiller le Prince de Verone, les Montaigus, & les Capulets. Tous se rendent à l'Eglise, où le frere Laurent, & le domestique de Romeo, leur font le détail de cet affreux évenement. Le Prince saisit cet instant, pour représenter aux deux malheureux peres de Romeo & de Juliette les suites funestes de la division de leurs familles, & pour les réconcilier. Ces deux vieillards, baignés de larmes, s'embrassent, & promettent d'élever à frais communs un monument, qui transmette à la postérité l'histoire malheureuse de leurs enfans.

Ce que j'ai fait connoître du génie, & du stile de Shakespeare, par les piéces de cet Auteur que j'ai traduites, met le Lecteur François en état de préjuger combien les détails de cette Piéce doivent être attendrissans.

Ce que l'amour a de plus doux, la haine de plus cruel, la vengeance de plus rafiné, & le déſeſpoir de plus affreux, y eſt deſſiné par un pinceau que la terreur & la pitié ſemblent avoir conduit. Ici, tout eſt action, tout eſt ſentiment, tout eſt ſituation, tout intéreſſe, & ſi j'ai quelque regret, en quittant Shakeſpeare, pour paſſer aux autres bons Auteurs du Théâtre Anglois, c'eſt de ce que des raiſons qu'il importe peu au Public de connoître, m'ayent empêché de traduire cette piéce. J'y reviendrai peut-être un jour. Cet eſpoir me conſole, & m'empêche de m'étendre davantage ſur tout ce qui m'a frappé dans cette Tragédie.*

---

* Ce même ſujet a été traité par *Lopès de Véga*, ſous le titre des *Caſtelvins & des Montéſes*. Théâtre Eſpagnol, de M. du Perron de Caſtera. Paris 1738, chez la veuve Piſſot.

Fin du Tome troiſiéme.











